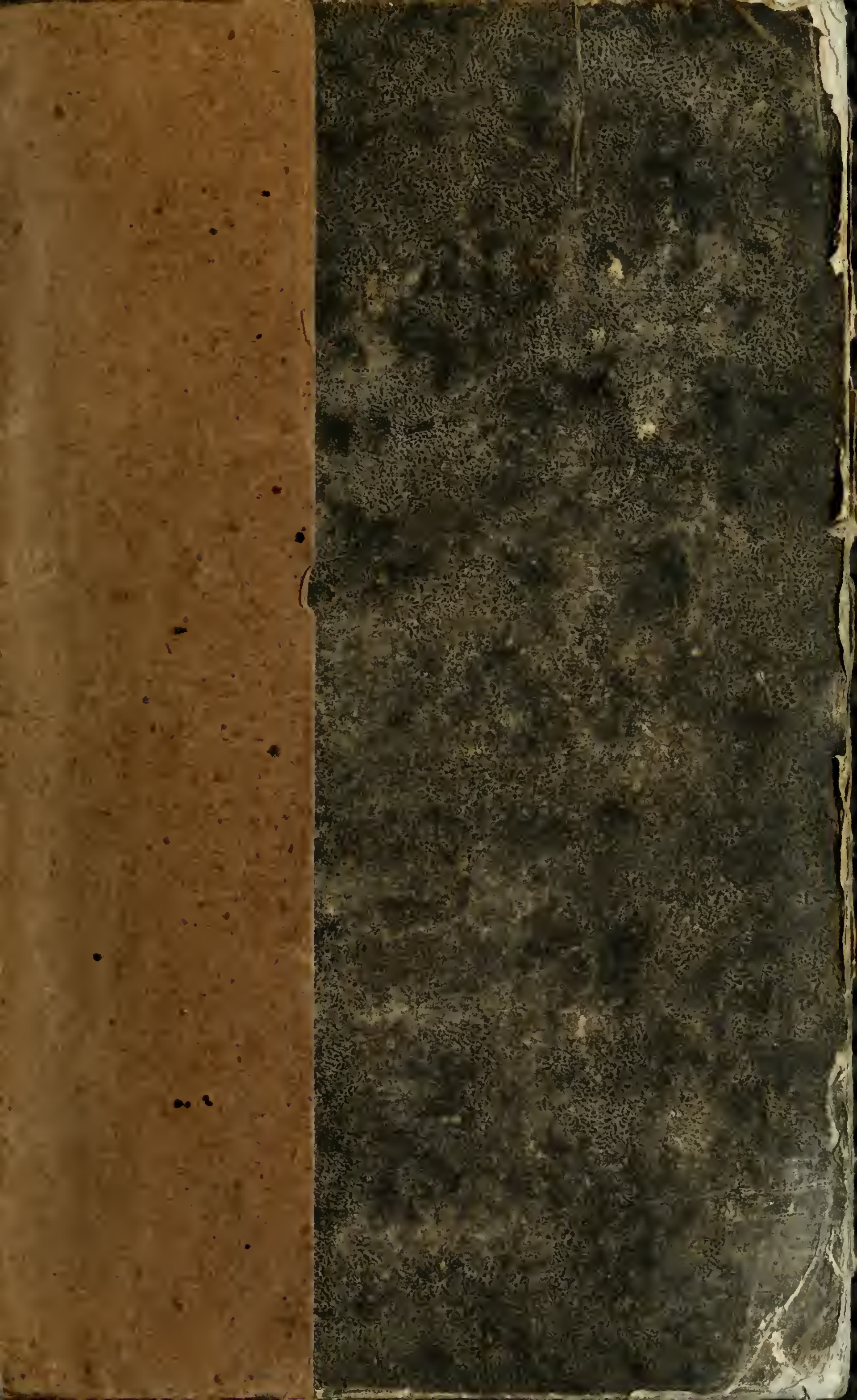


ETIENNE SAULNIER.

NOUVELLES PUBLICATIONS format in-8.
ROMANS à 5 francs le volume.

MADAME D'ABRANTÈS.

LA DUCHESSE DE VALOMBRAY, 2 v. 10.
LES DEUX SOEURS histoire d'une famille, 2 v. 10
BLANCHE, 2 v. 10
ETIENNE SAULNIER, roman historique, 2 v. 10
LA VALLÉE DES PYRÉNÉES, 2 v. 10
RAPHAËL, 2 vol. 10

AUGUSTE RICARD.

LA CHAUSSÉE D'ANTIN, histoire du marquis de Sainte-Suzanne, 2 v. 10
NI L'UN NI L'AUTRE. 2 v. 10
LA STATUE DE LA VIERGE, 2 v. 10
MA PETITE SOEUR, 2 v. 10
LES VIEUX PÉCHÉS, 2 v.
en société avec Maximilien Perrin
4 volumes in-8 20
JADIS ET AUJOURD'HUI, 2 v. 10

LE BOUQUET DE LA REINE, par Amédée de Bast, 2 v. 10
LE PETIT ET LE GRAND MONDE, par Mme Taunay, 2 vol. 10
LES PAGES DU ROI D'ARMÉNIE. roman historique, par A de Bast, 2 vol. 10
GEORGES DE ROSIÈRES, roman intime, par Carle Ledhuy, 2 v. in-8. 10
LE POÈTE ET L'homme positif, roman de mœurs, par Touchard Lafosse, 2 v. in-8. 10

PARIS. — Imprimerie D'AMÉDÉE-SAINTIN, rue Saint-Jacques, 38.

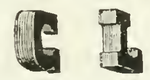
ETIENNE SAULNIER

ROMAN HISTORIQUE

Par Madame Junot D'ABRANTÈS

Auteur de la Duchesse de Valombray, de Blanche, des deux sœurs, d'une vie de jeune fille, etc.

TOME PREMIER.



PARIS

CHARLES LACHAPELLE ÉDITEUR,
38, Rue Saint-Jacques,

1840.

ÉTIENNE SAULNIER.



I.

LA RÉFORME AU SEIZIÈME SIÈCLE.

Luther venait de mourir. La grande révolution que son génie devait opérer sur l'esprit humain était commencée; et jamais, peut-être, réformateur ou novateur ne trouva son époque mieux disposée à le recevoir.

L'Europe sentait le besoin indispensable d'un changement moral. Les peuples, que l'amour des libertés et la haine du pouvoir arbitraire, tyrannisaient avec une égale puissance, aspiraient à la venue d'un homme qui imprimant le sceau de son génie sur les plaies sanglantes d'une société démembrée, l'affranchirait en l'éclairant. Luther fut ce libérateur.

Nourri dès sa première jeunesse dans la science des Ecritures, admirateur passionné de l'Évangile, Luther songea d'abord à n'établir entre les hommes qui pensaient comme lui et ceux qui ne le faisaient pas, autre chose qu'une lutte de réforme : il voulut rendre le monde meilleur. Mais il ne songea pas à un autre changement. Ce fut cependant ce qui arriva : du système religieux on passa au système politique,

qui en dérivait tout naturellement, et les idées libérales s'emparèrent des classes opprimées.

Luther est l'homme des révolutions ; le premier républicain que le moyen-âge jeta au pied des trônes, comme pour s'en venger en expirant. Il est difficile de ne pas voir dans la réforme un grand esprit d'émancipation et de liberté, devenu le résultat d'un principe plutôt qu'un principe même. Le peuple était fatigué de souffrir, las de chercher près de ses prêtres la consolation des maux dont ils étaient la première cause ; l'Évangile seul lui restait pour le faire espérer.

Luther parut alors sur la scène du monde, au milieu de ces classes démantelées; il parla, et fut écouté.

Mais après avoir remué les passions si long-temps contenues, il s'aperçut bientôt qu'il ne pouvait plus les retenir ; il avait ouvert à l'ambition des hommes un champ trop vaste pour les ramener à son gré. Sa voix destructive avait bouleversé le monde; sa voix conservatrice ne put l'arrêter dans sa destruction. Il vit bientôt s'écrouler devant lui les bases fondamentales de la foi qu'il respectait encore.

Les croyances les plus saintes s'oublièrent; la demeure de Dieu fut solitaire, son tabernacle vide , ses images brisées; on n'entendit plus le chant des hymnes et des cantiques ; celui qui restait désolé sur la terre , perdit la consolation de prier pour celui qui n'y était plus ; et les chrétiens osèrent refuser à Dieu le bonheur paternel d'habiter parmi eux , pour les aider à souffrir et à vivre.

De tous côtés les paroles puissantes qu'il avait prononcées, suscitaient des guerres, des meurtres, des crimes, et ne faisaient pas encore un homme vertueux de plus.

Il voyait disparaître tous les jours cette vieille poésie chrétienne que l'Évangile avait fait naître, que le sang des martyrs avait rendue si vénérable! ces offrandes décernées par l'homme à l'Éternel, jeux d'enfans, peut-être! mais indispensables à l'homme, si enfant à tous les âges de sa vie!

Ce n'était pas là ce qu'avait espéré le réformateur! Sans doute la guerre qu'il avait livrée à la cour de Rome, dans ce long duel dont elle ne devait jamais sortir triomphante, avait été dirigée dans le commencement contre ces pratiques mêmes; mais celles qu'il attaqua étaient

loin de faire la gloire du christianisme ; elles en étaient la honte; elles avaient pris naissance dans ce large berceau humain, où tout se gâte et se corrompt vîte. Luther voulut détruire les abus et conserver la source de toutes les pensées saintes.

Moine et prêtre, il comprit mieux qu'aucun autre les désordres de l'Église; et ne put que les cimenter à l'avenir, au moins... car il sentit bien que le coup serait long à porter, et le mal long à guérir.

Que pouvait-il de plus ? né pauvre, obscur, sans nom; n'ayant rien de ce qui faisait ses ennemis forts; son génie devait d'abord être écrasé avant de germer pour les temps qui ne sont même pas encore venus.

Aussi mourut-il délaissé, oublié, laissant

aux siècles futurs le soin d'accomplir son œuvre commencée.

Calvin, sur les pas du père de la réforme, s'avança pour continuer cette œuvre; mais il n'était pas assez fort pour cela , et elle resta inachevée.

La ruse, l'hypocrisie, la révolte , établirent un nouvel ordre d'idées , qui sembla meilleur parce qu'il était nouveau ; mais qui ne se sauvait qu'à l'aide des deux grandes idées qui appartenaient au premier réformateur. La France, toujours la première aux pensées frivoles, toujours la dernière aux pensées graves, donna peu de disciples à Luther, et Calvin n'en eut davantage que parce qu'ils furent persécutés.

Swingle , Œcolampade , Michel Ser-

vet, développèrent successivement des maximes religieuses, contraires les unes aux autres; mais toujours unies pour combattre l'Église romaine. La France n'accepta guère que la doctrine de Calvin; elle dut à cette erreur une grande partie de ses maux, cinquante années de guerres civiles, et des crimes sans nombre commis par les deux partis à la fois.

L'hérésie fit de rapides progrès; l'Europe entière se vit le théâtre des plus affreuses guerres.

Les rois, frémissant à la venue de cette révolution morale, qui leur enlevait peu à peu leur puissance, se levèrent contre elle; et ce qu'ils firent pour la détruire fut précisément ce qui l'empêcha de l'être. La persécution s'alluma dans tous les coins de l'Europe; la persécution

fit des haines, ces haines des prosélytes enthousiastes.

Les rois de France furent les plus acharnés contre la réforme, parce qu'ils étaient les plus puissans de la féodalité; Henri II, l'allié des princes protestans, n'en fut pas moins le bourreau de ceux qui paraissaient dans son royaume.

Tous ces hommes persécutés allaient à la mort, comme les chrétiens des premiers âges aux arènes du Colysée.

Mais leur zèle premier se changea bientôt en fureur; ils foulèrent aux pieds les croyances populaires, et les disciples de Calvin renversèrent tout ce que Luther avait respecté. Ce ne fut plus que profanations, pillages d'églises et de monastères, meurtres et brigandages; et une

nouvelle Église, plus cruelle et plus impitoyable, s'établit à Genève, en Allemagne et en Angleterre, à la place de l'autre qui devait un jour tout pardonner.

Ici, jetons un regard sur cette vieille poésie du Christianisme, conservée par le génie de Luther, et détruite par celui de Calvin. Après lui ce n'est plus qu'un rêve ou qu'un combat terrible. Avec le moyen-âge et ses candides superstitions elle tombe en ruines ; la foi s'altère peu à peu parmi nous, en passant au creuset des raisons humaines ; le matérialisme s'élève à la place de la poésie des croyances, et le bonheur de l'homme s'enfuit avec ses rêves!

Le fanatisme et l'hypocrisie, les deux grandes plaies du seizième siècle et des suivans, naissent tout naturellement après cela.

L'Église catholique, cette mère du monde moderne, cette grande reine à laquelle nous devons notre civilisation et toutes nos grandeurs, est attaquée par ses enfans, minée, dégradée par eux; mais elle reste toujours la même! car en elle seule est la source de la vérité. Si, en passant à travers tant de passions, tant de maximes humaines, elle s'est gâtée à la surface, la faute en est aux hommes qui l'ont fanée, car elle est restée pure à l'intérieur; et ces assauts n'ont rien fait à sa grandeur.

Admirables compensations de toutes choses! c'est peut-être au sang des hérétiques, versé par le clergé catholique du seizième siècle, que celui du dix-neuvième doit sa sainteté et sa réformation!

II.

L'ÉDIT DU ROI.

Au pied du gibet, toujours dressé sur la Grève, place de haute et solennelle justice, le peuple, joyeux, faisait entendre les cris de : Vive le Roi, vive Dieu, vive les Saints; Mort aux Religionnaires.

Un officier civil publiait l'édit de François II, roi de France par la grace de Dieu, monté sur le trône depuis quelques mois, âgé de seize ans à peine.

« Le roi faisait ordonnance, en ce jour
» solennel, de poursuivre les hérétiques, les démons sortis de l'enfer, disciples de Luther, Calvin et autres, et
» ordonnait ensuite que leur procès étant
» enquis et terminé, ils fussent conduits
» en tel lieu de justice convenable, soit à la
» Grève, à l'Estrapade, à la place du Palais,
» à la barrière Saint-Jacques, etc., pour
» être brûlés vifs et *tourmentés*, par les ordres du roi.

» Et cet arrêt, aussitôt lu, que devoir
» être exécuté, tant à Paris que dans toutes
» les villes du royaume de France. »

Le peuple, qui aime tout ce qui détruit, applaudissait avec délices et battait des mains à cet arrêt d'un roi Capétien, au pied de cet échafaud, où plus tard il devait lui-même conduire un autre roi Capétien.

Un jeune officier des gardes, et un jeune homme habillé de noir, portant sur sa tête le bonnet des docteurs de l'Université de Paris, étaient à l'écart, écoutant, en silence l'édit du roi.

L'officier avait écouté avec une profonde insouciance; le jeune docteur, par sa tenue grave et triste, par le tremblement de ses lèvres devenues bleues, annonçait assez qu'il se passait en lui une émotion toute différente.

— Eh bien! Saulnier, dit René de Saint-

Gelais à son compagnon, comme te voilà triste; on dirait que c'est ta condamnation que tu viens d'entendre. Qu'as-tu donc? tu es sombre comme un inquisiteur espagnol.

— Je suis triste, en effet, répondit Etienne Saulnier, car je pense à l'avenir. Ne vois-tu pas qu'il sera terrible?

— Pour ces gueux de religionnaires, oui, parbleu; mais qu'est-ce que cela nous fait, à toi et à moi? vrais et bons catholiques comme nous sommes!

— Cela m'afflige.

— Ma foi, de par Saint-Jacques, je ne suis pas fâché de voir toute cette canaille aller en enfer déclamer sa doctrine tout à son aise. Le roi a raison. L'autre jour il disait,

à propos de cet édit, qu'il voulait publier et que l'amiral de Coligny désapprouvait pour cause : « Ces gueux d'hérétiques, disait-il, ne sont pas des hommes. Faisons-les rôtir comme des dindons, ce sera pour eux un avant-goût des flammes de l'enfer. »

— Que ne les mange-t-il donc! dit Etienne avec une railleuse amertume.

— Il ne va pas jusque-là, interrompit René de Saint-Gelais; Etienne se mit à rire.

Ce rire moqueur, entendu de Saint-Gelais, lui fit retourner la tête. Le jeune courtisan s'étonna de l'expression de colère et d'enthousiasme qui se peignait alternativement sur les traits de Saulnier.

— Tu me ferais peur, si je savais ce que c'est que la peur, lui dit-il après l'avoir examiné long-temps en silence.

— Qu'ai-je donc dit? répondit Etienne tranquillement.

— Rien, mais tu as pensé beaucoup de choses en ce moment, n'est-ce pas? dit-il avec malice.

— Cela peut être! ne penses-tu pas toujours á quelque chose?

— Oui, mais crois-moi, Etienne, quand des idées du genre de celles que tu viens d'avoir t'arriveront dans la tête, ne les dis pas... entends-tu, garde-les pour toi.

— Il m'est aussi impossible, dit le jeune

docteur, de dissimuler mes impressions, qu'il m'est impossible de les éteindre. Je ne raisonne rien en moi. Tout est ardent, fort, terrible. Mes sentimens brûlent, ils détruisent tout. La cruauté, l'oppression du fort contre le faible, l'empire du pouvoir injuste qui éteint celui de la pensée; l'homme condamné par l'homme, abreuvé par son semblable d'amertumes et de souffrances; tout cela, vois-tu, brûle mon sang dans mes veines, allume en moi, je ne sais quelle haine, contre la tyrannie qui m'entoure!... Je renoncerais à tout ce que j'aime, à ma patrie, à ma maîtresse, à ma mère... pour aller vivre loin d'ici, dans un pays libre; car celui que je viens de parcourir ne l'est pas encore... pour vivre seul, voué à mes croyances, au milieu de gens indulgens, qui me laissent penser, enfin...

à défaut de le pouvoir faire eux-mêmes. Oui, René, ce pays-ci, depuis quelque temps, est le pays de la corruption et de l'horreur. Tout est gâté; le cœur ne sent plus les maux des malheureux, et l'esprit ne comprend rien, tant l'ame est avilie et dégradée. As-tu vu tout-à-l'heure, ce peuple heureux jusqu'à la démence, en entendant les paroles sanguinaires qui lui promettaient des malheureux à faire souffrir, ces jeunes filles et ces femmes, contemplant à cette heure la Grève sans moribond, avec une tristesse qui faisait frémir d'horreur! Oh! Christ, voilà donc tes enfans, et ce qu'ils sont devenus! et le chef de la France, le fils aîné de ton Église, croit te servir en faisant de pareilles cruautés, en déclarant la guerre à ses propres sujets, dont il devrait être le protecteur et le père...

— Chut, dit René, en s'arrêtant tout-à-coup sur le quai de la Tour-de-Nesle, où tout en causant ils étaient venus; silence, Etienne, nous ne sommes pas seuls ici... si je ne te trahis pas, moi, d'autres s'en chargeraient peut-être.

— Que m'importe! je ne puis supporter les crimes et les vices qui m'entourent. La corruption a gagné toutes les classes; nul ne sert le Dieu que tous prétendent adorer et servir. Les prêtres, cent fois plus sacriléges que ceux qu'ils appellent hérétiques, vont du crime à l'autel et de l'autel au crime, avec une paix, une conscience sans remords, qui fait frémir ceux qui en ont une encore. Le roi et les grands ont trouvé facile d'assister aux exécutions, la croix en main, et le rosaire sur la poitrine, afin de se dispenser de tout autre acte de reli-

gion ; celui-là est plus aisé que les autres !... Le peuple est encore plus ignorant que vous tous, et plus cruel. Voilà la religion que Luther et Calvin ne veulent pas suivre! Ont-ils tort ? dis-moi.

— Je ne sais s'ils ont tort ou raison, répondit René; cela m'est égal, je n'aime pas les confidences de ce genre, dit-il en regardant froidement Etienne. A propos, reprit-il après un moment de silence, ton mariage se fait-il bientôt?

Etienne ne répondit rien.

— Etienne, dit-il en lui secouant le bras, te voilà encore dans tes rêveries latines ?

— Non pas du tout, j'entends très bien ce que tu me dis.

— Et pourquoi n'y réponds-tu pas ?

— Parce que je ne puis souffrir parler légèrement, comme on parle toujours de tout avec toi, sur ces questions graves, profondes, qui touchent de si près à l'ame, et que je vénère comme un second culte.

— Parbleu ! tu m'avoueras que deux amis comme nous peuvent bien s'entretenir d'un amour de femme, sans beaucoup de scrupule. Je ne suis pas si difficile, moi, tu le sais bien.

— Oui, je sais bien cela, dit Etienne en souriant.

— Donc, dis-moi si tu épouses ou non mademoiselle de Souvrey. De par Saint-Jac-

ques, Etienne, tu fais là une fameuse affaire. Est-il heureux, ce coquin-là! une des plus jolies filles de la cour, des plus illustres familles du royaume, riche, etc. D'honneur, Etienne, je méritais cela mieux que toi, conviens-en.

— Assurément, reprit Saulnier, je n'en disconviens pas.

— Mais elle t'aime!... et l'amour est extrêmement aveugle et volontaire. Aussi ai-je cessé mes assiduités, dès que j'ai vu que tu étais le préféré. Allons, n'est-ce pas que c'est fort bien à moi? car enfin elle t'aime... très-bien, mais on n'en est pas à ne pas savoir que femme qui aime le matin, est près d'oublier le soir, et que j'ai même une chance de plus que toi... la chose est positive aujourd'hui...

— Quelle chance? dit Etienne sans paraître fort inquiété.

— Celle-là, précisément. Elle t'aime depuis long-temps; moi, elle ne m'aime pas, donc elle m'aimera peut-être... probablement demain.

— Oh! je ne crois pas Marthe de ce caractère-là, reprit Etienne avec sécurité.

— Bah! *ce caractère-là*, comme si les femmes avaient *des caractères*. Ce sont des feuilles de roses, mon cher, rien de plus. Autant emporte le vent. Mais, vive Dieu! elles sont charmantes, les femmes. Si elles ne changeaient pas, d'ailleurs, qu'est-ce que nous en ferions? Nous vivons à une époque, continua Saint-Gelais en re-

troussant le bout de ses moustaches, en ajustant la dentelle de Flandre qui garnissait son pourpoint, en se regardant avec complaisance, nous vivons à une époque charmante, il faut en convenir. Nous avons des succès, des histoires galantes et bouffonnes, des aventures sentimentales et tendres, et tout cela se renouvelle, se succède avec une variété ravissante. Les femmes de la cour sont plus corrompues que nous..... Cette Marguerite de Bourgogne leur a laissé son ame à toutes... N'importe! à charge de revanche. Et vive la croix et les femmes de vingt ans.

Le jeune gentilhomme était, en effet, fort agréable et très bien vu, ainsi qu'il le disait, des dames de la cour, et surtout de celles de la reine-mère.

— Heureusement, dit Etienne, je ne suis pas placé comme toi sur cette grande scène féodale, où tous les crimes vous font rire, où le mal n'entraîne pas plus de remords que le bien ne fait envie ; je suis né au milieu de cette bourgeoisie qui conserve encore des vertus patriarchales, dont je m'énorgueillis plus que vos écussons blasonnés ne vous donnent d'orgueil à tous. Ceci sera bientôt une erreur comme le reste, je le sais. Le fanatisme détruira la vertu, comme le vice l'a corrompue. Hélas! je n'aurai peut-être pas le malheur de voir cela, je mourrai, avant d'avoir vu ma mère et mes plus proches parens se gâter et s'avilir comme les hautes classes ou les plus basses de la société. J'espère que les nouvelles publications, les nouveaux exemples, nous sauveront de...

— Écoute, Etienne, dit Saint-Gelais en l'interrompant, ne recommences pas tes confidences, entends-tu.

— Et pourquoi, reprit le jeune docteur, habitués depuis l'enfance à nous confier mutuellement nos pensées et nos sentimens, pourquoi veux-tu que maintenant je ne te fasse plus connaître le fond de mon cœur ?

— Parce que je ne veux pas le connaître..... je ne m'en soucie pas, comprends-tu ?

— Fort bien, répondit Etienne, en lui souhaitant le bonjour.

René lui prit la main ; il la retira avec

humeur, et tous deux se perdirent bientôt de vue, à travers les rues étroites et sombres du faubourg Saint-Germain.

III.

ÉTIENNE SAULNIER.

Arrivé depuis quelques semaines d'un long voyage qu'il avait fait à Genève, Etienne Saulnier n'avait encore revu presqu'aucune de ses connaissances; il semblait qu'il eût

maintenant une sorte de répugnance à se trouver au milieu de ses amis.

Il s'acheminait à cette heure vers le seul être dont il n'avait pas eu la force de se séparer encore; et en pensant à ce qu'il allait lui dire, à ce que son cœur avait dû souffrir depuis huit jours qu'il n'était venu..... en songeant au bonheur avec lequel il approchait autrefois de cette demeure chérie, et à la triste contrainte où il y venait aujourd'hui; il soupirait amèrement.

Etienne Saulnier était fils d'un prévot des marchands. Son père, homme estimé du peuple, dont il avait toujours pris les intérêts contre le pouvoir, lui laissa peu de biens, mais un nom respecté et assez de fortune, néanmoins, pour que sa mère pût l'élever avec distinction.

Son éducation avait réussi au-delà de toutes les espérances maternelles ; membre de l'Université de Paris, dont il venait de recevoir le bonnet de docteur, Etienne Saulnier avait été chargé par elle, l'année précédente, d'une mission secrète auprès de Calvin.

L'Université connaissant le savoir et l'éloquence du jeune docteur, avait mis quelque orgueil à présenter à Calvin ce jeune homme, dont les idées et l'éloquence entraînantes devaient nécessairement triompher de ses erreurs. Le but de sa mission était de connaître à fond la doctrine du second réformateur, de causer long-temps avec lui, de lui proposer quelques points assez insidieux, et, à son retour, de publier un ouvrage sur le Calvinisme et de combattre sa morale.

Voilà quel était le projet de cette grande compagnie : les plus savans docteurs l'avaient adopté, connaissant tout ce que le jeune homme pouvait faire, devinant déjà son triomphe et le leur.

Mais le ciel se joue souvent des projets que font les hommes !

Etienne Saulnier partit catholique, et à son retour il ne l'était plus.

Les idées nouvelles, l'entraînement des paroles de Calvin, le stoïcisme et les mœurs austères du nouveau réformateur, cette apparence de régularité, de vertu, frappèrent vivement le jeune homme, et son imagination de vingt ans s'enflamma pour ce qu'il venait combattre. Il resta long-temps près de Calvin, et il abjura la foi romaine.

Rappelé par les membres de l'Université, qui s'étonnaient depuis quelques mois de ne plus entendre parler de lui, Étienne Saulnier quitta son nouveau maître, en jurant une fidélité constante à la nouvelle religion. Il fit plus, il promit de la propager et de la soutenir jusqu'à la mort.

Dans cette nouvelle disposition d'esprit, il revint en France, l'ame ambitieuse de souffrir, l'esprit fortifié contre l'assaut terrible qu'il allait livrer et soutenir.

Mais, en passant la frontière, en mettant le pied sur sa terre natale, la première pensée du jeune homme ne fut plus pour Dieu!... et la cause divine qu'il venait servir, s'effaça un instant devant une pensée d'amour, une pensée de femme, qui domina l'autre!... un seul jour!

Étienne avait été élevé avec la fille du comte de Souvrey, seigneur de la cour de François Ier, et l'un de ses favoris. Il mourut, que Marthe, sa fille unique, avait à peine douze années; et, ne voyant autour de lui aucune femme de ses proches assez vertueuses pour oser lui confier sa fille, il la remit entre les mains de Catherine Saulnier, veuve de l'homme qui lui avait sauvé la vie dans les derniers troubles, et mère d'Étienne. Il lui confia aussi l'administration des biens de sa fille, et lui donna sur elle l'autorité d'une mère.

Les années viennent vite. [Marthe avait grandi; et, parvenue à l'âge de vingt-deux ans, elle avait choisi pour son époux celui que depuis long-temps elle aimait déjà; Étienne Saulnier.

La distance qui séparait le fils du bour-

geois de la fille du grand-seigneur, avait été pendant long-temps le sujet d'un cruel combat pour lui, homme populaire, sans aucune illustration que celle des vertus de son père ; lui, qui n'avait rien de plus à offrir à la jeune héritière, illustrée par tant de lignées féodales, en ce siècle où toute la grandeur était là !.... Lui dont l'alliance devait la vouer, pour sa vie entière, au mépris, à l'obscurité et au blâme de toute une cour, dont elle était comme l'enfant d'adoption !

Étienne avait fait pendant long-temps toutes ces réflexions-là, bien plus encore ; mais jamais elles n'avaient été assez fortes ni assez puissantes pour le séparer d'elle, et le faire renoncer pour toujours à l'avenir heureux qu'elle voulait partager avec lui.

L'amour, dans la première jeunesse, ne

connaît ni l'orgueil, ni le dévoûment; il est exclusivement personnel. Étienne, vaincu par sa propre faiblesse, par la tendresse qu'il inspirait, par les prières de la jeune fille, allait enfin jurer à Marthe de Souvrey une foi éternelle, et accepter le sacrifice qu'elle voulait faire.

Ce projet d'union avait été fixé au printemps, lorsque le voyage forcé d'Étienne à Genève, le suspendit jusqu'à son retour.

Ce retour si désiré, était venu enfin! Mais depuis un mois qu'il était arrivé, Étienne avait paru changé, distrait, préoccupé; et Marthe s'en était aperçue.

Il y a une telle confiance dans le véritable amour, qu'on peut d'abord le tromper facilement.

Mais Marthe, désespérée depuis quelques jours, ne savait plus que penser et croire.

Étienne, de son côté, plus malheureux qu'elle, n'osait lui apprendre tout ce qui se passait au fond de son cœur! Il n'avait pas encore pu lui dire combien il osait peu maintenant, disposer de lui-même; combien il lui paraissait impossible de lier sa vie à une autre vie, son avenir à un autre avenir!

Étienne avait une force et un courage qui l'empêchaient de penser que Marthe pourrait en manquer. Il espérait qu'elle serait ce qu'il allait être : prête à tout sacrifier à une pensée sainte..... Il oubliait qu'elle était femme; qu'elle n'aurait ni le courage de perdre son amour, ni la

volonté de s'y résoudre. Toute sa force, à elle, devait être où il mettrait sa faiblesse !

Quelle lutte affreuse allait donc commencer entre eux !

L'étude et la méditation, une profonde mélancolie de cœur et d'esprit, avaient donné au caractère d'Étienne Saulnier une sorte de courage à part, que les autres hommes n'ont pas.

Son cœur de martyr et son ame de poète avaient fait victorieusement la guerre à tout lui-même. Une seule passion dominait encore ses idées religieuses ; c'était l'amour. Mais l'amour, en ces temps de grandes pensées ou de grande corruption, était ou tout matériel ou tout divin. La chevalerie

bien entendue l'avait épuré ; la chevalerie corrompue l'avait gâté. Étienne était sublime. Incapable d'aimer médiocrement, il avait coloré sa passion d'une teinte vive et chaste, qui, dans ses idées rêveuses, avait presque le caractère de l'amour divin. Saulnier était né à cette époque sanglante où l'homme, toujours en guerre avec l'homme, n'avait plus la liberté de penser, ni de croire. Ses idées graves, la tristesse de son caractère, avaient fait de lui un homme pour le martyre; une de ces organisations supérieures où le génie du cœur égale celui de l'esprit, où la force de cet esprit renverse tout.

Rien de tout cela n'était dans le caractère de Marthe de Souvrey. Tout ce qu'il y avait de femme en elle avait reflué vers le cœur : c'était une ame, si l'on peut s'ex-

primer ainsi. En elle, tout était calme au dehors, tout était fiévreux au dedans, et trahissait cette brûlante existence; rien qu'à son regard long et triste, on devinait qu'elle aimait trop.

Élevée dans le berceau de l'église romaine, trop tendre pour n'avoir pas su l'apprécier et la suivre, la foi catholique avait jeté sur sa vie une poésie et un enthousiasme dont elle était environnée de toutes parts. Aux sévères maximes du Décalogue, aux tristes et graves pensées du Sauveur, la religion catholique avait mêlé ses pratiques riantes et les souvenirs mythologiques des premiers fidèles.

La tendresse exclusive qu'elle portait à Étienne Saulnier, depuis l'enfance, lui avait fait souhaiter de suivre les études du jeune

homme, afin d'être moins séparée de lui; et, jusqu'au moment où il entra à l'Université de Paris, Marthe avait étudié constamment avec lui.

La légèreté d'une femme avait mêlé à ces graves études le charme qui les complétait. Tout en filant le lin destiné à vêtir les pauvres, Marthe écoutait le jeune philosophe qui l'instruisait; puis elle chantait, pour le distraire, des cantiques sacrés qui racontaient les merveilles du Très-Haut. Elle-même les improvisait avec tant d'esprit, que souvent Étienne, en l'écoutant, croyait voir une de ces muses antiques que les poètes avaient divinisées, ou quelque sainte revenue en ce monde, pour mêler aux pensées du ciel les plus tendres paroles de la terre.

Marthe était heureuse alors. Son amour

ne lui offrait, dans le passé, que des souvenirs doux; dans l'avenir, que l'esprit d'un pareil bonheur. Quelquefois, si elle s'attristait sans savoir pourquoi ; si elle pleurait de crainte sans raisonner ses craintes, elle déposait alors sa peine dans le sein de celui même qui la causait; elle lui demandait de lui expliquer ces pressentimens sombres, de la rassurer sur cette indicible frayeur; et Étienne, déjà plus instruit qu'elle des misères humaines, la prenait en souriant dans ses bras, et lui disait :

— Chère bien-aimée, c'est ainsi que les affections du cœur tyrannisent le cœur. En aimant, il faut souffrir et pleurer! C'est le prix du bonheur extrême et de l'extrême infortune. Nous ne pouvons pas nous aimer avec passion et vivre parfaitement heu-

reux ! Mais l'amour vaut bien la paix, n'est-ce pas ?

Marthe écoutait ces paroles et tremblait, car elle avait dans son cœur la conviction de ne jamais cesser d'aimer !...

Les choses en étaient là, lorsque Étienne Saulnier partit pour Genève, y resta une année tout entière, et revint dans la nouvelle disposition d'esprit que nous venons d'apprendre.

IV.

LA FÊTE-DIEU.

Étienne s'acheminait lentement vers la demeure de Marthe; il pensait tristement à la cruelle épreuve à laquelle ils se destinaient l'un et l'autre. Renoncer à l'amour!

au bonheur d'être aimé! Quelle était donc la puissance invincible qui l'élevait ainsi au-dessus de lui-même? Était-ce l'erreur ou la vérité? Sa foi était-elle une folie, l'exagération d'un esprit de vingt ans, ou la suite d'une conviction profonde? Il n'osait encore prononcer. Dans la jeunesse on a une telle richesse d'amour, que deux passions contraires peuvent se trouver en même temps dans le cœur, et toutes deux aussi fortes l'une que l'autre.

Il passait, en réfléchissant à tout cela, devant une église. Il y entra.

Depuis le lever du jour, les cloches avaient annoncé dans Paris une grande solennité religieuse; mais déjà Étienne ne s'occupait plus de ces choses! déjà il était indifférent à toutes les croyances de la re-

ligion de ses pères. C'était le jour de la Fête-Dieu.

La procession commençait à se mettre en marche, lorsque Étienne entra dans l'église. Il s'appuya contre un des piliers, et, dans une émotion qu'il ne put maîtriser, il la regarda défiler devant lui.

Les enfans de chœur, vêtus de leurs tuniques blanches et de leurs ceintures roses; les prêtres, habillés de chapes de velours brodées d'or; le peuple, dans ses habits de fête, faisaient tour-à-tour entendre un verset de l'hymne magnifiquement tendre de : *Lauda Sion*. Le parfum des fleurs embaumait l'air; les orgues, avec leur harmonie douce et mystérieuse, accompagnaient les voix des fidèles.

Les vicaires, les sous-diacres et les aco-

lytes, tenaient à la main des encensoirs d'or; les clercs et les enfans de chœur, des corbeilles de roses effeuillées; et ils jetaient alternativement des fleurs et de l'encens devant l'hostie sainte, renfermée dans le ciboire, entre les mains de l'Évêque.

Des enfans, des vieillards, des infirmes de tout âge, demandaient à passer sous le Saint-Sacrement, dans l'espérance d'être guéris de quelque maladie ou de quelque douleur.

Oh! qui aurait pu en ce moment ne pas souhaiter croire à la présence réelle du Seigneur sur la terre? Qui eût osé élever la voix pour jeter au peuple, heureux et plein d'espoir, cette pensée désolante : « Tout ceci est une erreur! » Personne; car nous aimons tous les croyances et les

rêves. Croire, c'est rêver, peut-être! mais qu'importe le réveil!... Croire à Dieu d'abord, puis aux hommes, à la vie, aux vertus d'autrui, c'est le bonheur! Celui qui ne croit à rien, est déjà sous le linceul; il est déjà mort.

En voyant la foi de ce peuple, reposé dans la plus suave et la plus sublime pensée que l'homme ait pu concevoir, Étienne Saulnier fut profondément ému. Une larme amère s'échappa de ses yeux! Il regretta de ne plus croire!... La réalité de sa vie sembla se flétrir, dépourvue du charme et de l'enthousiasme de la foi chrétienne.

Il se vit, au milieu de cette église retentissante, joyeuse, jonchée de fleurs, comme l'exilé au milieu d'un désert.

En ce moment, le dais, sous lequel le Saint-Sacrement était placé, passa devant lui. Un battement de cœur indéfinissable le saisit; il jeta un regard désolé sur toute cette poésie, cette pompe, cette foule heureuse... entourant le Dieu trois fois saint, placé au milieu d'eux comme un père de famille au sein du foyer domestique.

Oh! Luther, vous aviez raison, s'écria-t-il, en demandant à vos disciples de ne rien retrancher aux cérémonies de l'église romaine. La petitesse de l'homme, il est vrai, se montre peut-être par ces dehors et ces hommages si inutiles à Dieu; mais, s'ils sont inutiles au Dieu qui les reçoit, ils sont nécessaires à l'homme qui les donne. Tout ce qui parle à l'ame, tient à cette vie des sens dont il est esclave; la repousser, c'est décolorer l'existence et l'éteindre.

La foule s'écoula peu à peu ; la procession sortit de l'église pour se rendre à Notre-Dame, où l'évêque de Paris devait chanter le *Te Deum* en présence de toute la cour, à l'occasion du couronnement du roi et de la reine.

Resté seul dans cette grande et vaste église, Étienne était dans une sorte d'extase et de sommeil moral ; là, tout était calme, reposé : le bruit des passions orageuses, qui s'agitaient au fond de son cœur, sembla se taire un moment dans ce repos divin. Tout ce qu'il venait de voir et d'entendre, l'avait rapproché de Dieu, sans qu'il s'en doutât. Le huguenot se débattait encore dans les souvenirs du passé, et l'incertitude de l'avenir venait poser sa main de fer sur son esprit malade et inquiet.

— Religion de ma mère, s'écriait-il avec

angoisse; religion de tant de siècles et de tant de martyrs; étiez-vous donc une erreur? Oh! maître, le culte que vous suivez, serait-il aussi une erreur et une faute!

Le pauvre huguenot serrait de ses mains convulsives, une croix d'or, posée sur l'autel qui était proche de lui; mais je ne sais quoi de puissant et de tentateur lui criait de poursuivre sa route, et d'achever la mission qu'il avait juré de remplir.

Il est des momens dans la vie, où la résolution la plus ferme perd de sa force et de son audace, quand elle n'est pas aussitôt mise aux prises avec le grand pacte qui l'a fait prendre. Puis, l'homme qui ne faiblirait pas devant les souffrances du corps, faiblit promptement devant celles de l'ame.

Cette solitude, les pensées religieuses, les

doutes et les combats qu'elle entraîne après elles, firent une telle impression sur l'esprit ardent du jeune docteur, que bientôt il crut voir errer autour de lui, des ombres d'anges et des ames errantes de martyrs et de saints confesseurs.

Le soleil colorait les vitraux du chœur, et reflétait sur les objets d'alentour une teinte magique, qui donnait à toutes ces grandes figures peintes, à ces ailes d'anges, à ces jeunes saintes voilées, l'apparence de la réalité; leurs formes, bizarrement ombrées ou éclairées par les rayons d'un soleil ardent, donnaient à toutes ces choses l'apparence et la singularité de quelque apparition.

En ce siècle, où tout le monde croyait à la magie, il n'était pas de rayon de lune ou de soleil, de bruit ou de silence prolongés,

qui n'eussent une cause supposée ou qu'on ne prît pour la signification de quelque prophétie et avertissement du ciel.

L'ignorance et la science avaient mêlé leur opposition pour associer l'esprit aux erreurs qu'elles enfantaient l'une par l'autre. Etienne Saulnier, comme les autres, n'était pas exempt de ces impressions bizarres et dominantes.

Bientôt sa rêverie prit tellement le caractère du délire et de l'extase, qu'il se leva fortifié et plein de résolution. Il crut comprendre que ces visions étaient un appel à la vie douloureuse et sacrifiée qu'il devait embrasser; et que faible, comme tout ce qui est sur la terre, il avait été, tout-à-l'heure, au moment d'abandonner.

— Anges, j'entends vos voix divines,

s'écria-t-il en se levant tout-à-coup. Adieu, ma mère, adieu, ma fiancée. Amour terrestre, je vous dépose ici, aux pieds du Dieu qui m'ordonne de tout quitter pour lui! adieu! le ciel s'ouvre et j'y vole! Le Christ m'a confié la mission qu'il est venu remplir... Je vais annoncer aux peuples la parole et la *nouvelle*[1] de Dieu. Anges, ne m'appelez plus; j'ai entendu votre voix..... et je la suis!...

Il sortit de l'église avec l'ardeur d'un chrétien des premiers siècles de la foi, et il arriva chez Marthe de Souvrey, l'ame et le cœur détachés de tout ce qui est sur la terre.

[1] Évangile.

V.

L'AVEU.

Dès que la jeune demoiselle de service de mademoiselle de Souvrey aperçut Etienne, elle courut au devant de lui.

— Ah! docteur Saulnier, lui dit-elle ,

que vous avez fait pleurer ma pauvre maîtresse! Où donc étiez-vous, juste ciel, pour rester si long-temps sans venir ici?

— J'étais souffrant, répondit Etienne en montant le grand escalier de l'hôtel de Souvrey.

— Sainte Marie! elle était bien malade aussi, ma jeune comtesse. Docteur Saulnier, je ne crois pas qu'elle vive long-temps, si vous tenez une pareille conduite. Elle vous aime tant!... dit la jeune fille, en regardant Etienne, comme pour bien pénétrer sa pensée.

— Et moi, Clotilde, et moi, je l'aime aussi, reprit-il.

— Vraiment, dit-elle en soulevant la portière de velours, qui fermait l'entrée de l'o-

ratoire, où Marthe était en ce moment.

Puis elle annonça Etienne Saulnier à sa maîtresse.

Mademoiselle de Souvrey était assise dans un grand fauteuil, et tenait à la main un livre qu'elle ne lisait pas; elle avait selon sa coutume une longue robe de velours noir, attachée par une grande ceinture tombant en pointe au milieu de sa jupe; un petit bonnet de même étoffe serrait sa tête, et retenait ses longs cheveux châtains, partagés en deux bandeaux lisses sur son front; une grande croix d'or, suspendue à son cou par une chaîne de pierreries, était le seul bijou dont elle fut parée, et le seul qu'elle portât habituellement. De superbes tableaux de l'école italienne, tapissaient les lambris de l'oratoire; un prie-dieu, richement sculpté, des livres de piété, des cha-

pelets d'or, de corail, et un grand crucifix d'ivoire posé sur un coussin de velours rouge, faisaient l'ornement de cette chambre.

Devant elle quelques portraits de famille, une vieille panoplie qui se dressait comme une apparition à un des bouts de l'oratoire, et faisait partie obligée de ces demeures féodales, où les habitans, quelques chrétiens qu'ils puissent être, ne savaient pas séparer l'orgueil des choses de la terre, d'avec les humbles pensées du ciel.

— Eh bien, Etienne, dit Marthe en le voyant entrer; vous voilà donc enfin. Enfin vous pensez encore à moi!

— Pouvez-vous demander une telle chose, répondit Etienne en lui prenant la main

qu'il garda dans la sienne ; croyez-vous que si je ne suis pas venu vous voir , c'est que je ne l'ai pas désiré.

— Oh! je crois, Etienne, qu'on ne peut vivre loin de ce qu'on aime; voilà ce que je crois, reprit-elle tristement.

— Hélas! ne jugez donc pas en général, quand vous voulez juger un individu; que savez-vous de cette vie dont vous parlez, remplie de soins, de tristesse, d'inquiétude....

— La vôtre! et depuis quand Etienne est-il malheureux et que Marthe l'ignore; que vous est-il donc arrivé, pour troubler ainsi une vie que j'ai connue si paisible et si douce.

— La vie elle-même! qui peut exister sans soins et sans tourmens? que serait

même l'existence qui n'aurait ni l'un ni l'autre ?

— Quelle philosophie! quelle résignation! vraiment Etienne, je ne comprends plus rien à vous... et même, je ne sais plus ce que je suis pour vous ; je ne sais quelle place j'occupe maintenant dans votre cœur...

— Ah ! la première, la seule à laquelle j'aie juré un culte éternel..... la seule au moins des choses périssables et mortelles.

Marthe le regarda comme pour s'assurer s'il disait vrai, et ce regard la rassura.

— Etienne, vous souvenez-vous de notre enfance? quand vous aviez quelque tristesse, quelque ennui, vous veniez à moi, pour vous en consoler, et vous en distraire; Marthe alors était pour vous votre Providence, Vous pensiez pour moi, et par moi, disiez-

vous. Que de projets d'avenir nous faisions ensemble ; vous savez que je n'ai jamais pu séparer le mien du vôtre. Je vous disais : Si tu es malheureux, je serai malheureux avec toi ; si tu es heureux, de même ; je ne veux rien seule, ni peine , ni fortune. Vous acceptiez cela ; vous disiez que l'amour parlait ainsi ; vous passiez de longues heures avec moi , en oubliant le reste du monde ! Hélas ! Etienne ! que sont devenus tous ces rêves ! Notre vie séparée, étonne même les étrangers ; on ne comprend pas comment, toujours ensemble autrefois, nous sommes maintenant si désunis ! on dit même que nous avons changé. Ami, reprit-elle en le regardant avec une tristesse profonde, pour l'un de nous , aurait-on deviné juste ?

— Non, oh ! non, dit Etienne en baisan

vingt fois la main de son amie; voyez-vous, tout ce que vous dites-là me fait un mal affreux... je ne sais comment répondre à tout cela! Tenez, continua-t-il après un instant de silence, tenez Marthe; il faut avoir le courage de m'entendre... je vais bien avoir celui de parler, moi!...

A ces paroles inattendues, Marthe devint si tremblante et si pâle, que Saulnier demeura épouvanté; mais elle avait un tel pouvoir sur elle-même, qu'après avoir tâché de rassembler quelques forces, elle dit simplement à Etienne.

— Parlez, quoique vous ayez à dire..... mais parlez vite; cette incertitude fait mourir.

— Vous voulez franchir, dit-il avec émotion, mon amie, la distance qui nous sépare

Vous êtes généreuse et bonne pour moi comme un ange... pour moi qui, en échange, n'ai rien à vous offrir pour tout ce que vous me donnez!... Moi, pauvre, obscur, incertain de l'avenir, triste et désolé pour le présent; vous voulez lier votre sort au mien, vous acceptez mon obscurité, et vous renoncez à la grandeur et à l'opulence où le ciel vous fit naître. Voilà ce que vous me donnez, et voilà ce que j'accepterais.....

— Je ne comprends absolument rien, dit Marthe en retirant sa main qu'Etienne tenait encore, je ne comprends rien à tout ce que vous me dites-là. Cette récapitulation de générosité d'une part, de reconnaissance de l'autre, n'était pas autrefois le langage que nous tenions ensemble; tout devait être à deux entre nous, tout était pour l'un comme l'autre; nous n'avions

pas songé à ces grandes phrases que vous inventez aujourd'hui. Expliquez-moi ce que vous voulez dire, je vous en prie.

Marthe essuya furtivement des larmes qui coulaient de ses yeux, car elle devinait qu'elle était à la veille d'une grande infortune, et elle ne sentait en elle aucune force pour la soutenir.

Etienne plus malheureux encore, ne répondait rien. Il la regardait avec l'expression d'une si forte douleur, qu'il la terrifiait. Il voulut parler, et ne le put pas. Il pleura, et ne sut achever ce qu'il allait dire. Marthe ne l'avait jamais vu pleurer ! C'était la première fois de sa vie, que ce caractère de bronze semblait faiblir sous une puissance étrangère.

— Qu'avez-vous, lui dit-elle; au nom

du ciel, parlez; qu'avez-vous donc?

— Notre union est impossible, dit-il enfin avec douleur.

— Impossible? et pourquoi?

— Parce que je ne puis accepter de vous ôter ainsi à la position dans laquelle vous êtes née; que je n'ai pas le courage de vous lier à une existence comme celle que j'ai choisie; je vous aime trop enfin, pour vous sacrifier ainsi par égoïsme, à mon amour.

— Vous avez une autre raison?

— Je n'en ai point d'autre.

— C'est impossible; vous savez bien que ce que vous dites-là, ne peut être accepté par moi!

— Je vous assure que c'est la vérité.

— Jurez-le-moi.

— Je ne puis, dit Etienne dans un trouble affreux; je ne le puis pas...

— Vous avouez donc que vous avez une autre raison?

— Oui, dit-il d'une voix basse et altérée; oui... mais ne la demandez pas.

— Je veux la savoir.

— N'insistez pas, car vous ne la saurez jamais.

— Étienne? demanda-t-elle en tremblant; m'aimez-vous?

— Oui.

— Uniquement?

— Uniquement.

— Jurez-moi cela.

— Oh! je le jure, dit-il en la serrant fortement contre sa poitrine.

— Alors, Etienne, rien ne peut nous séparer.

— Il est des devoirs qui sont quelquefois plus puissans que l'amour! et si mon devoir était de préférer le ciel à vous?

— Heureusement, reprit Marthe avec enthousiasme, heureusement nous n'avons pas cela à craindre, grace à Dieu.

— Et si cela était cependant, que feriez-vous.

— Je ne sais pas, dit-elle; je crois que je n'obéirais pas.

— Ah! j'obéirais, moi! et vous aussi

Marthe, vous aussi, quoique vous disiez.

— Mais qu'est-ce donc que ce mystère ? dit-elle en le regardant avec inquiétude ; Etienne, vous voulez me faire mourir! Mon Dieu ! mon Dieu ! est-ce bien possible ? Quoi, Etienne, nous passerions maintenant notre vie séparés l'un de l'autre? après nous être tant aimés, nous oublirions cet amour? Vous et moi, nous ne serions plus un seul cœur, un seul être, une seule vie. Ah! s'écria-t-elle avec désespoir, vous ne m'aimez plus, Etienne! car si vous m'aimiez, vous n'auriez ni la force ni la pensée de vous séparer de moi.

— Oh! je vous aime, reprit-il avec vivacité; je vous adore, ma bien-aimée; mais une puissance surnaturelle m'entraîne, comme malgré moi, loin du monde, loin de

vous, loin de l'amour. Je n'ai que vingt-cinq ans, et déjà je vois comme des grains de poussière, toutes ces brillantes choses humaines, je n'y tiens plus. Toi, toi seule es le dernier lien qui m'attache encore aux rêveries du cœur ; excepté toi, je n'aime plus rien sur la terre. Je ne souhaite plus rien, de tout ce que je souhaitais autrefois.

En disant cela, il serra Marthe dans ses bras, et le brisement de cœur qu'il éprouvait, en renonçant à elle, lui apprit qu'il n'était pas encore si détaché de la vie, qu'il le croyait. Il eut peur de lui, il sentit qu'il allait faiblir. Marthe étouffait de sanglots et de douleur; elle cacha son visage dans ses mains, et pleura avec amertume.

En relevant sa tête, elle voulut parler ; elle regarda autour d'elle, chercha Etienne... il n'y était plus.

Elle s'élança hors de la chambre et courut après lui. On entendait encore résonner le bruit de ses pas dans les salles éloignées; ses jambes tremblaient tellement qu'elle n'avait presque plus le pouvoir de hâter sa marche. Cependant Etienne s'éloignait de plus en plus, alors elle courut, et se précipitant au-devant de lui, au moment où il franchissait la porte de l'hôtel de Souvrey, elle l'arrêta.

— Vous ne partirez pas ainsi, lui dit-elle avec vivacité. Vous croyez-vous donc le droit de briser ainsi ma vie, sans m'en apprendre au moins la cause? Avez-vous, d'ailleurs, le pouvoir de disposer de vous ,

aujourd'hui. Étienne, il faut tout dire, je veux tout savoir, entendez-vous.

— Oh! Dieu, reprit-il en la regardant tristement; comment êtes-vous venue jusqu'ici! Marthe, ne deviez-vous pas comprendre que je vous fuyais, parce que je n'avais pas la force de supporter votre douleur. Comment ne sentez-vous pas que je suis plus malheureux que vous..... et que j'accomplis un devoir indispensable.

— Quel devoir vous force à renoncer à moi.

— Je vous l'ai dit :

— Je ne crois pas à celui-là. Et d'ailleurs vous m'avez dit vous-même, qu'il en

existait un autre. Je veux absolument le savoir.

Étienne s'assit sur un banc de velours, qui était adossé au mur du vestibule large et sombre de l'hôtel, puis regardant Marthe qui était demeurée debout devant lui, pâle comme une statue de marbre.

— Ecoutez, lui dit-il, aurez-vous la force d'entendre un secret terrible, et saurez-vous pardonner ce que vous allez appeler un crime?

— Je te pardonnerai tout, dit-elle en posant sa main glacée sur celle de son amant.

— Marthe, reprit-il en tremblant, je ne

suis plus votre frère selon la foi... j'ai voué à un autre culte ma croyance et ma vie. Je suis Calviniste.

A ces mots, Marthe resta frappée d'épouvante. Elle regarda Étienne sans pouvoir proférer une parole. La vie lui manquait!

— Voilà pourquoi, continua Étienne Saulnier, voilà pourquoi j'ai renoncé au bonheur d'être à vous. Je n'avais pas assez d'égoïsme pour vous entraîner avec moi, dans l'abîme où je cours m'ensevelir. Je ne voulais pas de larmes à côté de mon avenir épouvantable; je voulais être malheureux seul!

— Malheureux seul! s'écria Marthe en joignant les mains, seul! Ah! vous est-il

possible de l'être aujourd'hui. Avez-vous oublié que je vis encore, que je suis là, vouée à vous par ce que la vie a de plus fort, par l'amour; Étienne, croyez-vous donc que je vais me séparer de vous, parce que vous avez plus besoin d'être aimé que jamais. Oui! ce que vous venez de m'apprendre a peut-être éteint en moi la vie et la raison; mais tant que l'une et l'autre y seront encore, Marthe sera à vous, en dépit du sort qui voudrait l'en séparer! Ah! si mon amour te touche, s'écria-t-elle en tombant à genoux, si je te suis chère encore, laisse-moi partager tes dangers, associe-moi à cette vie que demain peut-être la justice humaine... la justice de Dieu... va punir : si tu m'aimes, laisse-moi vivre pour toi; toi qui va devenir désormais le rebut et l'horreur de tous; toi qu'on va maudire, laisse-moi t'adorer!..

aie pitié de moi, du moins, si tu n'as plus pitié de toi-même! Mon bien-aimé, sauve-moi du malheur de te perdre... associe-moi à ta glorieuse destinée.

— Dieu, qu'avez-vous dit... serait-il possible... Marthe! Marthe! vous penseriez comme moi!

— Non, non, dit-elle en se relevant, non, Étienne, vous avez mal compris mes paroles. Fidèle à la foi catholique comme à mon amour, je veux vivre et mourir pour tous deux, sans jamais trahir ni l'un ni l'autre.

— Trahir! reprit Saulnier avec amertume. Vous appelez trahir la foi, la servir?

— Je n'examine point ces choses, reprit-elle avec tristesse, que vous ayez tort ou raison; je ne veux pas même chercher à le savoir... Mais ce que je sais, ce que je n'oublie pas, c'est que vous embrassez une existence affreuse ; c'est que l'échafaud est là, le bûcher s'allume, la mort arrive... qui vient vous persécuter et vous détruire... Ah! Dieu! qu'avions-nous donc fait pour mériter une telle infortune! Mais regarde donc autour de toi! vois, de tous côtés, les martyrs et les persécuteurs. Ils te feront mourir! Oh! mon ami, voilà donc où devaient aboutir tous nos rêves! Étienne! voilà ce que vous avez fait de notre avenir et de notre amour!...

— Tais-toi, tais-toi, dit Étienne au désespoir; Marthe, j'aurais le courage de mourir, je n'ai pas celui de voir ta dou-

leur. Cache-moi tes larmes... car je faiblirais peut-être, et je ne te pardonnerais pas d'en être cause.

— Qu'importe que tu me pardonnes ou que tu me maudisses, pourvu que je te sauve! Étienne, puisque mon désespoir t'afflige, aie pitié de moi, et sauve-moi à ton tour! je ne puis vivre séparée de toi, tu le sais bien. Tu le savais bien, lorsque tu embrassais ces nouveaux dogmes, lorsque tu vouais ta vie à une autre croyance, tu savais bien qu'elle était à moi, que la mienne était en toi, que tu ne pouvais disposer de toi-même. Écoute, si tu ne veux pas que je meure à tes pieds, jure-moi de renoncer à ces idées affreuses; promets-moi de te repentir, car tu es coupable; promets-le, dis, mon bien-aimé... et Marthe à genoux, cherchait à faire plier Étienne, pour tomber à ge-

noux comme elle ; mais Étienne restait inébranlable.

— N'essayez pas de me faire changer, dit-il avec fermeté. J'ai pu renoncer à vous, sans mourir; que croyez-vous donc ensuite capable de m'émouvoir.

— Et votre mère! votre mère! avez-vous pensé à elle ?

— Oui, j'y ai songé.

— Croyez-vous qu'elle ait dans son cœur l'indulgence que vous trouvez dans le mien ?

— Non, car je suis sûr qu'elle me maudira.

— Et cela ne vous a pas fait reculer.

— Non, j'accomplis mon devoir.

— Oh! Dieu, il est perdu, perdu pour toujours, s'écria-t-elle en tombant défaillante. Oh! mon Étienne, ne me sépare pas de toi. Plus tu vas être maudit, plus Marthe veut t'aimer. Cher bien-aimé, cher ange tombé! pardon pour lui, Seigneur Christ qui pardonnez toujours. Pardon! Dieu protecteur, épargnez-le!... et posant ses lèvres sur le front brûlant du jeune homme, elle resta long-temps dans une prière muette et solennelle.

Étienne était fou et désespéré. Son sang coulait brûlant et agité dans toutes les veines de son corps. Jamais son amour n'avait été plus fort, jamais Marthe n'avait été si touchante. Il la couvrait de baisers et de larmes; il lui promettait de ne jamais se séparer d'elle, de travailler à dé-

truire ses idées nouvelles, d'étouffer en lui, tout ce qui pourrait l'éloigner d'elle. Puis, quand il avait été faible, quand son cœur de vingt ans avait subi l'influence des choses de la terre, quand il avait renoncé un moment au ciel, pour l'amour, alors ils se voyait damné et repoussé de Dieu; il croyait voir le Christ lui apparaître; il reprochait à Marthe l'influence coupable, qu'elle exercait sur lui. Il lui disait alors tous les mots les plus durs, l'accablait de reproches; et elle pardonnait tout; elle, brisée de douleur et d'infortune, priait en silence pour celui qu'elle voyait encore plus malheureux qu'elle.

Cette scène dura long-temps. Le soleil haut et lumineux quand elle commença, avait disparu de l'horizon. La lumière

pâle et vacillante de la lune qui se levait parmi les nuages, l'éclairait seule à cette heure. Marthe, assise près d'Etienne, tenait sa main brûlante dans les siennes, et la couvrait de larmes, sans oser parler davantage. Elle sentait que rien ne pouvait le ramener; mais elle voulait lui faire comprendre qu'il lui restait un cœur pour l'aimer encore...

Neuf heures sonnèrent à l'horloge de la maison; Étienne se leva tout-à-coup, comme frappé d'un souvenir que cette cruelle scène avait fait évanouir.

—Adieu, Marthe, adieu, dit-il, en jetant sur ses épaules un long manteau noir; adieu, ma bien-aimée, au revoir. Laisse-

moi partir, dit-il en voyant qu'elle cherchait à le retenir encore; oh! laisse-moi. Neuf heures! j'avais promis d'être bien loin d'ici à cette heure, et vous êtes cause que je manquerai à ma parole.... Adieu, Marthe, adieu...... Priez pour moi, pardonnez-moi. Ne m'oubliez pas ma bien-aimée.....

— Vivre ou mourir avec vous, Étienne; voilà la destinée de Marthe; elle vous disait cela dans ses jours de bonheur, elle le répète encore, à celui de l'épreuve et de la mort.

— Jamais, jamais je n'accepterai cela, dit Étienne. Laissez-moi mourir et souffrir seul.

Il s'éloigna en disant ces derniers mots; et la lourde porte de l'hôtel de Souvrey se referma sur lui.

VI.

LES HUGUENOTS.

Cependant les calvinistes, en dépit des mesures rigoureuses qu'on prenait pour les détruire, s'établissaient en France chaque jour davantage.

Le mécontentement, la jalousie, quelquefois la conviction, avaient jeté dans la réforme, non-seulement le peuple, toujours disposé à changer de maître ou de croyance; mais encore, une grande partie de la noblesse, plusieurs princes du sang, et jusque dans les cours parlementaires on voyait les disciples de la nouvelle religion s'asseoir à côté de ceux qui étaient appelés à les condamner.

François II venait de monter sur le trône; il succédait à ce roi Henri, si connu dans l'histoire par la rigoureuse persévérance avec laquelle il poursuivit les hérétiques; ce roi, qui d'une exécution allait à un tournois avec la même gaîté et le même sourire; offrant, le matin, à Dieu, une hostie humaine; le soir, à sa maîtresse, des fêtes parfumées de fleurs.

L'extrême jeunesse du nouveau roi, fit d'abord espérer que les édits cruels de son père contre la réforme seraient quelque temps oubliés. Il est si difficile de supposer la jeunesse dépourvue de pitié et de cœur ! Mais François II n'avait ni la force ni la volonté d'être bon. Dominé par sa mère, qui commencait enfin à devenir maîtresse dans ce royaume, où si long-temps elle avait été esclave, il crut que c'était obéir aux dernières volontés de son père, que de redoubler de vigilance et de cruauté, et renouvela les ordonnances rigoureuses qui n'avaient encore eu d'autres succès que d'augmenter le nombre des hérétiques, au lieu de l'affaiblir.

Malade, faible, attristé de sa langoureuse existence, qu'il traînait jour à jour sur les marches d'un trône dont il devait sitôt descendre, François II regardait avec des yeux

éteints, avec une ame déjà morte à l'inquiétude de l'avenir, les différens chefs de partis qui se disputaient alternativement le pouvoir dont il ne savait que faire ; et, dans l'ombre encore, grandissant peu à peu, tant elle avait de prévoyance et d'habileté, Catherine de Médicis, reine-mère, flattait l'une après l'autre ces grandeurs provisoires qu'elle était sûre d'anéantir tôt ou tard.

Le prince de Condé, à la tête des princes du sang, était le plus redoutable de ses rivaux. Il avait embrassé la religion calviniste et soutenait les réformés de tout son pouvoir; il combattait de toutes ses forces contre celles du grand François, duc de Guise, prince de cette antique maison de Lorraine, dont la puissance féodale semblait s'éclipser aujourd'hui devant la nou-

velle noblesse populaire qu'il s'était faite; héros de tant de batailles, adoré du soldat, estimé de tous les hommes de son temps.

C'est au milieu de ces illustrations guerrières, que le pauvre petit François de Valois, venait tremblant, trébuchant, débile, ceint de la double couronne du royaume de France, et de celui d'Écosse.

Ne croyant aucune célébrité possible, à côté des deux héros qui le rejettaient à l'ombre de ses rideaux mortuaires, il n'usa du pouvoir que pour opprimer les faibles. C'est le triomphe des princes qui ne peuvent rien!

Sa page, dans l'histoire de France, est courte et misérable. Une conspiration la remplit tout entière; on n'entend pas le cri d'une seule victoire, et nous le suivrions à

peine dans le passé, si ce n'était cette trace sanglante qu'il laissa derrière lui, ces milliers de martyrs qui vinrent seuls apprendre à l'avenir ce que c'était que François II.

Pour sévir plus rigoureusement contre les disciples de la nouvelle doctrine, il créa une cour spécialement destinée à ne s'occuper que de ces recherches; elle fut nommée *chambre ardente*, parce que ceux qui y étaient appelés, n'en sortaient ordinairement que pour être brûlés en quelques lieux de haute justice.

Les religionnaires n'en devinrent que plus zélés et plus audacieux pour soutenir leur croyance. Le péril exaltait les têtes; la gloire de souffrir était l'ambition de tous.

La vie austère que Calvin exigeait de ses

disciples; la pureté de mœurs, le stoïcisme que ces pratiques sévères inspiraient, les rendaient des hommes rudes et opiniâtres, inébranlables devant les richesses, comme devant les honneurs de la terre; des hommes que rien ne pouvait faire faiblir, et qui mettaient une sorte d'orgueil à pratiquer une austérité et un genre de vie, si différens en tout de ceux qui les persécutaient. Encouragés par le prince de Condé et l'amiral de Coligny, les Huguenots tinrent près de la Sorbonne, en 1560, leur premier synode national.

Ce fut comme le coup de tocsin qui les réveilla tous. Dans cette fameuse réunion, ils dressèrent quarante articles pour fixer les discussions qui s'établissaient déjà entr'eux, ils firent une adresse à l'électeur de Saxe, et au duc de Wittimberg, pour les

supplier de sauver leurs frères, qui languissaient dans les prisons du royaume, et pour leur prêter secours et protection.

Ils sortirent de cette assemblée, plus résolus et plus hardis que jamais. Ils avaient fait l'essai de leurs forces, et commençaient à s'apercevoir que tout opprimés qu'ils pussent être, ils servaient une cause dont la puissance morale ne pouvait que grandir avec le temps.

Mais, dans un pays, les disputes religieuses l'appauvrissent toujours, sans lui être jamais utile; ce fut ce qui arriva en France. Paris surtout devint le séjour habituel des murtres, des vengeances, des spoliations de toute espèce. Les magistrats profitèrent de ces désordres fanatiques et s'enrichirent à l'aide des jugemens et des persécutions qui s'étendaient sur les plus riches seigneurs

du royaume. On confisquait leurs biens, on s'emparait de leurs héritages; et les Historiens de cette époque s'accordent à regarder les édits des rois de France contre les calvinistes, comme ayant été faits et soutenus dans la pensée d'enrichir es uns en dépouillant les autres.

Etrange chose que toutes ces choses! c'est à peine si l'on peut y croire, tant les vices d'une époque ressemblent peu aux vices d'une autre; tant le cœur humain, comme un caméléon, reçoit le reflet qu'on veut lui donner.

Ce fut donc au milieu de cette tourmente terrible qu'Etienne Saulnier commença à se faire connaître et à professer ouvertement la nouvelle doctrine.

L'empire qu'il prit aussitôt sur les esprits lui fit un nom si cher et si illustre parmi les

calvinistes de son temps, qu'il devint bientôt le chef de leurs secrètes assemblées, de leurs délibérations mystérieuses, et qu'ils marchèrent tous à sa suite, entraînés par son éloquence.

VII.

UN AMI DANS L'OCCASION.

Etienne Saulnier rentra chez lui fort tard; car en quittant Marthe de Souvrey, un mystérieux devoir l'avait amené près de ses frères assemblés pour l'entendre. Il ne put

trouver un moment de sommeil et de repos. Il chercha dans la prière un adoucissement à ses regrets déchirans, à cette inquiète tendresse qui l'agitaient encore malgré lui.

Il était jour depuis long-temps ; il commençait à retrouver un peu de calme, lorsqu'un serviteur vint l'avertir que la jeune comtesse de Souvrey était chez sa mère.

Le vieux domestique arrivait comme à l'ordinaire, annoncer joyeusement à son maître cette bonne nouvelle, ordinairement accueillie avec tant de joie.

— C'est bien, dit tristement Etienne, je me rendrai chez ma mère tout-à-l'heure.

A peine eût-il dit ces paroles, que René de Saint-Gelais entra chez lui.

René était son ami d'enfance ; mais son ami comme tant de gens sont ceux des autres; sans attacher à ce nom d'autre importance que celle que le monde lui donne : *c'est mon ami intime.*

— Ah ça, dit-il en riant et s'asseyant sur un lit de repos; ah ça, Étienne, dis-moi si les bruits qui courent sur ton compte, sont vrais ou faux.

— Je ne sais ce que tu veux dire, répondit Étienne, assez ennuyé de ce début de conversation.

— Voyons, parle-moi franchement : es-tu hérétique, ou ne l'es-tu pas?

— Qu'entends-tu d'abord par ce mot *hérétique?* reprit Saulnier en s'asseyant sur

le bord du lit où René était étendu négligemment.

— Ce que j'entends par hérétique! Parbleu, l'explication n'en est pas difficile; j'entends, continua-t-il assez embarrassé d'expliquer cette sérieuse question qu'il n'avait jamais bien approfondie, j'entends.... ceux qui... ne respectent pas le pape!

Enchanté de sa terminaison, il regarda Etienne triomphant.

— Ah! seulement ceux qui ne respectent pas le pape!

— Oui! ce sont des hérétiques. Ensuite, de par la Sainte-Vierge! j'oubliais aussi qu'*hérétique* cela veut dire encore celui qui ne croit pas à Dieu, ni aux saints, ni à la vierge Marie; celui qui ne va pas à confesse,

qui n'entend pas la messe, qui fait gras le vendredi, etc..... Pardieu, j'oubliais tout cela, moi, pour ne penser qu'au pape! le brave homme! que je respecte de tout mon cœur! René fit le signe de la croix en riant aux éclats, et en jurant à outrance, selon que François Ier et son fils Henri en avaient établi la coutume en France.

— Ainsi, dit Étienne, voilà ce que c'est que d'être hérétique! Et si l'on faisait exactement tout ce que tu reproches aux hérétiques de ne pas faire, qu'est-ce qu'on serait alors?

— On serait... on serait catholique, c'est-à-dire bon chrétien.

— Et ne faudrait-il donc rien faire de plus pour être, comme tu le dis, bon chrétien?

— Que diable veux-tu qu'on fasse de plus, reprit Saint-Gelais en se soulevant sur son coude, et regardant son ami d'un air effaré, n'es-tu pas content comme cela? Je n'en voudrais pas un plus long chapelet, ne serait-il augmenté que de la grandeur du doigt. Diable! est-ce que tu n'es pas content? jeûner, prier, aller à la messe, faire carême et vigile, etc.? Quant à moi, je sais bien que, de tout cela, j'en trouve déjà vingt fois de trop à accomplir, et que plus d'un dimanche s'est passé sans me voir à Notre-Dame de Paris, sinon pour arriver à la fin de la messe, offrir de l'eau bénite à la belle comtesse d'Étange; que plus d'un vendredi je lui ai donné à souper chez moi, en mangeant des poulets rôtis; que plus d'une fois mon confesseur, le frère Regnaud, m'a donné des billets de confession, sauf quel-

ques pièces d'or, et qu'en somme j'en suis là, tel que tu me vois, bon et vrai catholique dans le fond du cœur.

— Ah! dit Étienne sans rien ajouter.

— Oui, mon cher; cela t'étonne? Par la vierge Marie! voilà comme nous sommes tous, nous autres gentilshommes; et le roi, en faisant griller les hérétiques, est absolument comme nous tous..... derrière la tapisserie, ajouta-t-il plus bas, en riant de tout son cœur.

Étienne écoutait cette profession de foi avec une si railleuse amertume, que René, s'en aperçut promptement.

— Tu as l'air de te moquer de moi, lui dit-il d'un ton moitié plaisant, moitié sérieux. A quoi l'autre répondit:

— Non ! J'admire seulement que tu sois si bon chrétien, voilà tout.

— Bon chrétien, je m'en flatte! Et toi, ne l'es-tu donc pas? grave et respectable docteur de l'Université de Paris, dit-il en se levant et en le saluant jusqu'à terre.

— Bon chrétien ? j'espère que je le suis aussi, reprit Saulnier.

— Franchement, mon cher, je n'en crois rien. Et, si tu veux que je te dise vrai... Nous sommes seuls, ici, n'est-ce pas?

— Nous sommes seuls.

— Eh bien, je te crois hérétique.

— Pourquoi le serais-je plus que toi? tu ne vas pas à la messe, tu fais gras le vendredi,

tu ne te confesses pas, tu crains peu, pour tous ces méfaits, le Père éternel. Eh bien, si je te disais que j'agis absolument comme toi, qui pourrait prouver que l'un de nous soit hérétique, et que l'autre ne le soit pas ?

— Saulnier, dit Saint-Gelais d'un air grave, tu ne comprends encore, je le vois, ni ton siècle, ni les hommes.

— Pourquoi cela?

— Parce que tu raisonnes par l'esprit, et que les autres, qui sont plus forts que toi, raisonnent par la force. La partie n'est pas égale.

— Cela ne m'empêchera pas de raisonner ainsi, et de les laisser faire.

— Les laisser faire ! Ils te conduiront à l'Estrapade ou à la Grève, dit René sérieusement ; comprends-tu ?

— A merveille.

— Eh bien! irais-tu jusque là?

— Oui; pourquoi pas?

— Comment, pourquoi pas! Ah! Croix de Dieu! j'irais plutôt à toutes les messes du royaume le même jour. *Mort de ma vie!* me voir rôtir comme un âne, entendre les cris et les hurlemens du peuple, s'agitant comme une mer en furie autour de mon supplice et de mon agonie. Mort de tous les saints! j'aimerais mieux ne jamais manger de chapons de ma vie, me nourrir de reliques et d'eau bénite, aller à confesse trois fois le jour.

— Et moi, j'aimerais mieux aller au martyre, répondit Étienne avec enthousiasme; là, du moins, j'accomplirais une

croyance, et je mourrais pour elle ; tandis qu'en vivant ainsi, j'en renierais deux à la fois.

— Qu'importe, parbleu ! j'aurais en pareil cas des croyances plein mes haut-de-chausses. Écoute, Saulnier, tu sais que je suis brave, et tu n'en doutes pas?

— Assurément.

— Eh bien! je verrais demain un boulet de canon se diriger sur moi, dans une mêlée, je crois que je ne détournerais pas la tête; après tout, il faut mourir, et je dirais : mourons sur le champ de bataille; cela porte bonheur..... pour le ciel, s'entend! Mais mourir comme un hérétique, comme un briseur d'images, comme un démon... oh! jamais ! je te dis ; j'aimerais mieux me faire moine. Donc, continua-t-il en voyant le front d'Étienne se rembrunir

peu à peu, donc, tout ce que je dis-là, c'est pour en arriver à ma conclusion. La voici : Es-tu hérétique ou ne l'es-tu pas?

— Que t'importe de le savoir?

— C'est que, je voulais te prévenir que si tu es en effet hérétique, comme je le suppose, il me devient difficile, impossible... même de continuer à te voir. Tu comprends cela, n'est-ce pas?

—Non, je ne comprends pas du tout; mais enfin, n'importe. S'il s'agit de ta sûreté, en ce cas, je n'hésite pas à te parler à cœur ouvert. Oui, je suis huguenot; tu l'as deviné.

— Insensé! dit René en lui prenant la main qu'il serra fortement dans la sienne; comment, Saulnier, voilà où te conduisent ta science et toute ta doctrine! je t'en fais

mon compliment, ajouta-t-il en le regardant avec tristesse.

— Que veux-tu! je suis entraîné par une conviction profonde, ardente; elle me consume et me dévore; elle brûle mon cœur et mon esprit; j'ai soif de souffrir, j'ai hâte d'accomplir tout ce que j'ai juré d'accomplir...

— Malheureux! interrompit Saint-Gelais; à qui donc veux-tu prêcher la réforme en ce pays-ci! Au clergé, qui ne croit à rien? à la noblesse, qui ne croit à rien non plus? au peuple, qui en un seul jour croit à tout le monde et renie tout le monde? Etienne, tu vas faire une folie qui ne servira à personne; pas même à toi!... peut-être... un jour...

— Oh ! Dieu voit et juge.

— Je l'espère, reprit Saint-Gelais. Ainsi donc te voilà lancé dans la carrière des discussions canoniques. Grand bien pour toi ; mais je te souhaite le bonjour et m'éloigne de ta compagnie; je me ferais du tort sans te servir, n'est-ce pas ?

— Me servir... oh ! non, assurément; tu ne peux me servir en aucune sorte.

René se leva pour sortir.

— Cela peut être, dit-il vivement ; cela peut être. Mais, en tous cas, souviens-toi, Saulnier, que le même gentilhomme qui s'éloigne de toi par poltronnerie de cour, s'en rapprocherait demain, s'il pouvait quelque chose pour te sauver. Entends-tu cela.

— Je le crois, dit Étienne en lui serrant la main.

— Merci, dit le jeune courtisan en ajustant sur sa tête la toque de velours chargée d'une longue plume bleue; souviens-toi de moi, si jamais je pouvais te sortir d'un péril véritable; car, vois tu, Saulnier, cela t'arrivera quelque jour infailliblement. Que diable! penses donc à cela.

— Je le sais bien, reprit Étienne en souriant tristement.

— Dis-moi un peu, continua René en baissant la voix, dis-moi un peu si tu as besoin de prêcher toutes ces billevesées-là pour aller au ciel! et les prêcher à qui? à ceux qui ne t'écouteront pas; soit par croyance, ce sera le plus mince parti; soit

par intérêt, celui-là sera le plus grand et le plus redoutable; soit par ignorance. Alors, je te demande pour qui tu prêcheras? pour les gens comme moi, par exemple; je puis te prédire d'avance que tu ne feras pas un prosélyte. Ceux qui ne croient pas à Dieu sont les plus diaboliques à réformer. Et, foi de Dieu! je ne crois pas à grand'chose...Le cardinal de Lorraine disait l'autre jour que la réforme n'avait rien de bien redoutable, parce qu'elle ne s'adressait qu'aux honnêtes gens. Voilà un cardinal!... Hé bien, mon cher, il avait raison.

— Oui, assurément, il avait raison, dit Étienne en riant de la bonhomie de ces paroles.

— Adieu donc, dit René en s'éloignant. A propos, cria-t-il à Saulnier, ne vas pas trop te mêler à tes chiens d'hérétiques dans

leurs assemblées nocturnes, parce que le roi a donné les ordres les plus sévères...

— Chut, dit Etienne en accourant à lui. Silence, René!

— Pourquoi donc, dit celui-ci. Est-ce que le roi serait ici, par hasard.

— Non, mais quelqu'un que je redoute plus que lui, parce que je l'aime : c'est ma mère. Ma mère ignore ce que je viens de t'apprendre, continua-t-il à voix basse.

— Et tu ne veux pas qu'elle le sache?... Assurément tu ne t'y prends pas fort discrètement pour cela ; tout le monde sait que tu es.....

— Hélas! je ne doute pas qu'elle l'apprenne un jour. Mais je suis faible comme un enfant à cette pensée-là.

— Bon ! dit René en lui prenant la main; tu es encore poltron devant ta mère, c'est bon signe. Allons, tu redeviendras des nôtres. Tout ceci n'aura qu'un temps, je l'espère. Adieu. Jusqu'à meilleure inspiration.

— Oh! oui, dit Etienne en le regardant partir; oui, courtisan, comme vous le dites, tout cela n'aura qu'un temps!

VIII.

CATHERINE SAULNIER.

— Comme vous êtes triste, ma chère demoiselle, disait Catherine Saulnier à Marthe, qui était assise à ses pieds et la regardait filer.

— Non, mère! reprit la jeune fille en soupirant; puis elle regardait à tout moment du côté où Étienne devait venir, et continuait, distraite, à écouter les contes de la vieille bourgeoise.

Quand Catherine eut fini de conter, que le lin de ses fuseaux fut achevé, elle regarda Marthe en hochant la tête, et dit encore :

— Comme vous êtes triste depuis quelques jours! est-ce que mon vaurien de fils vous aurait fait de la peine?

— Lui, oh! non, répondit Marthe.

Catherine branla encore la tête, et se mit à garnir de nouveaux fuseaux.

Marthe pensait : il ne viendra pas! il

craint peut-être de se trouver avec moi maintenant ; et elle essuyait vite les larmes qui coulaient de ses yeux, car elle ne voulait pas que Catherine la vît pleurer.

Elle était bien malheureuse, la pauvre enfant! car rien de sa vie ne pouvait se séparer de son amour; tout était là, dans le passé comme dans l'avenir ! Il était l'histoire de son cœur, à lui seul ! lui seul l'avait sauvé du malheur de n'exister que pour elle! En vain, partout ailleurs, près de Catherine même, elle avait cherché des rapports avec ses pensées, avec son ame; Étienne seul avait compris l'ardeur de cette ame toute aux autres; rien que lui l'avait aimée, comme elle avait désiré l'être, comme elle voulait aimer, en partageant sa vie en deux!

Catherine avait bien eu pour elle l'intérêt le plus actif et le plus minutieux, rien ne lui avait manqué de ces soins matériels qu'on n'apprécie jamais que lorsqu'ils manquent, et dont on ne remercie jamais ceux qui les donnent ; mais Catherine avait une de ces natures austères qui se roidissent encore davantage devant les natures faibles; l'ame de la vieille bourgeoise ne comprenait rien à celles de ses enfans; leur amour lui avait paru plus exagéré que véritable, plus fou que tout autre chose. Passionnée sans cœur, active sans but, violente sans motif de colère, elle avait un de ces caractères redoutables qui attristent les autres, sans jamais les servir, qui les entourent d'un cercle de feu, sans leur donner un moment de repos.

Une force extrême d'esprit et de

volonté l'avait comme isolée au milieu de cette foule humaine, où les passions réellement senties affaiblissent et détruisent les organisations les plus fortes; elle se trouvait hors de sa place, à côté de ces fébriles existences de femmes qu'une légère peine fait plier, et que les larmes font mourir!

Sa vivacité, ses manières simples et une grande apparence de bonhomie l'avait souvent fait juger bonne et aimante; mais ceux qui avaient pleuré près d'elle, savaient bien qu'elle ne consolait pas!...

Catherine Saulnier n'avait jamais eu pour son fils cet amour agité qui fait la vie des mères; l'amour maternel ne lui avait appris que ses joies, sans lui donner aucun de ses tourmens. Ainsi s'était écoulée toute sa vie de femme et de mère.

— Ainsi donc, dit Marthe à Catherine, vous êtes sûre qu'Étienne était chez lui, tout-à-l'heure?

— Oui, oui. Il va venir, sans doute.

— Peut-être que non, reprit Marthe avec inquiétude. Ah! le voici, s'écria-t-elle tout-à-coup, en entendant marcher dans la pièce voisine.

— Ce n'est pas lui, répondit Catherine. Je reconnais le père Fabre à ce pas lourd et mesuré. Comment, jeune fille amoureuse, c'est ainsi que vous distinguez le pas du bien-aimé?..... Étienne a la démarche prompte et ferme; celui qui arrive, est vieux et cassé.

Un vieillard petit, courbé, dont les longs cheveux gris tombaient sur deux épaules

voûtées, entra en ce moment, et salua la vieille matrone et mademoiselle de Souvrey.

— C'était en effet le P. Fabre, dit Marthe avec douleur.

Cependant elle se leva, et allant au-devant de lui :

— Salut, révérend père, dit-elle en lui tendant la main.

— Bonjour, noble demoiselle Marthe; répondit le vieux prêtre. Bonjour, dame Catherine, comment vous ont traitées ces derniers Vigiles et Quatre-Temps, dit-il en les regardant l'une et l'autre d'un air hébété.

— Passablement, répondit Catherine

Saulnier; après tout, il faut bien faire pénitence pour soi et pour les autres. La religion s'éteint parmi nous; l'hérésie fait des progrès affreux; la foi de nos pères s'en va de cette France, où le chef de l'État porte encore le glorieux titre de fils aîné de l'Église Romaine. Il faut bien prier et faire pénitence, n'est-ce pas, révérend père Fabre?

— Oui, oui, dit-il; et il alla s'asseoir sur un tabouret posé dans l'embrasure de la fenêtre en ogive; là, les pieds pendans, la bouche à demi ouverte, les pouces tournant entre ses doigts, il demeura impassible comme une statue de plâtre.

— Hé! bien, dit Catherine, voyant que le bon père Capucin ne disait rien, hé! bien, père Fabre, quelle nouvelle?

— De quoi ? dit-il en la regardant niaisement.

— Des hérétiques, bon Dieu ! et de quel sujet plus intéressant les vrais catholiques peuvent-ils s'enquérir ? A savoir si le roi François II leur laisse toujours coudées franches comme depuis quelque temps ; à savoir si les princes huguenots sont toujours à Paris, soulevant le peuple par leur doctrine abominable....... à savoir, enfin, ce que le roi a décidé pour cette dernière émeute calviniste au Pré-aux-Clercs.

— Je ne sais pas du tout, reprit Fabre.

— Comment, mon père, voilà votre zèle pour la cause de l'Église ?... Quel être stupide que cet homme, pensa Catherine.

— Mon zèle! ah! mère Saulnier, croyez-vous qu'il consiste à faire des vœux contre mes frères, et à les vouer à la mort?

— Oui, certainement, je le crois. Et c'est votre indifférence, à tous, qui fera tout le mal, s'écria Catherine avec colère. Si le clergé était plus sévère, si l'autorité...

— Que voulez-vous donc qu'òn fasse de plus? dit le prêtre avec indignation. Oh! Dieu, à cette heure même encore, un malheureux va mourir... le peuple encombre les quais et les rues qui avoisinent la Grève..... Encore une exécution aujourd'hui, dame Saulnier!...

— Aujourd'hui? dit Catherine, dont le visage rayonna.

— Oui, répondit le prêtre.

— Tant mieux! s'écria-t-elle.

Marthe frissonna et pâlit. Étienne entra en ce moment chez sa mère.

Il s'approcha d'elle, lui baisa respectueusement la main; puis il alla s'asseoir à côté de Marthe, et la regarda, effrayé du changement qu'une seule journée de malheur avait déjà marqué sur son joli visage.

IX.

UNE EXÉCUTION.

Jamais Catherine n'avait vu son fils et Marthe si tristes et si silencieux.

— Etienne, dit-elle à son fils avec humeur, qu'avez-vous donc ? vous êtes pensif et taciturne comme un moine.

— Je n'ai rien, répondit le jeune docteur en passant sa main sur son front et en essayant de sourire.

— Rien! en vérité, depuis quelque temps je ne puis imaginer ce que vous avez. Et vous, chère demoiselle, vous aussi vous êtes triste? Oh! Sainte Vierge! autrefois on n'était pas ainsi, entre fiancés. Je me souviens du temps où Michel Saulnier me faisait la cour; si nous avions eu l'un et l'autre des visages lugubres comme les vôtres, sa mère et la mienne auraient fait un beau tapage, vraiment. Chaque fois qu'il venait à la maison, c'était jour de fête et de réjouissance; il me fallait mettre mes habits du dimanche, ma croix d'or, mes souliers brodés. Deux fois la semaine il en était ainsi. Nous allions nous promener au Pré-aux-Clercs, à la barrière Saint-Jacques, ou nous allions entendre pro-

noncer le jugement de quelque hérétique et nous rentrions gais et contens.

Seigneur Dieu ! j'aurais bien envoyé tout promener si mon fiancé m'avait fait une mine semblable à celle que mon vaurien de fils vous fait en ce moment... chère demoiselle Marthe !

Etienne tendit en silence la main à son amie, et Marthe la serra fortement.

— Et cependant, continua Catherine en filant toujours, je n'étais pas une grande dame comme vous ; je n'étais ni châtelaine ni comtesse, je n'avais qu'une très mince dot, comme une pauvre fille de la bourgeoisie que j'étais. Oh ! comme tout change, Seigneur, mon Dieu ! Et la vieille poussa un profond soupir, comme si le passé avait des souvenirs bien amers pour elle.

Tout-à-coup elle fut interrompue par un grand bruit qu'on entendit dans la rue ; des voix, mêlant leurs cris à d'autres cris, faisaient un tumulte épouvantable.

— Qu'est-ce que cela, dit Marthe épouvantée.

Ils coururent tous au balcon de la grande fenêtre de la salle.

Une foule immense, rangée sur les deux côtés de la rue, défilait en silence ; mais le peuple, qui se précipitait de tous côtés pour la voir passer, la troublait tellement, qu'il était impossible de reconnaître ce que ce pouvait être.

Bientôt le clergé parut, et les prêtres rangés deux à deux, silencieux et recueillis, firent remettre un peu d'ordre dans la

procession. Ils ne portaient plus leurs longues écharpes bleues et roses, elles étaient noires, à cette heure de mort et de sanglante justice ; ce n'étaient plus des fleurs qu'ils offraient à la divinité, c'était un homme!..... qu'ils menaient au martyre. Une musique grave et lugubre s'entendait à la suite de cette procession, et les cloches de l'église Sainte-Geneviève sonnaient les prières des morts.

Enfin à la suite de cette file de moines, de pénitens blancs, noirs, rouges, bleus, de prêtres de plusieurs paroisses, de religieux cordeliers, capucins, carmes déchaussés, etc., parut un homme, vêtu d'une longue robe grise, le corps serré par une corde nouée au cou, et descendant ensuite jusqu'à ses pieds nus et ensanglantés par

la longueur de la marche qu'il venait de faire.

En ce moment il allait à la Grève, où le bûcher l'attendait!

— Mort aux hérétiques, criait le peuple en fureur; mort aux démons qui viennent sur la terre! Vive la croix! vivent les saints! vivent les reliques! Mort aux calvinistes!

En entendant ces cris, ces injures, Etienne Saulnier était devenu si pâle, qu'on l'aurait pris pour le patient même. Il serrait convulsivement les barreaux de la fenêtre, comme pour s'empêcher de voler au secours de cet homme. Ses yeux étincelaient d'indignation, de cette passion puissante de la croyance outragée, qui ne connait jamais de limites.

Une petite main douce et blanche vint se poser tout-à-coup sur sa main tremblante, et la serra fortement, Etienne la baisa en silence plusieurs fois sans regarder celle qui venait ainsi compatir à sa mystérieuse douleur.

Il leva enfin les yeux pour remercier son amie de cette nouvelle marque de tendre pitié, mais elle lui fit peur!

Ses joues étaient comme de la cire; ses lèvres tremblantes et livides, et la contraction nerveuse était si forte qu'elle ne pouvait même pas pleurer; appuyée contre la balustrade, elle ne pouvait plus se soutenir, ses yeux, fixés sur le malheureux qui s'éloignait, se reportèrent sur Etienne avec une angoisse qui le fit frémir.

Il lui dit tout bas :

— Marthe, l'avenir n'arrive jamais comme on l'a prévu, rassurez-vous.

— Hélas! dit-elle, j'ai toujours vu que ce que vous dites-là s'accomplissait pour le bonheur, et jamais pour l'infortune !...

Les cris et les imprécations redoublèrent et Marthe dit à Catherine :

— Retirons-nous, je vous en prie. Que faisons-nous donc ici ? C'est un spectacle horrible, et elle quitta la fenêtre à moitié défaillante. Saulnier, debout devant elle, la regardait avec une telle expression d'amour et de reconnaissance, qu'elle se trouva ranimée peu à peu, sous l'impression de ce regard adoré.

— Mort aux hérétiques! cria encore le peuple en s'éloignant; et Catherine alors, étendant ses mains sur le condamné, s'écria comme eux :

— Mort aux hérétiques! oui mort! anathême sur eux! Oh! sainte croix! ainsi périssent les malheureux qui vous outragent et vous méconnaissent. Dieu juste, vengez-vous, exterminez-les tous. Mort aux hérétiques! que le doigt de Dieu les extermine tous. Amen.

— Grace, grace, s'écria Marthe en tombant aux genoux de Catherine. Grace pour les pécheurs et pour les malheureux!

— Non, non, pas de grace pour l'impie. Prions Dieu qu'ils soient tous anéantis et livrés aux flammes de ce monde et de l'autre. A genoux, mes enfans, à genoux, pour les maudire, et pour adorer le Dieu qu'ils outragent.

— Grace! dit Marthe au désespoir. Oh! mère, taisez-vous!... Et si vous aviez un

ami dans ces hérétiques ; s'il vous était ôté, et que Dieu écoutât votre prière!... ma mère, ayez pitié d'eux... ne les maudissez pas, au moins!...

— Qu'est-ce à dire ? reprit Catherine étonnée. Que signifient ces paroles ?

Catherine regardait Marthe avec une indicible expression de méfiance et de colère.

— Écoutez-moi, lui dit-elle en la relevant brusquement, répondez à ce que je vais vous dire. Êtes-vous toujours de la religion catholique, apostolique et romaine.

Marthe la regardait si épouvantée, qu'elle ne pouvait proférer une parole. Elle tomba sur un fauteuil que le père Fabre lui avança.

— Demoiselle de Souvrey, dit Catherine en venant se poser debout devant elle, quoique vous puissiez honorer ma famille par votre grande et riche alliance, quel que soit l'amour de mon fils pour vous, prononcez et dites si vous êtes encore de la foi catholique et romaine. Parlez, car je le jure par la Vierge Marie, si vous n'en êtes plus, vous sortirez d'ici pour n'y rentrer de votre vie, et mon fils est perdu pour vous.

— Oui, grace à Dieu, je suis catholique, répondit enfin la jeune fille en tremblant toujours, car elle semblait lire dans l'avenir!

Catherine s'assit alors et ne dit plus rien. Mais sortant bientôt de la méditation où elle était depuis quelques instans :

— Je ne sais, dit-elle, quel lugubre pressentiment me serre le cœur! Je ne vois autour de moi que tristesse et mystère. La justice dont vous venez d'être témoins vous a laissé à tous deux un air désespéré, que je ne m'explique pas. Etienne, Marthe, épargnez-moi cette pénible incertitude!... Sortez-moi de cette angoisse qui m'agite depuis quelques jours..... J'ai cru entendre des paroles... hier... qui me donnent la fièvre, rien qu'à leur souvenir!... On dirait, reprit-elle, en jetant un regard sombre autour d'elle, on dirait qu'il y a un hérétique parmi nous!...

Ce mot, tombé ainsi, sans être prévu, les accabla tous deux. Elle fit à Etienne la même demande qu'elle avait faite à Marthe; mais cette fois elle ne reçut aucune réponse.

Effrayée de ce silence, elle le regarda avec tant de sévérité et de colère, il y avait tant de résolution dans ce regard, qu'Etienne voyant que la crise inévitable était enfin arrivée, qu'il faudrait bien que demain, sinon aujourd'hui, elle fut instruite de tout, s'approcha de sa mère, et lui dit d'une voix forte et résolue :

— Ce n'est pas Marthe de Souvrey qui mérite votre châtiment, ma mère, ce n'est pas elle qui a renié la foi catholique, c'est moi!

Catherine, qui était assise, se leva subitement à ces paroles.

— Toi, dit-elle d'un air stupéfait! Toi... qu'est-ce que tu dis donc ?.....

Toi.....! mais non, je suis folle, ou tu es

devenu fou... Père Fabre, j'ai mal entendu, n'est-ce pas ?... tout ceci n'est qu'un rêve ou une méprise... Parle donc, Etienne; dis donc que j'ai mal compris ; que viens-tu de dire tout-à-l'heure?

— Je suis huguenot, ma mère ; cette religion, toute nouvelle qu'elle puisse être, me paraît la seule digne d'être celle d'un homme raisonnable, et je mourrais plutôt que de renier cette croyance.

— Tu es huguenot! reprit-elle en le regardant avec fureur; et ses mains maternelles, qui s'étaient levées pour le maudire, retombaient cependant à ses côtés; tu es huguenot, toi, le fils de Catherine Saulnier... huguenot!...

Etienne tomba aux genoux de sa mère

— Relève-toi, et sors de ma maison, huguenot; va-t-en, laisse-moi! Je te maudis, dit-elle en étendant sa main tremblante sur la tête d'Etienne; je te maudis... oui, malédiction sur toi, réprobation sur ta tête, tu n'es plus mon fils, je ne te connais plus, va-t-en.

Marthe tomba à genoux à côté d'Etienne.

— Oh! mère, pardon pour lui; miséricorde! miséricorde!

— Pardon pour moi, dit Etienne, en saisissant une des mains de sa mère... Pardon pour moi, ma mère.

— Pour toi! quel pardon oses-tu demander? es-tu repentant de ta faute? La ma-

lédiction de ta mère t'a-t-elle rendu au devoir et à la vertu ? Parles à ce prix, je te pardonne encore.

— Je vous tromperais, si je disais cela ; je suis calviniste par conviction, par certitude ; je n'y renoncerai jamais. Hélas, dit-il, elle m'a coûté assez cher...

— Sors donc d'ici, huguenot et maudit. Va, cherche au milieu de tes nouveaux frères, le bonheur et l'amour que tu refuses au sein de ta famille ; va-t-en, je te maudis... je te maudis, répéta-t-elle plusieurs fois, et elle retomba sur son fauteuil en couvrant ses yeux de ses deux mains, pour ne plus le voir.

Marthe toujours à genoux devant elle,

baisait ses mains, et la suppliait de pardonner son fils.

— Laissez-moi, dit rudement la vieille bourgeoise; laissez, retirez-vous aussi; vous êtes digne de l'enfer comme lui; allez-y l'un et l'autre; ôtez-le d'ici, dit-elle avec fureur; qu'il parte, qu'il sorte à l'instant de ma maison. Le maudit doit aller à travers la vie, sans soutien et sans protecteur. Va-t-en, maudit, obéis au moins pour la dernière fois.

Etienne restait agenouillé près de Marthe, et tous deux, appuyés l'un contre l'autre, embrassaient les genoux de Catherine!... mais Catherine ne pardonnait pas.

— Pour la dernière fois, dit-elle en se levant et en se dégageant de leurs bras;

obéis-moi... sors d'ici, ou j'en sortirai moi-même, si tu dois habiter une heure de plus sous le même toit que ta mère. Va, maudit, et laisse-moi!

Etienne sortit enfin...

En le voyant partir, Marthe poussa un cri déchirant; elle tomba évanouie aux pieds de la cruelle mère, qui ne versait pas même une larme de regret ni d'amour.

X.

PLUS DE TOIT MATERNEL.

Le père Fabre, qui avait assisté à cette scène, sortit de la chambre après Etienne, et le vint trouver dans son appartement.

Saulnier appuyé contre une table, la tête dans ses mains, était anéanti. Au

bruit que fit le père en entrant, il leva les yeux et le reconnut. Fabre s'approcha de lui.

L'habitude d'être méprisé et repoussé, l'isolement dans lequel il passait sa vie, l'avaient rendu ridicule et gauche encore plus que la nature ne l'avait fait l'un et l'autre; il arrivait et tremblant près de ce jeune homme, dont l'intelligence, le savoir, l'éducation distinguée, étaient si peu en harmonie avec tout ce qui lui manquait, à lui, pauvre prêtre ignorant, homme sans connaissance et sans esprit. Étienne Saulnier d'ailleurs le trouvait si stupide et si niais, qu'il évitait toujours de lui parler, lorsqu'il le rencontrait chez sa mère ou chez mademoiselle de Souvrey, le seul être au monde qui ait pu comprendre le père Fabre.

— Que me voulez-vous, mon père? dit Etienne avec humeur.

— Je viens, répondit le vieux prêtre en tournant sa ceinture entre ses doigts; je viens vous dire, docteur Saulnier... que, si vous..... vous allez quitter cette maison, n'est-ce pas? dit-il en interrompant ce qu'il avait commencé.

— Oui, répondit Etienne brusquement.

— Hé bien, où irez-vous donc ensuite?

— Qu'importe, reprit le jeune homme avec tristesse; qu'importe où je serai maintenant! je n'ai plus de famille, plus d'amis, plus de liens sur la terre... j'irai... au ciel peut-être!

— Ah! Dieu le veuille, dit le père Fabre; mais vous avez encore bien à souffrir, je le prévois!... Je voulais vous dire, docteur

Saulnier, que je vous priais de venir loger chez moi.

En disant cela, le père Fabre rougit comme s'il avait fait une mauvaise action ; Etienne Saulnier le regarda tout surpris.

— Chez vous, mon père, y pensez-vous ?

Au souvenir de l'espèce de bouge qu'il appelait son appartement, Fabre rougit encore plus et n'osa plus insister.

— Chez vous, reprit Etienne, vous, prêtre, moi, calviniste? Vous ne pensez probablement pas à cela, en m'offrant un tel service. Merci, père Fabre, je vous en aurai la même reconnaissance, et je n'oublierai pas que je vous ai vu près de moi, pour me consoler, en ce jour de douleur.

— Il faut venir chez moi, dit le père

Fabre avec plus d'assurance; ce que vous êtes ne me regarde pas, j'y avais bien songé, mais c'est égal. Vous n'êtes pas obligé de penser comme moi, pour que je vous assiste quand vous êtes malheureux. Docteur Saulnier, je ne sais pas le latin ; mais j'ai si souvent répété cette phrase de l'apôtre que j'ai fini par la comprendre :

Deus charitas est.

— Voilà ma morale. Est-ce la vôtre?

— Oui, dit Etienne en le regardant avec admiration.

— Venez donc alors, et acceptez mon offre. Je suis plus embarrassé que vous ; car je suis logé si mal, si petitement...

Il tourna encore sa ceinture entre ses doigts, et jetant un regard furtif sur la chambre propre et rangée où il était, il soupira et dit :

— Au moins, vous serez avec un ami.... c'est bien quelque chose quand on est malheureux.

— Oui, sans doute, répondit Etienne. Hé bien, mon père, j'accepte avec reconnaissance, pour quelques jours seulement.

— Tant que vous voudrez ; toujours, si cela vous convient. Le prêtre catholique, uni à Dieu par l'eucharistie, n'a rien à lui... tout est à ses frères : *Deus charitas est.*

Etienne ne put s'empêcher de sourire de la citation latine si heureusement débitée ; mais il avait trop d'élévation pour s'arrêter au ridicule de l'homme et ne passai-

sir cette grandeur d'ame, sous cette enveloppe grossière et ridicule.

Il accepta donc l'offre du père Fabre pour quelques jours, ne sachant encore ce qu'il ferait de lui.

Il prit à la hâte quelques objets indispensables, et manquant de cœur et de courage pour s'occuper même de cela pendant longtemps, il posa sur sa tête son bonnet universitaire, ajusta son manteau sur ses épaules, et dit au père Fabre.

— Me voici prêt à vous suivre...

Mais le banni, le fils maudit de sa mère, ne quitte pas le toît maternel sans désespoir. Au moment d'en franchir le seuil, Etienne sentit son cœur se briser! Maudit! ce mot retentissait en lui, et le rendait ou.

Il tomba sur les marches de l'escalier, et regarda le père Fabre comme pour trouver en lui conseil et assistance; celui-ci était déjà retombé dans sa léthargie ordinaire.

Il avait compris la position de Saulnier jusques-là ; elle échappait maintenant à sa lucidité. Pourquoi se laissait-il chasser du toît maternel? Pourquoi était-il alors si désolé de l'être, et cependant ne s'amendait-il pas ? Voilà ce qui surpassait les facultés du père Fabre qui restait aussi immobile qu'une grande statue de saint, qui était devant eux, posée dans sa niche.

Tout-à-coup la voix de Catherine Saulnier se fit entendre dans la maison.

Etienne tressaillit, et montant précipitamment quelques marches, il voulut courir à

elle et l'implorer encore. Il lui semblait même que dans ce moment, il n'était plus ni calviniste ni chrétien, qu'il n'était qu'un fils désolé, préférant renier toutes ses croyances, plutôt que de perdre sa mère!

Cet élan filial fut rapide et passager.

En ce temps de fanatisme, les idées religieuses l'emportaient sur tous les autres sentimens du cœur. Le fils massacrait son père, le père son fils; les frères étaient ennemis de leurs frères; l'amant abandonnait sa maîtresse. Tout, au nom de Dieu, était offert à Dieu, qui repoussait ces sacrifices sanglans, pareils à ceux des sauvages de ces nouvelles terres conquises qui dressaient à leur Dieu des autels d'hommes et y mettaient le feu, pour l'honorer par ces morts épouvantables.

Etienne redescendit lentement les marches qu'il avait franchies, et sortant avec le père Fabre, on entendit la lourde porte de fer se fermer sur lui avec fracas.

XI.

LE PRÊTRE ET LA CHARITÉ.

Ce fut un jour décisif et solennel dans la vie d'Étienne Saulnier, que celui où, maudit de sa mère, il allait errant au milieu d'un monde nouveau, n'ayant pour ami qu'un homme simple et méconnu; pour

avenir, que l'isolement et la mort. Cependant, il conservait encore l'espoir du pardon de sa mère ; il ne pouvait croire qu'elle ne dût pas lui pardonner!... D'ailleurs, entre elle et lui, placée comme l'ange gardien de leur amour, il devinait bien que Marthe était là, veillant au moindre témoignage de regrets, à la première larme de l'absence, pour lui dire : pardonnez-le !

Cette pensée de Marthe ne le quittait pas, et cela était encore le plus grand de ses maux. Au temps où nous sommes, Étienne eût renoncé à Dieu pour être à elle ! il l'aimait tant. Mais en ce siècle de fanatisme et de croyance, Dieu était le premier destin de l'homme ; il passait devant tout le reste, y laissait une larme ou un souvenir, et s'envolait plus haut !

Pour Étienne Saulnier, le fanatisme prit sa force dans la douleur. Il était devenu un homme nouveau, semblable à ceux des premiers âges du christianisme ; en ce moment, surtout, où les idées réformatrices s'agitaient violemment en lui, sa position désolée y mettait comme un sceau, une barrière infranchissable. Toutes les pratiques de la foi romaine, les images, les croix, les reliques, etc., lui devinrent odieuses en un instant. La malédiction de sa mère semblait écrite en lettres de feu sur chaque madone, chaque croix, chaque image sainte. Il frissonnait toutes les fois qu'il en rencontrait une sur son passage ; il aspirait déjà au triste bonheur de les anéantir toutes ! Ce sera un souvenir de moins, pensait-il. « Un de moins, pour ne plus » rappeler la prière du matin et du soir,

» sur les genoux de ma mère, quand
» j'étais petit; à côté d'elle, quand je suis
» devenu grand!..... Un de moins, pour
» rappeler les saints cantiques chantés par
» l'amie de mon enfance... au pied de la
» croix d'ivoire et de la madone de mar-
» bre... Oh! croix, oh! madone, tout cela
» est passé et détruit. Vos superstitions
» n'enfantent que des regrets et des larmes;
» elles marquent le temps et les heures;
» elles rappellent le bonheur perdu, sans
» consoler et sans adoucir!.... »

Le malheureux serrait convulsivement ses mains l'une contre l'autre, et passant encore devant une croix; il détourna la tête, et blasphéma!

Il arriva dans une petite rue étroite et sombre près de Saint-Severin.

— Entrez, dit le vieux prêtre, nous sommes chez nous.

Dans ce pauvre logis, tout était sale, et poudreux; des croix partout, des images tapissant les murs noirs et enfumés; des petites saintes Vierges dans tous les coins. Il était impossible de découvrir, chez le P. Fabre, si on marchait sur la terre ou sur le carreau. Une vieille armoire de chêne, un vieux buffet, sur lequel quelques plats écornés, quelques écuelles d'étain étaient posés; une grosse Bible, placée sur un lutrin cassé; le Nouveau-Testament et le Bréviaire Romain; un scapulaire pendu à un clou, au-dessus d'une botte de paille, sur laquelle il dormait; à l'autre bout de la chambre, un lit à moitié vermoulu, dans lequel quelqu'un était couché; voilà tout ce qui

faisait l'ameublement de l'homme si petit devant les hommes, et sans doute si grand devant Dieu !

— Ah ! vous voilà donc enfin, dit une voix grêle et aigre, quand le P. Fabre entra chez lui ; j'ai cru que vous étiez mort. Que diable faisiez-vous dans ce Paris ? L'heure de mon dîner est passée depuis long-temps ; j'ai une faim d'enragé.

— Pardon, petit, pardon, reprit le Père avec douceur ; c'est que, vois-tu, aujourd'hui j'ai eu beaucoup d'occupation. Patiente un peu, mon ami, patiente.... et il conduisit le docteur Saulnier dans une chambre voisine, à peu près aussi élégante que l'autre.

— Entrez ici, lui dit-il avec em-

barras....... Le pauvre P. Fabre n'avait jamais examiné de si près son taudis enfumé qu'en ce moment où il fallait l'offrir comme une consolation ! Entrez, cher docteur; je suis bien honteux d'avoir si peu, et tout si mal!... Mais vous m'excuserez, n'est-ce pas? je n'ai pas mieux. Il rougit encore en disant cela, et se mit à sourire de son gros rire hébété.

— Merci, lui dit Étienne, vous êtes mille fois trop bon de recueillir l'enfant maudit! Je ne vous embarrasserai pas de moi long-temps!... mais enfin, pour aujourd'hui, merci de m'avoir consolé et soutenu par votre amitié.

— Vous resterez ici tant que vous voudrez. Où iriez-vous en ce moment?... chez des gens qui ne connaissent pas votre peine,

ou, peut-être, qui ne sauraient pas la plaindre? Restez ici.

On entendit dans l'autre chambre la voix grêle et criarde de tout-à-l'heure; et Fabre, s'éloignant aussitôt, disparut derrière une loque de tapisserie, qui servait de porte à cette chambre et à celle où était Étienne en ce moment.

L'homme, à la voix duquel le P. Fabre obéissait ainsi, partageait depuis plusieurs années son logis et sa petite fortune. C'était un pauvre qu'il avait vu rebuté de tout le monde, et qu'il avait recueilli chez lui.

Méchant Pierre, c'est ainsi qu'on l'avait surnommé dans la paroisse Saint-Severin, était infirme et malade, et occupait, depuis six ans, le seul lit que possédât le P. Fabre.

La patience avec laquelle il soignait ce pauvre, ne peut se comparer qu'à l'aigreur, à l'ingratitude dont celui-ci recevait ces bienfaits.

— Qu'est-ce donc que cet homme? dit Pierre avec aigreur. Il va venir manger notre dîner, comme si nous en avions déjà trop. Il branla la tête avec humeur.

— C'est un de mes amis, dit le prêtre; petit, je t'en prie, il est malheureux, ne le brusque pas.

— Pardieu! qu'est-ce que cela me fait, à moi? Je suis plus malheureux que lui! il marche, et je suis là; il s'amuse, il va et vient, moi je reste là. Allons, père, quand servirez-vous la soupe?... j'ai bien faim. Est-ce que vous lui en donnerez, à cette espèce d'homme noir comme Satan?

dit-il en baissant la voix. Ne lui en donnez guère, ajouta-t-il, en tendant le cou pour voir les parts que faisait le prêtre... c'est un nouveau, et moi je suis l'ancien.

Il vit que le P. Fabre ne faisait que deux parts, comme à l'ordinaire, et il se rassura.

Les extrêmes se touchent! La méchanceté devine toujours le cœur, et le cœur la méchanceté!

Donc, Pierre comprit que le P. Fabre donnait son dîner, et il haussa les épaules, en disant : L'imbécile!

— Tiens, dit le Père, voilà ton repas, petit. Il sent très-bon, vraiment... de la soupe, un bon hareng salé, grillé et regrillé; une pomme et quelques belles noix. Pierre, régale-toi.....

Il entra chez Étienne, posa sur la table le maigre repas du docteur; puis il se retira, craignant déjà que celui-ci devinât que, lui, n'avait pas à dîner.

XIII.

LE PÈRE FABRE.

Étienne passa cette journée dans une souffrance morale très grande. Il en était à ce point difficile de tout changement à accomplir, à cette cruelle révolution qui se fait dans le cœur, lorsqu'il a brisé, détruit

toutes ses croyances, tous ses souvenirs, tous ses liens, pour embrasser d'autres croyances, d'autres liens, d'autres intérêts! Après l'amante, après la mère! l'oubli du monde entier!... leur oubli, à elles-mêmes, peut-être!

Le soir vint. Le P. Fabre allait et venait de son nouvel hôte à l'ancien, de sa nouvelle charité à sa charité de tous les jours.

Étienne ne comprenait rien à cet homme! Il l'entendait, avec sa continuelle douceur, sa patience inaltérable, argumenter aux raisons dures et cruelles de cet autre homme, qui, de l'obligé, semblait être devenu le bienfaiteur, tant il parlait avec exigence et autorité. Le P. Fabre obéissait, parce que c'était la voix du pauvre! Les pauvres sont les membres de Jésus-Christ; la cha-

rité, c'est une seconde Eucharistie, disait le P. Fabre.

Un moment Etienne entendit Pierre qui se débattait dans son lit, grognant et se fâchant. Père Fabre était là, recevant les coups... car il le frappait.

Etienne commençait à comprendre cette nature élevée, sous cette enveloppe ridicule.

Que de cœurs ensevelis comme celui-là sous des dehors repoussans; que de cœurs à adorer qu'on rejette!

Père Fabre s'était procuré à grand peine un matelas pour Etienne, mais enfin il l'avait trouvé. On n'ose pas toujours avouer qu'on manque de tout, quand on veut obliger;

c'est imposer une peine de plus, au lieu d'en éviter une. Aussi arriva-t-il triomphant devant le jeune docteur, sans oser lui dire le motif de ce triomphe. Il entra chez Saulnier pour établir le lit dont il était fier. Il annonça donc l'arrivée de ce nouvel hôte, puis il dit ensuite à Étienne :

— Docteur Saulnier, avez-vous besoin de moi? vous manque-t-il quelque chose encore ici?

Etienne jeta pour la première fois un regard sur le taudis dans lequel il était, puis il répondit en souriant :

— Non, père, je n'ai absolument besoin de rien; soyez en repos, ne vous occupez pas de moi. Allez dormir... vous qui pouvez dormir... moi, je vais prier.

— Bonsoir, dit le père Fabre après avoir installé dans un coin le matelas du docteur Saulnier, bonsoir, docteur; et il se retira.

Le père Fabre était si habitué à être méprisé et moqué, qu'il craignait toujours d'ennuyer ceux auxquels il parlait deux minutes de suite. Il était timide et embarrassé comme tous ceux pour lesquels on est injuste.

XIII.

L'EXORCISME.

Personne dans le logis du père Fabre ne put trouver une heure de repos.

Le bon prêtre se levait à chaque instant

pour soigner son malade, pour le remuer dans son lit, pour ouvrir la fenêtre, pour la fermer. Ainsi se passaient presque toutes ses nuits depuis bien longtemps.

Etienne, trop agité pour dormir, veillait aussi... il entendait les allées et les venues, les mots amers, les paroles soumises, il entendait tout et admirait son hôte.

— Oh! saint homme! disait-il, ange de Dieu! saint de Dieu! que vous êtes grand et sublime.

Ainsi cet homme idiot, stupide, ignorant, avait su comprendre mieux que lui la doctrine et la loi.

Il n'avait pas eu besoin de beaucoup lire

et de beaucoup apprendre; son intelligence mesurée n'aurait pu, à elle seule, embrasser toute l'intelligence des écritures et des livres saints. Un seul mot lui avait suffi pour tout entendre et pour tout pratiquer : La charité! Toute la science des écoles et des docteurs se réduisait là pour lui. Qu'importe à l'homme d'être savant? qu'il soit bon, c'est assez pour Dieu!

Père Fabre a donc raison, tout le reste est vanité et néant.

Ces pensées troublaient l'esprit du docteur universitaire. La science est une passion! quelque chose d'une affreuse amertume, c'est d'apprendre qu'elle est inutile. Pour le docteur Saulnier, les idées religieuses, c'était la vie; les controverses, les

disputes des réformateurs et des catholiques; c'était là son avenir, son but, son ambition. Ce duel entre la pensée et la vie le remplissait d'enthousiasme.

Mais au milieu de cette nouvelle existence, celle qu'il venait de perdre lui laissait de profonds regrets.

Tantôt il croyait voir sa mère ou sa fiancée lui tendre les bras et lui reprocher son abandon et sa cruauté. Marthe surtout lui apparaissait toujours comme une ombre, entourée de crêpes et de voiles lugubres, sur une tombe ou près d'un gibet!..... en vain, il cherchait à faire évanouir cette vision, elle revenait sans cesse.

Il redoutait le jour!..... il lui semblait qu'aux premiers rayons du soleil, aux premières heures où il pourrait entrer chez elle, il irait se jeter à ses pieds, et lui jurer de ne plus la quitter!

La nuit se passa dans ces agitations et ces rêves! enfin, abattu, brisé, la force de sa douleur et de son agitation même lui donna du repos.

Il s'endormit.

Le P. Fabre avait entendu les gémissemens et le bruit continuel de son hôte. Il avait prié pour lui; mais l'obscurité, le silence, le vague dans lequel il était lui-même endormi à tout instant, et à chaque

instant réveillé ; son ignorance, surtout, et la superstition dont on suppose bien, qu'en homme de son siècle il n'était pas exempt, tout cela s'empara tellement de son imagination effrayée, qu'il se persuada tout-à-coup être logé avec le Diable, avoir donné asile au Diable... et un tremblement convulsif agita tout son corps.

— C'est cela, disait-il en lui-même... Ce pauvre docteur Saulnier est hérétique ; Dieu lui fasse miséricorde... mais enfin on sait bien que les hérétiques sont des démons. Sainte-Vierge Marie! comment donc ai-je eu la pensée de l'amener ici? il aurait bien pu trouver un meilleur asile que le mien, d'abord, cela n'était pas difficile... puis ces démons, avec lesquels il a fait alliance, l'auraient bien pris sans crainte, et moi... me voilà maintenant.....

—Silence, Fabre, reprit-il aussitôt ; silence, démon toi-même!... comment tu te repentirais d'avoir fait une bonne action! toi, qui es si inutile sur la terre, tu te repentirais d'avoir consolé, secouru un malheureux. Pardon, Dieu Christ; *Deus charitas!* pardon.

Et le P. Fabre faisant le signe de la croix, s'endormit paisiblement.

Mais Pierre prit soin que cela ne durât pas long-temps; le P. Fabre s'éveilla, Pierre l'appelait encore.

Alors, toutes ses craintes lui revinrent à l'esprit : cette fois elles étaient venues du contraire. Le docteur Saulnier ne disait plus rien ! c'est bien cela, quand on a peur, tout fait peur, le silence comme le bruit, le silence surtout!

— Ils l'auront emporté peut-être, dit-il en mettant l'oreille contre la tapisserie qui séparait les deux chambres, ou pour mieux dire, les deux galetas. Père Regnaud disait l'autre jour en chaire : le diable est plus fort que Dieu; c'est bien vrai!

Il écouta, Étienne ne remuait pas; n'y tenant plus, fatigué de ses signes de croix, de ses génuflexions au pieds de toutes ses images, il se décida à exécuter ce qui lui trottait en tête, depuis une heure. Il prit amulettes, crucifix, scapulaires et rosaires, puis décrochant un rameau de buis et prenant une coupe pleine d'eau bénite, il entra en tremblant chez le docteur de l'Université.

Il fut d'abord enchanté de le trouver

encore là, et se rassura en le voyant dormir.

Saulnier s'était jeté tout habillé sur le matelas, et reposait assez paisiblement en ce moment.

Mais Fabre ne se rassurait pas encore ; d'ailleurs, ce sera un préservatif, pensait-il ; le docteur Saulnier, est vraiment en grand danger, pour l'autre monde.

En disant cela, il le couvrit de médailles, de chapelets, d'amulettes de toutes sortes ; puis se mettant à genoux, il dit les prières de l'exorcisme, bien bas, en tremblant de tout son corps, en regardant à droite et à gauche si quelque maléfice ne l'entortillait pas. Puis, il plongea

son buis dans l'eau bénite, et en arrosa tellement le corps et le visage du jeune homme, que réveillé par cette accolade peu agréable, Étienne se leva sur son séant, et demanda, qui est là, d'une voix forte et saccadée, comme quelqu'un qui s'éveille en sursaut. A ce mouvement, à cette voix de tonnerre, le P. Fabre laissa tomber la coupe qu'il tenait à la main, et se prosternant contre terre, il supplia le *démon* de l'épargner.

Étienne comprit aussitôt la cause de cette frayeur, en se voyant tout couvert d'eau bénite et de médailles, il comprit encore mieux.

— Qu'avez-vous donc, P. Fabre, dit-il en le relevant avec douceur! c'est moi, c'est Etienne; que craignez-vous.

— *De profundis clamavi ad te, Domine, Domine*... Ah! Dieu, je ne sais plus le reste, dit le père avec douleur, et en restant toujours par terre.

— *Domine, exaudi vocem meam*, reprit Etienne en riant.

— Oui, c'est cela, oui, vous dites bien... vous dites donc *Domine*?... répétez-le encore..... On prétend que les démons ne peuvent prononcer le nom de Dieu. Cela me rassure.

Etienne répéta plusieurs fois ce mot, pour calmer les craintes de Fabre, et celui-ci se releva.

— C'était un rêve probablement, dit-il en se frottant les yeux.

— Qu'aviez-vous donc tout-à-l'heure, dit Etienne au père Fabre.

— Moi, rien, je priais le bon Dieu, voilà tout, reprit-il embarrassé.

— Franchement, père Fabre, je me suis demandé plusieurs fois, depuis hier, comment vous aviez osé m'amener chez vous, et me recueillir ainsi sans aucune crainte.

— Pourquoi donc cela, dit le Père tout effrayé.

— Parce que... Ne suis-je pas un hérétique?

— Oui, je sais bien, je sais bien... la Sainte-Vierge Marie aura pitié de vous et de moi... Mais, enfin... vous... n'avez pas fait

de pact définitif avec le diable, n'est-il pas vrai?

— Non, assurément, répondit Etienne en admirant le combat que l'homme et l'ange se livraient alternativement dans le cœur du vieux chrétien; non, rassurez-vous, nous ne sommes des démons qu'aux yeux de vous autres catholiques, aux yeux de Dieu, nous sommes des saints, peut-être.

— Il ne faut pas croire cela, reprit le père Fabre; l'obéissance aux lois de l'église est une des vertus du chrétien. Si tout le monde croyait à sa mode et agissait de même, on ferait de belles choses, vraiment.

Etienne qui n'avait nulle envie de commencer une discussion de controverse avec le bon homme, ne répondit rien.

Mais celui-ci tenait à continuer la conversation. Les premiers rayons du jour commençaient à poindre, et pour lui, c'était déjà l'heure du travail : il ne songeait plus au repos.

— Tenez , docteur Saulnier, lui dit-il , vous êtes bien savant, et je ne le suis guère; vous avez beaucoup d'esprit, et moi je n'en ai pas ; mais écoutez : Est-ce bien l'esprit de Dieu qui vous porte à vous révolter ainsi contre la religion ? l'esprit de Dieu est si doux , si touchant ! sans bruit au dedans et au dehors. Il ne conduit pas un fils à mériter la malédiction de sa mère. Jeune homme maudit de votre mère ! reprit-il en regardant Etienne qui frissonna de la tête aux pieds. Maudit ! qu'avez-vous à répondre à cela ?

— Si j'avais commis une faute qui en-

courût ce châtiment, reprit Étienne, non sans doute, ce ne serait pas l'esprit de Dieu qui me conduirait; mais quelle faute ai-je commise?

— Vous suivez des idées inconnues qui vous séparent d'elle, une route, qui n'est plus celle qu'elle vous a enseignée; vous lui résistez, vous maudissez son Dieu!... et vous lui faites horreur. Et tout cela, pour des idées dont vous ne comprenez encore ni la fausseté ni l'erreur.

— Vous ne les connaissez pas, mon père, pourquoi les condamner sans les comprendre?

— C'est vrai, reprit le père avec simplicité; c'est vrai, je ne les ai pas approfondies; mais qu'ai-je besoin de cela pour les juger? N'ai-je pas vu les familles désunies

par elles ; les pères égorger leurs enfans ; le sang couler de tous côtés. Les sacrilèges les plus impies !... les hosties renversées, les statues mutilées, et traînées dans la boue ? Cependant ce fut votre croyance première à vous tous ! c'est encore celle d'un père, d'une mère, d'une femme que vous aimez ? Je sais peu de choses ; mais je sais que Dieu a dit : *Aimez-vous les uns les autres ! !* et je vois que la nouvelle doctrine oublie cette grande parole, prononcée par Dieu même.

— Vous oubliez, dit Etienne, que ce sang chrétien n'est pas versé par les calvinistes ; et que la religion catholique en est seule coupable.

— J'en conviens avec vous ; mais excusez ces crimes inévitables et com--

prenez-les. Vous venez nous attaquer dans ce que nous avons de plus cher. Vous brisez nos croix, vous insultez nos prêtres et nos pratiques saintes!... Vous délaissez vos familles, vous laissez mourir seuls vos pères infirmes et vos vieilles mères! Oh! docteur Saulnier, ce n'est pas là l'esprit de Dieu.

— Vous parlez d'impiétés et de blasphêmes, mon père; vous nous reprochez d'avoir cassé quelques croix de bois, et renversé quelques ciboires sur le carreau? Grand Dieu! et que sera-ce donc, si moi, je fais à mon tour le compte de tous vos sacrilèges; des vôtres, catholiques et croyans! de vos prêtres, de vos cardinaux, de vos papes! Juste Dieu! si à vos chastes oreilles, je faisais entendre le récit de leurs crimes, de leurs sacriléges, de leur

impiété ; que diriez-vous, vous qui ne voyez rien de tout cela dans votre simplicité.

— Hé bien, j'excuserais encore et je condamnerais les crimes, sans croire toute une religion mauvaise parce qu'une partie des croyans ne vaut rien. Qu'importe que nous soyons purs pour les autres? c'est pour nous-mêmes qu'il faut l'être. Oh ! si la morale de Jésus-Christ n'était pas parfaite, sainte, sublime, si les hommes en étant mauvais ne trangressaient pas la loi, à la bonne heure; mais dès qu'un prêtre ou un homme quel il soit, en étant méchant est transgresseur, alors ce n'est pas cette loi que je condamne, c'est l'homme ; et l'homme condamné ou absout, n'est rien pour me faire croire ou pour m'en empêcher.

— Et toutes vos pratiques extérieures, reprit Etienne avec mépris; tous ces joyaux de poupée, que l'homme a ajouté de siècle en siècle à la grande page de l'évangile qui n'en commande aucun. Qu'est-ce que tout ce fatras, ces faux symboles, tous ces dehors de la foi romaine; tout ce luxe de vos églises, quand le pauvre meurt de faim, quand le peuple est accablé d'impôts, pour élever une châsse d'or et de pierreries à une sainte ou à un saint obscur.

— Des erreurs, peut-être, des imaginations... Mais qu'est-ce que cela vous fait à vous et aux autres? Que trouvez-vous donc de si haïssable dans les cérémonies qui vous ont vingt fois attendri vous-même? Quoi! la présence réelle de Jésus-Christ dans la sainte-eucharistie n'est point faite pour vous toucher et vous attirer à lui. Cette

croyance est si douce, pourquoi la repoussez-vous ?

Hélas! quand vous serez malheureux, où irez-vous donc chercher des consolations. Vous irez, comme un sauvage, vous agenouiller au milieu d'une prairie ou d'une chambre démeublée?... Croyez-le, vous regretterez un jour tous ces symboles ; l'Église et son tabernacle, les chants des psaumes, les fleurs, les tableaux saints, tout ce que nous avons vous manquera; car ce n'est pas la folie qui les a imaginés, c'est l'amour ; et Dieu est l'amour même. *Deus charitas est!* il ne rejette rien de ce qui vient de l'amour.

Docteur Saulnier! quoi, vous repousseriez la croyance de la sainte-eucharistie ! homme! vous seriez assez malheureux pour dédaigner d'y croire ! Si je ne me

trompe, Luther lui-même, votre grand réformateur, repoussait jusqu'à la possibilité d'un doute à cet égard ; il trouvait qu'il y aurait trop d'amertume à rejeter cette douce croyance. Oh ! si c'est une erreur, laissez-la nous ; elle est nécessaire pour vivre, pour aider à vivre surtout. On est si malheureux sur la terre ; et l'eucharistie console tant de cœurs brisés !

Le prêtre, en disant cela, joignit les mains, et resta plongé dans une méditation profonde. Étienne respectait son émotion sans la partager. Sa croyance était trop nouvellement perdue pour qu'il pût la regretter !

Le soleil était levé et brillait à l'horizon ; déjà les cloches des églises voisines sonnaient l'*Angelus* du matin, et le réveil pour tous !

Le P. Fabre entendant l'*Angelus*, fit le signe de la croix, et dit :

— A genoux, docteur Saulnier; à genoux, et prions, vous, pour moi... moi, pour vous!

A genoux tous deux! Saulnier obéit et pria.

XIV.

CATHERINE ET MARTHE.

Marthe était restée chez Catherine après le départ de son fils ; elle avait vainement essayé de fléchir ce cœur de pierre que rien ne pouvait fléchir! A chaque nouvelle prière, une nouvelle malédiction retentissait aux

oreilles de la jeune fille, et elle n'osait plus rien dire.

Elle jetait des regards douloureux sur cette vaste chambre où elle avait vu si souvent Étienne près d'elle... et où elle ne devait plus le revoir!

Oh! comme tout change vîte! s'écria-t-elle! rien n'avait changé... que son bonheur!

Tout était là comme autrefois; les gros livres d'étude du jeune docteur, ouverts encore comme il les avait laissés la veille; le livre saint qu'ils avaient si souvent admiré ensemble... que maintenant ils ne comprenaient plus de même! Catherine Saulnier, assise sous la grande cheminée, travaillant en silence, comme toujours...; le grand portrait de Michel Saulnier, père d'Étienne, ce

prévôt des marchands dont le souvenir était encore cher au peuple, tant il avait combattu pour lui conserver ses libertés ; puis un peu plus bas, au pied d'une grande croix d'ébène, deux petits tableaux placés dans le même cadre : Étienne à l'âge de quinze ans, Marthe à dix. Enfans heureux alors, et qui, dans leur joie que rien ne venait troubler, ne pensaient à l'avenir que pour le voir heureux.

Elle jeta sur tous ces objets un regard lugubre et désolé.

Les grands malheureux s'arrêtent comme cela à des petites choses qui leur brisent le cœur !

Catherine releva la tête, et la regarda en silence quelques momens ; puis elle dit enfin:

— Point de larmes devant moi, demoiselle de Souvrey; point de regrets pour l'impie.

— Hélas! dit Marthe en essuyant ses yeux, comment cela se pourrait-il? vous savez bien qu'Étienne est tout ce que j'aime sur la terre; vous-même, hier encore, approuviez cet amour. Puis-je aujourd'hui le voir malheureux, maudit, abandonné, sans être au désespoir? O mère! dit-elle en joignant ses mains; mère! ne pardonnerez-vous donc pas?

— Jamais, dit Catherine; jamais! demoiselle Marthe, je défends à qui que ce soit de prononcer maintenant le nom de mon fils devant moi; à personne au monde, entendez-vous : car enfin, dit-elle avec émotion, enfin, je suis mère! mon

cœur se briserait sans fléchir... N'y pensons plus!

— Et vous aurez le courage de le bannir ainsi, en ce moment où ses croyances religieuses vont déchaîner contre lui toutes les puissances de la terre ? Où trouvera-t-il un asile et un protecteur, quand sa mère n'aura voulu ni le protéger ni le soutenir ? Vous ne voyez donc pas qu'il est perdu, perdu à jamais s'il sort d'ici! Vous le reteniez encore; son respect filial l'aurait, j'en suis sûre, ramené à la foi de ses pères. Il n'aurait pas osé professer hautement les nouvelles hérésies que sa mère condamnait plus hautement encore. Oh Catherine! pensez-donc à lui! au moins pour lui, si ce n'est pour vous! Si vous ne l'aimez pas assez pour le conserver par amour, sauvez-le, sauvez-le par pitié, du moins !

— Qu'il aille où il voudra, dit Catherine avec amertume. Quand il reviendrait ici, nous n'en serions pas moins désunis maintenant! Je ne puis le revoir; il a creusé entre lui et moi un abîme affreux; rien ne peut le combler que la mort! le premier qui sera assez heureux pour mourir bientôt sera l'élu de Dieu! Oui, reprit-elle après un instant de silence; oui, qu'il aille à travers la vie, l'hérétique! Assez de cœurs gâtés comme le sien auront pitié de lui.

— Oh! reprit Marthe avec vivacité, je sais bien qu'il a encore des amis dévoués; je sais bien qu'Étienne n'est pas entièrement abandonné, Dieu merci! Dame Saulnier, je suis là, près de lui, moi; mes vassaux, mes châtellenies, mon hôtel de Souvrey, mes richesses sont là pour le sauver! Mais, comment compter sur des ap-

puis si faibles ; la haine contre les hérétiques est si forte!... Une mère doit être, aux yeux de Dieu et des hommes, le bouclier de son fils. Comment oser prendre un fils dans les bras de sa mère.

Marthe parla encore long-temps, mais Catherine ne disait plus rien.

— Adieu donc, dit-elle, perdant enfin l'espoir de l'attendrir ; adieu, dame Saulnier.

Ordinairement elle appelait Catherine sa mère. Habituée depuis l'enfance à lui donner ce nom, elle crut que la vieille bourgeoise en serait privée avec quelques regrets.

Catherine ne parut même pas s'en apercevoir, et la vit partir sans lui demander même quand elle devait revenir; ce qu'elle faisait toujours autrefois.

— Eh bien ! Étienne, dit Marthe en descendant rapidement l'escalier de la maison, eh bien, c'est donc de moi seule que ta destinée va dépendre. Je te sauverai, en dépit de tout ce qu'ils pourront faire pour te perdre et te persécuter.

XV.

LES MADONES DANS LES RUES.

Le lendemain, comme Étienne sortait pour se rendre à une conférence secrète, il rencontra une procession, et se rangea pour la laisser passer.

Des hommes portant des fleurs et des couronnes blanches, des jeunes filles, des femmes, de vieilles matrones suivaient en récitant les litanies de la mère de Dieu; une d'entr'elles, des plus vieilles et des plus cassées, portait une statue de la Vierge, gracieuse et belle image d'une jeune fille de quinze ans au plus. La procession s'arrêta au coin d'une rue qui faisait face au pont Saint-Michel, assez proche du Pré-aux-Clercs, où les réformés avaient déjà tenu quelque assemblée provisoire.

La madone fut placée dans une petite niche, le peuple se mit à genoux devant elle, la couronna de fleurs, et chanta les litanies.

Cela fut fait sans ordre, sans réglement

de personne; il suffisait en ces temps de fanatisme, qu'on voulût créer une dévotion nouvelle, pour que l'autorité laissât tout faire.

Ce fut à cette époque que cette foule de petites madones et de statues de saints s'élevèrent dans presque toutes les rues de Paris; les guerres sanglantes de l'Italie en avaient introduit l'usage depuis long-temps déjà dans la chrétienté, mais le nombre en était fort restreint; on ne les voyait qu'aux portes des monastères ou de quelques personnes distinguées dans le clergé ou le parlement. Sous Henri II, elles devinrent si communes, que tous les coins de rues, les carrefours, et les places publiques en comptaient plusieurs de différentes sortes.

Il y avait sans doute une grande pensée religieuse dans ces madones ainsi élevées au milieu du peuple, cette sorte de vénération d'une part, et de protection de l'autre, avait quelque chose de doux et de consolant, dont les religions passées offraient le modèle, il est vrai, mais dont la nôtre achevait la perfection, par ce culte chaste et sublime dont elles étaient l'objet.

Mais en ces temps d'incrédulité et de superstition, ceux qui avaient élevé ces statues en l'honneur de la Vierge, la déshonorait au lieu de la servir; elle voyait chaque jour expirer quelques-uns de ses enfans aux pieds de ses saintes images, qui prêchaient par leur seule présence la paix et l'amour entre tous les hommes. A ceux qui passaient devant les madones,

sans prier, ou à ceux qui s'agenouillaient respectueusement devant elles ; on reconnaissait les disciples de la religion nouvelle. S'ils refusaient de satisfaire au précepte, ils étaient massacrés, traînés dans la boue; et si quelques-uns faisaient une courageuse résistance, les rues s'encombraient en un instant, les poignards et les épées se levaient pour combattre, et le sang coulait de tous côtés.

— Ah! pestiférés de calvinistes, dit un homme du peuple en posant la dernière fleur aûtour de la madone ; nous allons voir comment vous vous en sortirez, de ce guet-à-pens. A genoux, fidèles, à genoux, et prions tous.

Tout le monde obéit, et se mit à genoux.

— Mort aux huguenots, dirent tous les

hommes qui étaient là. Mais les femmes et surtout les jeunes filles ne répondaient rien.

— Allons, matrones et damoiselles, allons, dit Simon Grulet, bourgeois de Paris, fameux déjà pour plusieurs émeutes populaires, allons: Vive la Croix et mort aux huguenots!

— Vive la Croix! dirent-elles toutes ensemble.

— Et mort aux huguenots, dit Simon en souriant de leur malice.

— Les femmes ne veulent la mort de personne, répondit une jolie jeune fille, qui était fort dans ses bonnes graces.

— Cher ange, dit Simon en lui prenant la main, vous allez crier avec moi: Mort aux huguenots!

— Non, dit la jeune fille avec impatience, je ne veux pas.

Simon lui dit quelques mots à l'oreille ; elle pâlit, et cria aussitôt de toutes ses forces, en faisant signe à ses compagnes d'en faire autant.

— Mort aux huguenots! mort aux hérétiques! et vive la sainte Vierge et la croix de Dieu!

Tout le peuple répéta ces mots, et Simon, triomphant, se tourna de tous côtés pour voir si quelqu'un y avait manqué.

Assez près de lui, appuyé contre un mur, à quelque distance, il aperçut un jeune homme, les bras croisés sur la poitrine, dont l'attitude calme et méprisante annonçait assez qu'il ne partageait pas l'enthousiasme général.

— Hé bien, dit Simon en allant droit à lui, qu'est-ce que tu fais là, jeune homme, au lieu de venir, comme nous, prier la mère de Dieu de te sauver de l'enfer et des attaques du diable? Allons, chrétien, allons, vite à genoux, et dépêche-toi.

— Je ne suis pas d'humeur à prier en ce moment, répondit Étienne Saulnier d'une voix calme.

— Hé! bien, nous t'y mettrons promptement, sois tranquille. Allons, viens prier, sans plus de formalité.

— Je ne veux pas, dit le jeune docteur en faisant résistance.

— Tu ne veux pas!... Ah! ah! en voilà un de ces calvinistes enragés; voyez-vous comme il est facile de les décou-

vrir par ce moyen. A genoux devant la madone; à genoux, ou tu es mort!

— Je l'aurais fait, peut-être, dit Saulnier, si vous n'eussiez pas voulu m'y contraindre. Maintenant rien au monde ne me fera plier; et je reste ici.

Il n'avait pas achevé ces derniers mots, que déjà Simon Grulet avait levé sur lui un gros bâton noueux qu'il tenait à la main; Étienne alors tira une petite dague qu'il portait sous son manteau, et promit d'en frapper le premier qui oserait s'approcher de lui. Les hommes qui étaient là prirent parti pour Simon, et le soutinrent tous contre Étienne Saulnier, qui se défendait comme un lion, avec sa dague et un pieu qu'il avait arraché de terre.

Bientôt plusieurs jeunes gens l'ayant reconnu, le défendirent au péril de leur vie. Les uns lui donnèrent une épée, les autres une arquebuse chargée; et lui, s'appuyant contre le mur, décidé à vendre chèrement sa vie, faisait une résistance terrible. Simon Grulet avait juré qu'ils périraient l'un ou l'autre dans ce combat, devenu personnel par les insultes qu'il prétendait avoir reçues. Étienne Saulnier en disait de même. Ni archers, ni gardes du roi, ne vinrent interposer leur autorité dans ce trouble ; on disait même que gardes et agens de justice se battaient en ce moment, comme les autres, dans leur zèle religionnaire.

Enfin Saulnier, dirigea si bien sa dague contre Simon Grulet, qu'il tomba mort sur la place.

A la vue de cet homme étendu mort et perdu pour eux, les gens du peuple, dont il était un des premiers chefs, redoublèrent de rage et de colère. Ils s'acharnèrent contre les Calvinistes, qui se battaient pour Saulnier avec une furie semblable à celle qu'ils auraient mise à combattre des bêtes féroces. Dagues et poignards, arquebuses et bâtons, pavés qu'on arrachait de la rue, furent levés de part et d'autre, et le tumulte devint affreux.

— Amis! criait Étienne Saulnier, vendons chèrement notre vie, puisqu'il faut combattre. Mais, pour que le sang que nous versons nous soit pardonné devant Dieu, chantons l'hymne que le Roi-Prophète chantait dans les combats.

Alors les jeunes gens entonnèrent en

chœur le chant de David; et tandis que leur sang coulait de tous côtés, tandis que leurs morts encombraient le port, la rue des Trois-Maries et le quai de de l'École, eux, fiers de mourir pour une cause qu'ils croyaient sainte, faisaient entendre leurs voix pures et cadencées, que le cri des combattans et le râle de la mort interrompaient seuls par intervalle.

La statue de la madone, que le peuple avait défendue jusque-là, tomba sous les coups redoublés du parti calviniste. On vit la gracieuse image s'écrouler du piédestal sur lequel elle était posée; et les blanches guirlandes de fleurs furent tachées de sang et couvertes de boue en un instant.

Ce qu'il y a d'étrange, c'est que nul secours n'arrivait au peuple, qui combattait

si courageusement pour ses croyances outragées. De ce côté de Paris on se battait; de l'autre, le roi et la cour assistaient à une fête; Catherine de Médicis ne quittait ses plaisirs que pour de plus grandes vengeances.

La nuit vint les séparer; et le peuple, fatigué, découragé, céda enfin la place aux huguenots.

Ils se dispersèrent promptement, dans la crainte que la justice ne vînt enfin s'occuper d'eux. Il fut arrêté, qu'après ce premier pas, décisif pour la cause qu'il voulait servir, Étienne Saulnier, dont l'éloquence était reconnue, se rendrait le lendemain à Saint-Severin, où la cour devait se trouver, pour entendre le sermon d'un Franciscain renommé; et que le jeune

docteur combattrait hautement ses doctrines et sa foi. Ce projet hardi fut accepté par Saulnier avec ardeur; et ils se séparèrent tous.

XVI.

LA COUR AU SERMON.

Le lendemain, jour de l'Octave de la Fête-Dieu, une foule immense encombrait les portes de l'église de Saint-Severin. Un célèbre prédicateur du temps, le Frère

Regnaud, prêchait devant la cour, en l'honneur de cette solennité.

Le roi François II, la jeune reine Marie Stuart, cette belle princesse qui, selon Mézerai, donnait de l'amour à tous ceux qui la voyaient, et ne s'exemptait pas d'en prendre, la reine-mère, Catherine de Médicis, et plusieurs princesses du sang, étaient suivis de toute l'élite de la noblesse. Le grand François, duc de Guise, en riche et élégant costume, étincelant de pierreries, fier de ses succès de guerre et de ses succès d'amour, apparaissait, au sommet de cette assemblée féodale, comme le plus digne d'attirer les regards des femmes et la jalousie de tous les hommes. A côté de lui, une foule de seigneurs se disputaient, alternativement, les regards de la jeune reine Marie, ou ceux de quel-

ques grandes dames qui l'entouraient.

C'était quelque chose de curieux que la licence de la cour, le déréglement de ses mœurs et les dehors de cette dévotion superstitieuse, de ce zèle si étonnant, qui faisait que, d'un rendez-vous, l'amant conduisait sa maîtresse à la prière, et de là à l'exécution de quelque hérétique fameux.

Les dames de la cour donnaient ordinairement leur rendez-vous à l'église, et, sous prétexte d'entendre un prédicateur à la mode, ou une messe chantée par les clercs et les diacres les plus habiles de la cathédrale de Paris, elles se se rendaient assidûment aux sermons, tenant langoureusement entre leurs doigts un long rosaire de bois de senteur.

Mademoiselle de Souvrey faisait aussi partie de cette réunion. Placée assez près de la reine, dont elle avait reçu le titre de dame d'honneur, sans en vouloir remplir la charge, elle était l'objet des regards de tous les jeunes seigneurs.

Le vicomte René de Saint-Gelais avait même oublié la comtesse d'Etanges, et tous ses regards se portaient vers mademoiselle de Souvrey , objet de l'admiration de tous.

Etienne Saulnier était aussi dans cette église, rétiré dans une des chapelles solitaires, il méditait sur le grand œuvre qu'il allait commencer. C'était le premier pas qu'il faisait dans l'hérésie; la première fois qu'il reniait ouvertement ses croyances, et

un cruel remords le troublait malgré lui.

Le père Regnaud était déjà en chaire lorsque Étienne arriva. Il criait et déclamait de toutes ses forces, ainsi qu'il était d'usage alors, sur l'hérésie nouvelle, les dangers de s'y livrer, la damnation éternelle qui en devait être la juste punition, etc.

Il avait d'abord annoncé qu'il prêcherait sur la sainte-eucharistie, ainsi que la fête du jour semblait le requérir; mais, comme tous ses confrères, il avait suivi son idée fixe; et au bout d'un instant, les imprécations contre la réforme, les réformés, etc. avaient repris la place de l'exhortation catholique et paisible que son texte avait annoncé.

Il conclua que tous ces chiens d'héréti-

ques, gibiers à potence, démons venus de l'enfer, n'étaient dignes que d'anathème et de la haine de tout bon chrétien.

— « Chers frères[1], dit-il en finissant, je » vous avais promis de vous parler du bon » Dieu, du saint sacrement, de la très sainte » Vierge, etc.; mais qu'est-ce que tout cela » devant la foi? rien, que très peu de chose. » La foi combat l'hérésie; la foi brûle et » renverse tout. Si votre père est hérétique, » ou votre frère, ou votre mère, ou votre » sœur, tuez-les. Il en a bien fait d'autres, » le bon Dieu, vraiment, lorsqu'il était sur » la terre. Ah! mes très chers frères, quand » j'y pense! Ah! mon Seigneur Jésus! si

[1] Dans toutes les chroniques du temps, on trouve des sermons composés dans le genre de celui-ci, et bien plus étonnans encore.

» notre dame la Vierge Marie eût été héré-
» tique, dites-moi un peu ce que vous eus-
» siez fait ? Oui, mes très chers frères, si
» la Sainte Vierge eût été hérétique, Dieu
» l'aurait condamnée, quoique sa mère,
» quoique Notre Dame, quoique tout cela!
» et saint Pierre, et saint Paul, s'ils n'a-
» vaient pas été catholiques, ah! Seigneur
» Dieu! ils eussent brûlés en Grève; et
» Jésus-Christ lui-même eût mis le feu au
» bûcher. N'en doutez pas, mes très
» chers frères; c'est donc ainsi, à *l'exemple*
» du Seigneur, que vous devez agir avec
» ces chiens de religionnaires, de sacra-
» mentaires, de Luthériens, de Huguenots,
» comme ils s'appellent maintenant, sans
» qu'on sache pourquoi. *Huguenot* doit si-
» gnifier *diable*, à ce que je crois. Voyez
» comme ces gueux de démons se rendent
» justice malgré eux.

» Sur ce, mes très chers frères, n'oubliez
» pas que Jésus-Christ est présent en
» corps et en ame dans le saint sacrement
» de l'autel; n'oubliez pas que c'est au-
» jourd'hui le jour de la Fête-Dieu, une
» autre fois je vous en parlerai plus au
» long... aujourd'hui je n'ai plus le temps.

» Allez en paix, mes frères, rentrez
» chacun chez vous, amusez-vous bien, et
» pensez à la bienheureuse éternité,

» Que je vous souhaite à tous.

» *Amen.* »

Frère Regnaud descendit de chaire après cette péroraison éloquente. Le peuple, transporté d'admiration, fit entendre un murmure sourd comme celui d'une mer orageuse. Le système du moine lui allait au cœur.

Mais tout-à-coup, du milieu de cette foule enthousiaste, un homme, d'une taille haute et fière, sortit en s'écriant qu'il s'engageait à prouver par la Sainte-Ecriture que tout ce que le moine venait de dire était faux; que le peuple était abusé, indignement instruit, et qu'il allait le prouver à l'heure même, si le frère Regnaud voulait remonter en chaire et répondre aux questions qu'il lui adresserait.

— J'accepte le défi, dit le Franciscain rouge de colère.

Catherine de Médicis, en revenant à sa place, serra convulsivement ses deux lèvres fines et méchantes, et Marthe de Souvrey devint pâle comme la mort, car dans le nouvel interlocuteur elle avait reconnu :

Etienne Saulnier !!!

Profitant de la surprise qu'il avait excitée dans l'auditoire et de la timide colère avec laquelle son adversaire arrivait pour le combattre, Etienne Saulnier entreprit la réfutation de ce qu'il venait d'entendre.

Quelle que fût l'ignorance de ceux qui l'écoutaient, ou pour mieux dire leur indifférence, il fit une telle sensation que frère Regnaud ne put répondre que des mots sans suite, et dénués de toute espèce de bon sens. Saulnier l'accablait, le pressait de raisons solides; sa science profonde des Écritures, sa beauté même qui influait, sans qu'on s'en doutât, sur cette foule, qui sacrifie toujours à elle, son éloquence persuasive, achevèrent son triomphe et la défaite de son adversaire, igno-

rant, vicieux, d'un extérieur repoussant et ignoble, et qui ne savait rien opposer à tant de pressantes raisons.

Les Calvinistes qui assistaient à cette célèbre dispute profitèrent du découragement du frère Regnaud, et en peu d'instans l'église fut remplie d'un nouvel auditoire ; on vit accourir en foule des jeunes gens des écoles et des différens colléges, des clercs et des prêtres même, qui applaudissaient aux paroles du jeune docteur de l'Université.

Frère Regnaud descendit de la chaire honteux et confondu; et l'auditoire royal se retira.

XVII.

LE SACRILÉGE.

Alors les jeunes étudians, les bacheliers, toute la troupe universitaire, toute cette assemblée nouvelle s'assit à la place de l'autre.

— Qu'il parle encore, s'écriaient-ils en désignant Etienne Saulnier; nous voulons l'entendre encore; il a bien dit; qu'il parle, nous l'écoutons tous. Vive le jeune docteur!

Les têtes s'exaltaient avec une folie sans mesure; Saulnier, lui-même, trop jeune et trop passionné pour contenir l'ardeur qui le dévorait, répandit, par ses paroles éloquentes, par l'entraînement qu'elles excitaient, par ses raisons profondes et solides, une telle ardeur, une telle résolution dans cette assemblée, que bientôt il ne fut plus possible de calmer son enthousiasme et son délire.

Lui-même n'était plus maître de lui-même. Il voyait devant lui un abîme qu'il creusait maintenant, en le rendant infranchissable. Il avait été reconnu de tous, et l'Université

de Paris allait, sans doute, en le repoussant de son sein, l'accabler de sa puissance. Il se trouvait seul aujourd'hui, dans un monde nouveau, sur une nouvelle scène, dont le regard, le sourire d'aucun ami ne venait encourager le début. Il n'avait pour soutien et pour compagnons de cette lutte terrible, que quelques jeunes gens exaltés, aujourd'hui ses défenseurs, demain ses ennemis peut-être. Incertaine défense que tant de malheureux ont perdue; amour d'homme, si souvent ôté à l'homme.

Ces pensées qui venaient assaillir son esprit, n'influèrent sur lui que pour le rendre plus déterminé encore. Tout-à-coup il se souvint qu'il n'avait jamais osé toucher à une petite relique de sainte Marthe, que mademoiselle de Souvrey lui avait donnée à son départ pour Genève.

Cette relique était encore à ses yeux, sinon une chose sainte, du moins un souvenir tendre. Il voulut l'anéantir.

Il arracha de son sein le petit sachet de velours brodé, puis le rejetant loin de lui, il s'écria :

— Frères, agissez tous comme moi ! Si vous avez encore quelque souvenir de la foi laissée ou de l'amour… regretté!… brisez, anéantissez ces gages qu'il faut immoler; détruisons ensemble ces restes de paganisme et d'idolâtrie, ces dernières faiblesses humaines qui nous tenaient encore faibles et irrésolus.

A ces mots, il foule aux pieds la relique sainte. Le bruit qui se faisait dans l'église empêcha le malheureux d'entendre un sou-

pir déchirant, que les échos des chapelles voisines répétèrent seuls.

Alors, on vit au pied de ces autels outragés par tant de cris et de blasphèmes, le plus singulier holocauste qui s'y fût encore offert. Croix et chapelets brisés; dons que l'amour plus que la pitié, peut-être, avait faits et reçus. Tout cela fut indignement jeté à terre, écrasé, brisé.

De cette première impiété, ils volèrent à mille autres. Les tableaux des saints, les vitraux de l'église, ces admirables chefs-d'œuvre du moyen-âge, ces hommages de la foi présente à la foi passée, ces peintures de tant de suppliciés et de tant de martyrs, tombèrent en éclat sur les dalles de pierres, et cette foule en démence les écrasait en riant.

Ce ne fut bientôt dans Saint-Severin que cris et blasphêmes; et le nom de Dieu, se

mêlant, comme par dérision, à cet affreux renversement de toute religion, faisait trembler d'horreur et d'épouvante. On s'attendait toujours à quelque éclat de tonnerre qui vint anéantir ces malheureux.

Tout-à-coup un d'entre eux, Etienne Saulnier, toujours lui, le premier à détruire ce qui est saint et respectable, s'élance, monte sur l'autel, saisit la grande croix qui était dessus, la brise et la foule à ses pieds. On applaudit de toutes parts. Puis il s'écrie : Au tabernacle, au tabernacle.

Il fut le seul qui osa franchir cette barrière divine, le seul qui n'eut point peur!... qui laissa derrière lui tous les souvenirs et le respect du passé!... Il brisa la petite porte dorée qui fermait le tabernacle ; prit le calice!... et, sur les marches de

l'autel, toutes les hosties furent renversées!...

Un silence effrayant régna soudain parmi cette foule, si bruyante avant ce dernier outrage de l'homme à Dieu!... Un seul cri déchirant, affreux, un de ces cris qui brisent ceux qui les entendent, comme celui qui le jette, résonna tout-à-coup dans cette église désolée; et tout le monde regarda vers le pilier d'où ce cri venait de partir.

Une femme, vêtue de velours noir, sortit d'une des chapelles retirées qui l'avaient cachée jusqu'alors; elle s'élance à l'autel, et, marchant malgré elle sur ces monceaux d'hosties brisées, qu'elle écrase en versant des larmes de désespoir : « A genoux! s'écria-t-elle avec un ton d'autorité, une exaltation qui influença les plus ardens

religionnaires ; à genoux , sacriléges, à genoux! Dieu est outragé par l'homme; le Christ est une seconde fois crucifié et mis à mort par ses enfans. A genoux, malheureux, implorez le pardon de votre crime, ou la justice de Dieu va tomber sur vous tous. Sacriléges, ayez pitié de vous, et repentez-vous. »

C'était Marthe de Souvrey qui parlait ainsi.

A cette voix, à cette apparition de femme, à cette gracieuse figure, qui, fraîchement dessinée au milieu de cet autel en ruines, semblait une ombre de sainte, descendue du ciel pour punir un crime ou pour en faire repentir, toute cette jeune assemblée, dont le plus âgé n'avait pas trente ans, fut saisie tout-à-coup d'une sorte de vertige. La superstition dans

laquelle ils furent élevés, les domina; ils prirent Marthe pour l'envoyé de Dieu... Puis, ne fût-elle même qu'une femme, cette femme?... elle était si belle, ils étaient si jeunes, tous ces graves docteurs?...

Ils tombent à genoux; ils implorent de ce nouveau maître le pardon de leurs crimes; ils disent même qu'ils n'en sont pas coupables!... Car, en effet, ils avaient refusé la profanation des hosties divines!

Hélas! elle le savait bien, la malheureuse! elle connaissait bien le vrai coupable.

Ils s'agenouillèrent tous..... Marthe, jetant un coup d'œil rapide pour tâcher de distinguer, dans la foule, le seul qu'elle y cherchait, n'eut pas de peine à le re-

connaître... Il était demeuré debout... au milieu de tous ses frères repentans..... le seul qui blasphémait encore parmi tous ces cœurs contrits!...

Un serrement de cœur affreux la saisit aussitôt... elle se sentit mourir.

— Pardon, Christ, pardon, s'écrie-t-elle, en levant au ciel ses yeux désolés; pardon pour moi, victime; je m'offre à vous..... pour lui..... Grace..... pour le sacrilége..... grace pour Étienne Saulnier!

Et elle tomba sans connaissance sur les marches de l'autel, parmi les hosties renversées.

XVIII.

ELLE ET LUI!

Tous les jeunes gens arrivèrent spontanément pour la secourir ; mais en les voyant ainsi entourer la jeune fille de leur lascive admiration, Étienne Saulnier accourut aussitôt.

— Arrière! jeunes hommes, arrière! s'écria-t-il palpitant; elle est à moi; à moi, laissez-la, ne la touchez pas. Laissez-la!

Il prit Marthe dans ses bras, et, la serrant convulsivement contre sa poitrine, il la porta ainsi de côté et d'autre dans l'église, sans pouvoir trouver aucune issue qui les conduisît au lieu où elle recevrait des secours.

Les sacristains et les bedeaux s'étaient barricadés chez eux au premier bruit qu'ils avaient entendu dans l'église.

Cependant, après avoir cherché longtemps, Etienne aperçut une porte laissée entr'ouverte, qui conduisait au cloître de Saint-Severin. Il traversa les longues avenues du cloître, aux fenêtres en ogives, aux grands piliers à canelure, comme l'église,

et là, n'entendant plus de bruit, là, seul avec elle, il posa Marthe sur un banc de pierre où les prêtres venaient ordinairement faire leur méditation avant de dire leur messe.

A genoux, près de Marthe toujours évanouie, Étienne tenait ses mains froides et mouillées dans les siennes et l'implorait sans qu'elle pût l'entendre.

Il baisait son front mouillé, il écartait ses cheveux qui retombaient toujours sur son visage, et l'étouffaient; il lui disait de ces paroles dont on ne se rappelle jamais après la douleur... il lui jurait de vouer le reste de sa vie au repentir et à l'amour.... de ne songer qu'à elle. Il baisait ses lèvres pâles... il la serrait contre lui avec une passion qui lui faisait oublier le ciel.

A ces paroles d'amour, à ces étreintes brûlantes, Marthe revint peu à peu à elle.

L'amour a en lui-même une puissance de vie qui se communique à tout ce qu'il entoure. Il empêcha Marthe de mourir !

Elle ouvrit les yeux, et aperçut Étienne à ses pieds. Il tenait encore ses mains ; elles étaient mouillées de larmes. Ah ! s'écria-t-elle en couvrant son visage comme pour ne pas le voir ; ah ! sacrilége! retire-toi ! elle le repoussa doucement.

— Pardon, pardon, ma bien aimée, disait Étienne en pleurant aussi. Pardon !

— Retire-toi, reprit-elle plus faiblement encore. Et tandis que d'une main elle le

repoussait, de l'autre, elle approchait sa tête de sa poitrine, et la serrait convulsivement en l'embrassant.

Il était si heureux de ces pleurs et de ces caresses involontaires, qu'il n'osait faire un mouvement; il n'osait parler, tant il craignait le réveil de ce cœur abattu, tant il craignait de perdre une minute de bonheur!

Peu à peu les mains de sa maîtresse se détachèrent de lui, elle ne pressa plus cette tête accablée sous le double poids de la joie et de l'infortune, puis elle dit avec tristesse :

— Étienne, nous sommes perdus tous deux! perdus sans retour, je le vois maintenant.

— Oh! ne mêle pas à ma destinée mal-

heureuse ta belle destinée. Ne parle pas de toi, quand tu parles de moi, Marthe, tu me fais trembler d'épouvante! seulement, quand je suis à tes pieds, te demandant grace pour mon crime, te suppliant de ne pas me haïr, au moins, ne me maudis pas!...

— Ah! grand Dieu, dit-elle en le regardant avec amour; moi, te maudire? Tu sais bien que je t'adore! Hélas, Etienne, tu es la vie entière pour moi; qu'est-ce que tout le reste, sans toi? qu'est-ce que le monde, où je ne te verrais pas. Il m'avait offert toutes ses grandeurs, toutes ses illusions, tous ses plus doux mensonges!... Tu sais que j'y ai renoncé depuis long-temps, et pour qui... Étienne, je t'ai aimé uniquement depuis mon enfance; et à cette heure de mort et de châtiment, je t'aime davantage, ajouta-t-elle en baisant, l'une après l'autre,

les mains brûlantes de son amant; oui, hier, je t'aimais pour moi, comme pour toi. Hier, je t'aimais pour deux; maintenant je t'aime pour toi seul!..... Plus je te vois malheureux, plus je prévois que les hommes vont te persécuter et te faire souffrir, plus l'ardeur de mon ame se répand sur toi et me lie à toi, en dépit de tous les efforts que tu pourrais faire pour m'en garantir. Oui, toi seul!... toi seul sur la terre pour moi! Mais, Etienne, sans cela, que serait-ce donc que l'amour. Quel nom donnerais-tu à un sentiment qui unirait les hommes dans le bonheur, et les séparerait dans l'infortune.

Pourquoi veux-tu m'ôter ce qui me reste de félicité, le partage de tes dangers. Eh! grand Dieu! quand tu souffriras, quand un jour peut-être tu seras livré aux persécu-

tions du fanatisme et de l'ignorance, où serais-je alors, moi, qui n'aurais pas même su aimer comme on aime à vingt ans, sans égoïsme et sans intérêt personnel; que ferait Marthe heureuse, quand Etienne serait malheureux!

Ami, dit-elle avec vivacité; ami, réponds-moi; crois-tu que je puisse maintenant me séparer de toi?

Etienne écoutait ces délicieuses paroles, en pleurant comme un fou et comme un enfant. Il n'était plus capable de raison et courage. Il ne voyait plus rien, que cette femme qu'il adorait, cette femme suppliante, lui demandant à genoux de ne pas séparer son existence de la sienne. Lui, qui avait tant de fois espéré avoir la force d'y renoncer, pour Dieu!... Il n'avait plus rien de

cet enthousiasme de tout-à-l'heure. L'amour seul parlait si haut, que tout le reste s'oubliait en lui.

Ah! que la nature humaine est faible et vacillante. Ce maître, ce roi de l'univers, l'homme, qui se croit si grand, est, de toutes les créatures, la seule qui ne sache jamais aimer, haïr, vouloir, ne vouloir pas, avec la puissance d'une volonté stable, d'une résolution que rien ne puisse faire plier; sans cesse vaincu par quelque fièvre du cœur, souverain aujourd'hui de ce dont il deviendra esclave demain; toujours révolté, jamais soumis et jamais libre! Homme! voilà donc bien de quoi vous glorifier si haut, et vous élever au-dessus de tous ces êtres impassibles, souverains d'eux-mêmes, affranchis des deux grandes plaies qui saignent toujours au fond de votre cœur : l'espérance

et les larmes. Voilà bien de quoi vous écrier que vous êtes le roi de l'univers, le roi de tout!... Tandis que, proscrit, étranger, au milieu de vos vastes domaines, seul, vous portez un front chargé d'ennuis, de misères, d'éternelles amertumes, au milieu de ces êtres dont vous vous dites le souverain, et qui, heureux, satisfaits, occupent gaîment leur place, sous le soleil de Dieu, et vous raillent, triomphans, de votre misérable grandeur!

Accablé sous l'empire de cet amour qui le dominait souverainement, Etienne regardait Marthe, regardait le ciel, et faiblissait tour à tour, sous la puissance de ces deux passions ardentes. Esclave de ces changemens éternels de l'esprit et du cœur, il se trouvait aussi malheureux dans son incertitude qu'il l'avait été dans sa résolution. Il

ne comprenait pas encore que son ame était sainte avant tout, et que l'amour n'était dans son cœur d'homme, qu'après la pensée divine qui brûlait son cœur de martyr. Aux genoux de sa maîtresse, il était faible et irrésolu. Dès qu'il en détournait les yeux, ou que ses oreilles n'entendaient plus cette voix d'ange qui le faisait trembler de la tête aux pieds, alors, il redevenait fort, et il s'élevait au ciel, en dépit de la terre.

Bientôt, sortant vainqueur de ce combat terrible, il s'écria en se relevant tout-à-coup:

Marthe, tu ne comprends pas encore ce que c'est que l'amour de Dieu. Ton ame douce et faible l'aime comme un père, sans penser qu'il est ton maître, ton juge, ton souverain, que soldat de la milice sacrée, tout chrétien doit le servir, le venger, appren-

dre à ceux qui l'ignorent le chemin de la vertu ; tout le monde, en ce siècle impie, l'oublie et la méconnaît. Ah ! dit-il en la regardant avec une inspiration céleste, ah ! si tu savais comme la pensée du martyre, de la foi en Dieu, remplace pour nous tous les biens de la terre que nous avons quittés. Si tu savais quelle ineffable douceur se répand dans nos ames!... Mais tu ne peux comprendre cela ; tes yeux sont encore fermés à la lumière véritable. Ah ! ma bien-aimée, si tu voulais m'entendre... accepter la vraie foi, la vraie doctrine; étudier avec moi ce que nos maîtres viennent d'apprendre au monde... Mais non, reprit-il amèrement, je ne puis te demander cela !...

— Écoute-moi, lui dit-elle, tu ne sais pas que ce que tu me dis là est venu frapper ma pensée depuis long-temps; depuis

que j'ai vu ta vie en danger, ta destinée jetée au hasard ou à la volonté de Dieu!... J'ai juré, par la foi de mes pères, hélas! qui me sera toujours chère, que je te suivrais partout, que j'accepterais toutes les chances que tu as voulu choisir, que je serais enfin aux yeux des hommes Catholique ou Calviniste, selon que tu serais l'un ou l'autre.

— Oui, continua-t-elle, la vie heureuse est dans l'amour; car, si les grands tourmens de l'ame viennent de lui, c'est parce qu'il est aussi la source de toutes les félicités; quitter tout pour lui, c'est comprendre la vie. Voilà tout; ne me remerciez pas. Ami; on aime toujours bien plus pour soi-même que pour autrui; et le premier des biens que l'amour donne : c'est d'aimer. Mais ne croyez pas que j'accepte sans remords

l'existence que je vais suivre.... Etienne, il doit y avoir pour le rénégat des heures d'une profonde amertume... des heures lentes à fuir, silencieusement pesantes!...

— Je n'examine pas cela... je ne crois à aucune religion qu'à la religion romaine. Là, se trouvent pour moi les plus solides raisons, les plus grandes vérités; je n'en chercherai pas ailleurs de plus élevées, ni de plus raisonnables..... Mais, cette religion n'est plus la vôtre; divisée sur la terre et dans l'Eternité, si je n'embrassais pas votre foi, que deviendrions-nous? vivre loin de vous! Je n'ai pas le courage d'accepter une telle douleur; j'aurai celui de supporter toutes les autres...

Etienne l'écoutait en silence.

— Mais, dit-il enfin en la regardant avec

sollicitude, enfant, sais-tu bien ce que tu acceptes, et la rigueur à laquelle tu veux dévouer ta vie, en l'associant à la mienne. Toi, si heureuse, si riche, si honorée! Songe donc, à vingt ans, ce que c'est que tout cela? Je suis un misérable d'accepter ces sacrifices. Et que puis-je, moi? Je ne puis te rendre rien de pareil; toujours séparé de toi, je te laisserais seule, obscure, ignorée..... tremblante au moindre cri de persécution et de vengeance. Oh! Marthe; laisse-moi t'aimer comme j'ai toujours voulu le faire; comme tu m'aimes, toi. Laisse-moi t'aimer pour toi, et non pour moi. Hélas! je suis faible encore, je ne sais si j'aurai une force bien longue pour résister à notre amour! Cependant, il le faut, il le faut absolument. Ne me fais pas faiblir, n'emploie pas à me faire changer, l'empire que tu as sur

moi. Ne me rends pas assez méprisable à mes yeux, pour que j'aie l'affreux remords de t'avoir sacrifiée par égoïsme à mon amour.

Marthe était debout, les bras croisés sur sa poitrine, et une larme brûlante tombait de temps en temps sur ses mains délicates; elle était comme tous ceux qui souffrent beaucoup... elle pleurait peu.

— Ainsi donc, dit-elle en le regardant, ainsi, Étienne, tu romps, toi seul, le lien qui nous unissait. Tu me repousses!... C'est à genoux que je te supplie de ne pas te séparer de moi... et tu veux t'en séparer. Va donc, va seul, dans cette vie, où l'amour de Marthe s'offrait à toi, pour en adoucir l'amertume. Vis heureux et satisfait de ta folle croyance; moi, je vais mourir! et je

ne te demande même pas une larme, un regret; car tu ne me les donnerais pas!

— Mourir! que dis-tu donc? reprit Étienne avec feu. Mourir à vingt ans! quand tu as encore tant de jours, tant d'avenir! Marthe, j'ai sacrifié ma vie... à une croyance, au moins... à quelque chose de divin et de réel... mais toi, tu sacrifies la tienne à une existence affreuse!... songe donc à cela.

— Ceci est maintenant irréparable, reprit-elle; et je vais à ma destinée comme tu vas à la tienne. Je n'aime que toi sur la terre!..... Toi perdu, tout le reste est méprisé, rejeté de moi. La vie! dis-tu? qu'est-ce que la vie sans l'amour? Aimer! qui donc, bon Dieu? Comment aimer celui qui ne serait pas toi? Non, tout est fini en ce monde pour moi; si je te perds, tout est

mort! Oh! qu'importe, que ces regrets viennent à vingt ans ou plus tard; il n'est pas d'âge pour se résigner à perdre un amour profondément cher au cœur. Ma jeunesse et son long avenir même deviennent un tourment de plus. Adieu, donc. Prie pour moi, Étienne; prie le premier jour de ma mort, seulement. Ce n'est pas trop, n'est-ce pas, pour toute une vie qui fut à moi?

— Oh! reste, reste ici, dans mes bras, contre mon cœur qui t'adore, dit Etienne. Non, je ne veux pas te quitter. Hélas! que ferai-je sans toi sur la terre? Ce n'était pas pour moi que je te suppliais de fuir et de me laisser. Mon bon ange, mon rêve, ma Providence, pose tes mains sur mon front qui brûle, bénis-moi, aime-moi. Je suis heureux, puisque tu ne me quitteras ja-

mais; je n'ai plus la force de renoncer à toi.

Marthe se rapprocha de lui; et lui tendant la main, elle lui dit bien bas :

— Je suis bonne de te pardonner si vite, n'est-ce pas?...

— Oh, oui! oh, non! je ne sais pas, dit Étienne en tâchant de reprendre un peu de calme et de raison. Je ne sais ce que je dis; je suis fou; je suis si heureux..... puis je suis si malheureux; j'ai honte de moi-même!..... mais je t'aime tant!... J'étais bien jeune encore, n'est-ce pas, pour renoncer à l'amour? Oh! j'étais fou d'oser croire en triompher! Cependant, Marthe, l'éternité s'avance!... Dieu parle, et je le méprise pour toi... je devais

être son vengeur, et je ne serai qu'un homme vaincu par l'amour d'une femme! Oh! quel tourment, Dieu que j'abandonne ôtez-moi la pensée de vous servir, ou ôtez-moi celle de l'aimer! Vous voyez bien que je suis un homme, que je ne suis ni un saint, ni un ange; pardonnez ma faiblesse, ne me punissez pas.

— Cher égaré, dit Marthe en lui prenant les deux mains dans les siennes, mais comment peux-tu croire que tu puisses jamais être le vengeur de Dieu! Son vengeur et son soutien sur la terre! quelle folie! qu'a-t-il besoin de l'homme contre l'homme? que feras-tu donc pour lui? Mais tu te perdras, ver de terre, inutile à la puissance du souverain qui n'a nul besoin de toi.

Étienne secoua la tête sans rien dire.

Il était tard, et le soleil, déjà caché derrière l'horizon, ne laissait plus aux objets qu'une teinte vague et indécise.

— Il faut rentrer, dit Marthe, en songeant que d'un moment à l'autre les gens de l'église pouvaient venir, maintenant que tout était redevenu calme. Partons d'ici; viens, dit-elle en lui prenant la main, viens vite.

Ils rentrèrent dans l'église; mais toutes les issues en étaient fermées.

Puis, quel spectacle s'offrit à eux. Les hosties renversées, les croix brisées; le temple ressemblait à un lieu de désolation et de carnage. On eût dit que des barbares avaient passé là pour détruire la pensée de Dieu. Comment croire que des chrétiens avaient fait tout cela?

Marthe jeta un regard désolé sur ces débris.....

— Me pardonnes-tu? lui dit-il avec tristesse.

— Moi, toujours! mais Dieu? dit-elle.

— Et tu oseras devenir l'épouse du sacrilége?

Elle serra sa main sans rien dire, et le regarda.

Ils sortirent par une petite porte dérobée, et regagnèrent leur demeure; lui, chez le P. Fabre; elle, dans l'hôtel de ses pères, d'où tant d'événemens devaient bientôt la faire sortir.

XIX.

UN PROJET.

Marthe, persuadée que son mariage avec Saulnier devait le sauver et le protéger; que devenue le parent et l'ami des plus puissans seigneurs, ils deviendraient ses défenseurs,

avait mis tant de persévérance, employé tant de raisonnement, qu'enfin il y avait consenti, et le jour fixé était arrivé.

Marthe, comme toutes les femmes, n'avait pas songé à un avenir, qui ne devait, par cette alliance, devenir funeste qu'à elle seule; et c'était avec une joie réelle qu'elle allait jurer de ne jamais séparer sa destinée de celle d'Etienne Saulnier.

L'heure était venue!..... Il faisait une de ces soirées délicieuses qui augmentent le bonheur comme la souffrance; une de ces nuits rêveuses qui doublent les facultés de l'ame, pour souffrir comme pour jouir.

Marthe, assise sous un épais massif de marronniers, écoutait le chant des oiseaux

qui allaient s'endormir. Elle attendait Saulnier.

Voyant d'abord sans inquiétude qu'il n'était pas encore venu, elle attendit longtemps avec tranquillité ; mais le temps s'écoulait.... il ne venait point. Elle commença alors à ressentir cette agitation vague et frissonnante, qui s'empare presque toujours des ames que le malheur va briser ; elle se promenait avec anxiété ; elle allait et venait dans la grande allée qui entourait la maison. Enfin Clotilde arriva et lui remit une lettre.

L'écriture la fit pâlir : c'était celle d'Etienne Saulnier.

« Marthe, lui disait-il, écoutez-moi sans me maudire, et surtout pardonnez-moi.

» Je ne puis supporter la vie ainsi que je me la suis faite; j'ai horreur de moi, j'ai honte de mon apostasie.

» Vous êtes trop aimante et trop tendre pour comprendre qu'un homme puisse être dominé par une autre passion que celle de l'amour. Marthe, il a fallu vous aimer passionnément pour que cette tendresse put me tenir renégat et déserteur, heureux et sans honte à vos pieds. Vous seule au monde pouviez rendre Etienne aussi faible et aussi misérable; mais il n'était pas en votre pouvoir d'étouffer les remords qui l'attristaient auprès de vous. Votre voix a étouffé la voix de Dieu pendant long-temps; puis la sienne ensuite a étouffé la vôtre. Oh! ma bien-aimée, adieu donc; adieu, gardons le souvenir de nos beaux jours perdus! perdus dans l'abîme de l'éternité!...

» Marthe, l'homme doit combattre et souffrir sur la terre ; chacun de nous a sa mission, plus ou moins difficile, plus ou moins semée d'épines ou de boutons de roses ; mais il faut remplir celle que l'ame est appelée à suivre tôt ou tard.

» La mienne, c'est le martyre ; j'y cours. Oh ! Marthe, ne me plaignez pas. J'entends la voix de Dieu qui m'appelle et me fortifie ; ses anges ont chanté ce soir l'*Hosanna* qui fête mon retour à la foi, aux souffrances, à la gloire. Priez pour moi, vous qui êtes un ange aussi ; vous, qui avez le cœur le plus tendre et le plus beau que je connaisse ; priez pour moi, et pardonnez-moi. Marthe, lorsque le vent du soir, ou les rayons ardens du soleil d'été, viendront effleurer vos cheveux, ou brûler votre visage, pensez à moi ; ce sera encore

un de mes baisers, envoyés de loin, à vous, ma seule passion, ma seule vie, mon unique amour terrestre. Marthe, je dois mourir bientôt, car je ne puis vivre sans vous, et il fallait cependant renoncer à vous! Voyez ce qui est arrivé de tout ceci : mes amis sont emprisonnés et persécutés; je suis sauvé! Fidèles à leur serment, ils ont combattu jusqu'à la fin; moi seul, j'ai échappé à la douleur, à la mort. Ceux qui restent, sont affaiblis par de longues secousses, d'infructueux efforts, découragés d'avoir à lutter seuls!..... Les plus intrépides et les plus fermes sont encore là, prêts à mourir; ils attendent celui qui les devait conduire.

» Je vais à eux. Ils me pardonneront peut-être! je leur dirai que je vous aimais tant!

» Ainsi donc, adieu. Mais n'affaiblissez pas mon courage; ayez le vrai dévoûment de l'amie d'un malheureux ; laissez-le l'être seul. Épargnez-moi l'horrible douleur de voir vos larmes et votre misère; soyez heureuse pour moi, si vous ne voulez pas l'être pour vous! Oh! Marthe, je veillerai de loin sur vous ; je saurai tout ce que vous faites chaque jour. Ne cherchez pas à me découvrir. Qu'importe d'apprendre ce que je deviendrai, moi!...

» Adieu donc, ma bien-aimée. Au revoir, bientôt, dans l'Éternité.... C'est là que les cœurs sont unis, et les amis ne sont plus séparés !... Adieu, adieu jusque-là.

» Étienne Saulnier. »

— Oh ! non, s'écria Marthe en montant précipitamment le perron qui conduisait à ses grands appartemens, déserts et silencieux. Oh ! non, Étienne, non, tu ne mourras pas seul ! Et si c'est une douleur pour toi, de me voir souffrir, hé ! bien, voilà ma vengeance. Il m'en faut bien une, aussi ; pourquoi pas ?

XX.

LE DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ.

Tous les beffrois de Paris avaient déjà sonné depuis long-temps, la nuit était calme et noire, et les rues qui avoisinent la Sorbonne étaient désertes et silencieuses.

Un homme, enveloppé dans un manteau,

frappa à la porte d'une vieille maison de la rue Saint-Jacques. Un petit guichet pratiqué dans la porte-cochère s'ouvrit, et une voix jeune et mâle demanda tout bas :

— Qui est là ?

— Étienne Saulnier, répondit une autre voix.

La porte s'ouvrit et se referma aussitôt sur le nouveau venu. Il traversa une cour, et, descendant un petit escalier en forme de spirale, il entra dans une cave noire et humide, où plus de cent jeunes gens de l'Université et de différens colléges étaient rassemblés pour l'entendre.

Un flambeau de fer, dans lequel brûlait une cire jaune et compacte, éclairait seul cette scène mystérieuse, semblable aux ca-

tacombes des premiers chrétiens, où les os des morts seuls manquaient ; mais où le stigmate du martyre, placé sur chaque jeune tête qui était là, semblait déjà en faire des ombres !

A l'arrivée de Saulnier, il se fit un murmure d'enthousiasme ; Étienne leva son bonnet universitaire, et le jetant loin derrière lui, ses cheveux noirs et bouclés vinrent tomber en masse autour de son visage inspiré.

« — Frères, leur dit-il, me voici tel que le sort vient de me donner à vous ; maintenant, seul au monde, pour être libre de penser à Dieu... seul, pour pouvoir sans crainte affronter le martyre !... »

Ceux qui étaient près de lui, prirent sa main et la serrèrent en silence, chacun à leur tour.

« Oui, continua-t-il, avec un trouble et une émotion qu'il cherchait vainement à dissimuler ; oui, j'ai brisé tous les liens qui m'attachaient au monde..... je n'en ai plus !..... Tout est mort pour moi ; je ne songe plus qu'à l'éternité. Jurez tous que vous allez en faire autant ! »

Un silence complet succéda seul à ses paroles courageuses.

« Hé bien, continua Saulnier en voyant sur tous les visages se peindre successivement l'admiration et le désespoir, hé bien, serai-je le seul ici qui aura fait à Dieu un sacrifice digne de lui ? »

Personne ne répondit. L'enthousiasme de Saulnier s'augmenta par ce silence même.

« Frères ! s'écria-t-il, vous ne méritiez pas de combattre pour une si noble cause.

« Celui qui ne renonce pas à tout pour moi, dit le Seigneur Christ, n'est pas digne de moi. » Vous n'êtes pas digne de lui; retirez-vous donc. Qu'êtes-vous venus faire ici? M'entendre; et pourquoi? Qu'attendiez-vous donc que j'allais dire? vous parler de sang et de carnage, de révolte et d'ambitions à satisfaire? Non, mes frères; non, ce n'est pas ainsi que Saulnier apprit du maître la grande doctrine évangélique. Le seul sang à répandre, c'est le nôtre! la seule bannière sous laquelle il faut combattre, la croix! la croix, où Jésus, mis à mort, expira pour le genre humain.

» Hé quoi, vous reculez devant les souffrances! méprisant la mort, vous osez chérir la vie? vous ne savez être chrétiens et religionnaires qu'à demi; éloignez-vous; vous ne savez ni souffrir, ni rendre gloire

à Dieu. Vivez dans l'abîme des maux où l'Église est plongée. Vous voulez du bonheur sur la terre, cherchez-le donc! Je croyais trouver ici des héros..... et je ne vois que des hommes sans courage et sans foi ! »

— Saulnier, dit Robert Fanel, tu te trompes. Nous sommes tous, grace à Dieu, fidèles serviteurs de Calvin et de sa croyance; mais il n'est pas nécessaire, pour vivre saintement, de vivre ignoré, de renoncer à tout, comme toi, pour acquérir la gloire du ciel; Dieu n'a pas ordonné aux hommes de vivre seuls. Nous sommes bien jeunes encore pour ne plus rien aimer ici-bas, dit-il amèrement.

« — Hé bien, restez donc au monde, reprit-il; restez, ames faibles qui ne com-

prenez ni les choses de la terre ni celles du ciel. Quoi ! vous voulez vivre en ces temps de superstition, vivre saints dans la foi nouvelle, et attachés à quelque chose ? Où donc trouverez-vous au milieu des félicités de la terre la force de renoncer à ces biens pour ceux de l'éternité. Des bras d'une femme adorée, vous croyez voler au martyre ? aux larmes d'une mère ou d'un vieux père catholique, vous croyez que vous serez fort et que vous résisterez !... comme si les pleurs paternels, qui s'entendent de si loin, ne viendront pas briser votre ame et la soumettre à leur puissance ! Insensés, vous voulez être persécutés, être fidèles et être heureux ! Folie ! Mais vous ne serez rien, vous n'avez plus de bonheur possible ici-bas ! Renoncez-y. Le remords vous suivra partout ; vous n'aurez eu assez de force ni pour être tout-à-fait au culte du cœur, ni pour être tout à

celui du ciel. O mes frères, il en est temps encore ! Jetez un regard sur les choses qui passent ; nous sommes bien jeunes, mais pour être sages n'attendons pas de l'être par l'expérience ; sortez du calme où vous êtes tous ; jeunes fidèles, renoncez au bonheur de la vie, et vous trouverez la vie éternelle. Aimez Dieu, renoncez au reste, et vous serez forts, et vous serez calmes, comme je le suis, quoique votre cœur soit brisé et déchiré. »

Il se tut alors ; mais il est impossible de dire l'impression soudaine que son discours fit sur ses auditeurs. L'enthousiasme le plus ardent succéda au découragement de ces jeunes cœurs, plus sensibles encore aux félicités de la vie qu'à celles du ciel. Tous tombèrent à genoux comme pour lui demander grace.

— Relevez-vous, mes amis, mes compagnons, mes frères. Relevez-vous, s'écria Etienne bouleversé; je ne suis rien de plus que vous, qu'un jeune homme, aussi malheureux, et plus faible encore. J'ai maintenant un courage factice, peut-être; je me crois une force qui n'est pas en moi. Ne m'admirez pas; car il n'y a qu'un moment je faiblissais comme vous! Ah! dit-il avec amertume, en essuyant son front baigné de sueur; c'est qu'il se fait dans l'ame un affreux déchirement, quand, après avoir long-temps aimé, on se condamne à ne plus rien aimer! quand à vingt ans il faut renoncer à tout, et que tout est encore beau, généreux, puissant aux yeux de notre jeunesse aveugle! Oh! mes frères, dit-il en tombant à genoux avec eux, jurez-vous tous que vous avez la force de

soutenir cette lutte terrible; osez-vous promettre un tel sacrifice.

— Oui! oui! dirent toutes les voix ensemble; que faut-il promettre?

— Il faut promettre, dit Saulnier en se relevant avec l'air d'un saint inspiré, promettre que vous renoncez à toutes les ambitions de la terre.

— Oui, nous le jurons!

— A tous les biens que vous avez ici-bas, père, mère, frère, sœur, amante?

— Oui, répondirent-ils d'une voix sombre.

— Répétez-le encore, dit Saulnier en voyant la douleur se peindre sur tous ces jeunes visages.

— Nous le jurons tous! et, se relevant avec une énergie et une force nouvelle; oui! s'écrièrent-ils, à Dieu sans partage; à lui seul pour le temps et pour l'éternité!

— *Amen!* répondit Saulnier d'une voix triomphante.

— Ainsi donc, continua-t-il, vous avez vaincu le démon de la chair et du monde. Vous êtes saints de Dieu, et soldats de cette grande cause divine, que l'homme a méconnue depuis si long-temps. Gloire à Dieu! mes amis, mes frères, vous êtes sauvés!

— Mais, dites-moi, avez-vous pensé à l'avenir? avez-vous envisagé la mort; la mort à vingt ans! au milieu de vos biens et de vos héritages! la mort à la place de

l'amour! Vous sentez-vous la force d'accomplir tant de sacrifices?

— Oui, oui, nous l'aurons, dirent-ils tous ensemble. Saulnier, c'est à toi que nous devons cette force et ce courage, conduis-nous; par ton exemple, apprends-nous le chemin qu'il faut suivre.

— Être vertueux et purs, dit Étienne avec enthousiasme; ne rien refuser au devoir, et pour le devoir refuser tout; être vieux à vingt ans, solitaire, soldat, martyr; voilà ce qu'il faut être. Et que pourront-ils contre nous, quand, préparés au combat par une vie droite et sainte, nous viendrons devant eux, dépouillés de tout, forts de notre pauvreté; que nous ôteront-ils, puisque déjà, de notre volonté propre, nous aurons tout perdu.

Ah ! quelle gloire, amis ! quelle gloire ! La religion s'en allait défaillante et perdue; les crimes des uns, l'incrédulité des autres, les passions de tous, l'avaient défigurée et avilie. Luther est venu ; il l'a sauvée; il a écrasé l'hydre aux cent têtes; il a sauvé la foi !

Puis il est mort ! Que deviendrait-elle donc si nous ne prenions sa place ? si, au sein des cités et des campagnes, nous ne continuions cette guerre ouverte, établie par la foi et la vertu ? Allons, frères, allons montrer notre croyance aux yeux de tous les hommes ; allons les faire rougir d'eux-mêmes ; renverser les images, briser les autels, anéantir l'esclavage. Plus de crainte, plus de faux respect.

Adieu, frères ; à demain ! ralliez-vous tous à moi ; frères, au parvis Notre-Dame. Nous glorifierons Dieu.

— *Gloria tibi domine!* s'écrièrent tous les religionnaires. A demain, Saulnier.

— A demain, répondit-il. Il sortit le premier; puis ils se dispersèrent tous.

XXI.

MARIE STUART ET FRANÇOIS DE VALOIS.

Dans une des salles du vieux Louvre, François II, au teint pâle et livide, aux yeux éteints et sombres, était assis dans un grand fauteuil, portant un justaucorps de velours noir tout couvert de dentelles et

d'ornemens ; sa tête était appuyée sur une de ses mains ; et de l'autre, qui pendait nonchalante sur le bras du fauteuil, il tenait un parchemin. Une femme, assise dans une embrâsure de fenêtre, chantait doucement ; et ses doigts effilés tournaient légèrement un rouet d'ivoire.

Habillée de noir comme le roi, Marie Stuart ne paraissait atteinte d'aucun trait de cette mélancolie sombre de son époux. Gaie, fraîche, heureuse, la vie paraissait riante sur ce visage, où surabondait tout l'espoir d'un brillant avenir et l'insouciance du présent : c'était une de ces douces allégories du bonheur sur lesquelles aucune trace de larmes ne se fait voir. La vie brillante, parée, embaumée, était la seule encore qui ait fait l'ambition de la jeune princesse. Deux cou-

ronnes, deux trônes, étaient à ses yeux moins précieux que la fraîcheur de ses quinze ans, que la beauté dont elle était fière, que les passions dont elle était l'objet. Si, parfois, en jetant un regard sur cet époux languissant et triste, sur cette existence si différente de la sienne, une mélancolie passagère s'emparait d'elle, bientôt la foule qui venait l'entourer, cette belle cour de France dont elle était l'idole, ces voix qui arrivaient jusqu'à elle, ces poètes qui chantaient pour elle, ces grands vassaux qui allaient se faire tuer pour elle, n'osant espérer son amour, tout cela ranimait vite ce cœur qui aurait pu se flétrir si jeune; cette espérance qu'une vie de devoirs aurait si tôt fanée; et Marie Stuart jouissait avec délices de cette royauté de femme; réservant l'autre pour un autre

âge, elle glissait sur ces jours de fête qui devaient si tôt passer !

Le roi la regardait tristement ; elle chantait des vers de Marot.

— Assez, Marie, assez, dit François en faisant un effort pour ressaisir le parchemin qu'il avait laissé échapper de ses doigts.

La jeune reine se leva promptement pour le ramasser, et le posa sur une table d'ébène sculptée qui était à côté du jeune roi.

Le roi le reprit vivement.

— Ne chantez plus, dit-il d'un air triste et ennuyé, cela me fatigue.

— Volontiers, seigneur, répondit gaiment la reine.

— Marie, dit le roi.

—Quoi, mon seigneur? reprit-elle en venant s'asseoir sur un coussin de brocard d'or qui soutenait les pieds du roi.

— Lisez cela, dit-il en lui tendant le parchemin.

— C'est un édit de mon oncle de Lorraine, dit Marie Stuart avec humeur. Condamnation!..... supplice..... mort..... Toujours les supplices et les bûchers!..... Oh! mon seigneur, est-ce ainsi que notre jeunesse doit s'écouler et se flétrir? Toujours du sang! toujours des malheureux! Laissez donc Dieu se charger seul de sa querelle! François, mon bien-aimé, n'avez-vous donc d'autre autorité que celle qui fait mourir? Et en caressant dans ses mains une des mains sèches et débiles du roi, elle abaissait ses yeux sans oser le regarder; car son regard eût témoigné plus

d'indignation que d'amour, plus de courroux que de tendresse.

On eût dit qu'elle comprenait déjà ce qu'il y avait d'horrible à mourir par la main du bourreau.

— Et vous voulez donc, dit François avec amertume, vous voulez donc que l'hérésie s'établisse dans ce royaume sans que je sévisse contre elle ? que le roi de France, que le fils aîné de l'Église romaine voie ainsi toutes ces impiétés sans rien dire? On profane les autels, on pille les églises et leurs trésors; on tue les moines et les prêtres..... et je ne dirais rien, et je laisserais faire? Ah! vous êtes trop légère, madame, vous êtes femme; mais vous n'êtes pas reine!... Le trône, pour vous, la double royauté dont vous êtes revêtue, ne sont à vos yeux qu'un siége plus élevé que

les autres, d'où vous planez au-dessus de la foule pour être mieux vue et mieux admirée. Voilà toute votre ambition.

— Eh mon Dieu! interrompit la reine, quelle autre pensée peut tenir la première place à mon âge et au vôtre? Sire! qu'est-ce donc qu'un règne ensanglanté par tant de cruautés? est-ce régner que punir? Croyez-moi, la cruauté vient assez vîte au cœur des souverains; tôt ou tard ils apprennent assez à abuser de leur pouvoir. Le pouvoir rend cruel. Mais n'anticipez pas sur l'avenir; vous êtes si jeune, et vous êtes déjà si malheureux!

— Je dois venger la cause de Dieu et la mienne tout ensemble, dit le roi avec impatience.

— Chargez-vous de la vôtre, à la bonne

heure, dit gaîment Marie Stuart ; c'est votre affaire; mais, croyez-moi, laissez Dieu terminer seul sa querelle.

Comme la reine disait cela, un petit papier tomba de son sein.

Le roi, contre son ordinaire, fut si prompt à le ramassser, que la reine le vit avec effroi dans ses mains, sans savoir comment il avait eu le temps d'y venir. Mais elle vit promptement que celui-là n'avait rien de compromettable pour elle, et elle se rassura.

— Qu'est-ce que ce papier? dit le roi avec inquiétude.

— Oh! des vers que j'ai faits ce matin, sans doute, dit la reine, en pressant contre

sa poitrine un papier, comme pour s'assurer que celui-là ne tomberait pas.

— Ah! dit François en souriant, Madame Marie, vous êtes plus *reine* que je ne croyais; cela me rassure. De par la Croix, voilà une belle maxime! ma mère n'en dirait pas mieux.

Le papier, trouvé par le roi, était une sentence écrite et composée par Marie-Stuart. Il le lut tout haut, en souriant toujours de cette douce et fraîche expression de jeune fille, qui contrastait si fort avec sa pensée.

« Dieu, pour se venger des hommes, ferme sur eux la porte de l'éternité malheureuse. Les rois, dans leur vengeance, se chargent de l'ouvrir. »

Marie-Stuart se remit à filer, et ne dit rien.

En ce moment un page annonça au roi que l'inquisiteur de Mouchy était arrivé, d'après son ordre, et attendait l'honneur d'être reçu.

— Faites prévenir la reine-mère, et mon oncle le cardinal. Marie, dit-il avec douceur à la reine, Marie, pourquoi vous retirez-vous ?

— Oh! monseigneur, je ne suis bonne à rien dans ces sortes d'affaires; permettez-moi de me retirer, j'ai une partie de promenade arrangée et projetée depuis ce matin avec la comtesse de Saulx, Marie d'Humières, et plusieurs jeunes seigneurs ; le comte de Givry, entr'autres, doit lancer

un faucon, et nous divertir en le poursuivant. Laissez-moi sortir; la reine, notre mère, vous sera de meilleur conseil que moi.

— Allez, dit tristement François II; il lui tendit la main, soupira et dit tout bas en la voyant s'éloigner.

— Hélas! je le vois! elle ne m'aimera jamais.

XXII.

LA POURSUITE.

La reine Catherine de Médicis entra aussitôt après; le roi se leva pour la saluer, et lui fit avancer un fauteuil en face du sien.

Le président Minard et l'inquisiteur Mouchy entrèrent chez le roi.

— Hé! bien, monsieur le président, dit la reine-mère, sans attendre que le roi prît la parole, qu'avez-vous de nouveau à nous apprendre sur les derniers procès de votre chambre?

Le président Minard étala plusieurs papiers devant la reine-mère; tandis que le jeune roi, qui ne prenait aucune attention à ce qui se passait, jouait indolemment avec une amulette pendue à un long rosaire de grains d'ivoire.

Le président fit à la reine-mère un long détail de toutes les exécutions dernières. On en comptait plus de deux mille dans Paris et les provinces environnantes,

depuis le jour de la conspiration d'Amboise.

— Puis, dit-il, après tout le détail des affaires les plus importantes, un nouveau sujet de trouble est apparu hier, et nous allons nous mettre à l'œuvre pour arrêter le criminel.

— Qu'est-ce encore? dit Catherine en fronçant son large sourcil noir.

— C'est un libelle diffamatoire, placardé hier aux portes de Notre-Dame, de Saint-Germain-l'Auxerrois et de Saint-Severin; et on le trouva ce matin, au lever du jour, répandu dans presque tous les quartiers. Le voici, interrompit-il, en montrant un livre qu'il avait fait apporter. Il a pour titre :

De la régénération du Christianisme.

Votre Majesté ne peut imaginer l'impiété dont cet ouvrage est rempli. C'est un appel au peuple et une semence d'insurrection. On entend de tous côtés des cris et des murmures, occasionés par l'exaltation dont ce livre est la cause.

— Et quel en est l'auteur? dit Catherine de Médicis.

— Un jeune docteur de l'Université de Paris, d'une grande science et d'un esprit hardi et entreprenant. Il a sur les masses un pouvoir absolu.

— Eh! bien, dit Catherine avec humeur, quel est le nom de cet homme, et où est-il ?

— Il se nomme Étienne Saulnier, répondit le président, embarrassé de ne pouvoir apprendre à la reine qu'il était déjà arrêté.

— Étienne Saulnier? ce nom est déjà connu dans le parti calviniste..... Mais, dit-elle, en se souvenant peu à peu..... Étienne Saulnier est celui que je fais chercher comme étant l'auteur de tous les crimes qui se sont commis à Saint-Severin!... Monsieur le président, vous me répondez de cet homme..... il me le faut mort ou vif.... l'impiété ne peut aller plus loin..... Vengeance et malédiction!

Le Président s'inclina, en signe d'obéissance. Catherine fut tranquille; elle savait que l'homme qu'elle chargeait de ces sortes d'affaires, ne les avait jamais manquées.

L'inquisiteur de Mouchy exposa à son tour les noms et la qualité des derniers hérétiques condamnés à la peine du feu, et dont la sentence n'était pas encore exécutée.

— Cent gentilshommes, dont les biens retournaient au profit de l'État ou des parlemens. Beaucoup d'autres, ensuite, disait-il, dont on avait oublié les noms, parce qu'ils étaient pauvres et d'une condition obscure. Il présentait une pareille liste de proscrits et de suppliciés. Mais les prisons étaient si encombrées, et les nouveaux bâtimens n'étant pas achevés, les procès éprouvaient du retard, malgré la bonne volonté et l'obéissance des magistrats.

La liste fut présentée au roi, qui, d'un air distrait, regarda le président Minard

avec l'air d'un homme qu'on réveille en sursaut.

— Ah! ah! dit-il, en se frottant les mains et en riant niaisement, combien de ces gueux-là envoyez-vous à la broche, monsieur le Président?

— Sire, trois cents; et l'instruction des autres procès suivra immédiatement.

Le roi accommoda les longues dentelles de son pourpoint, rejeta en arrière le lourd collier de l'ordre qu'il portait toujours, et, ouvrant une petite boîte d'or ciselée, il prit un gros morceau de sucre candi à la rose, le mit dans sa bouche, et signa, sans dire un seul mot, les arrêts de mort.

— Monsieur le président, dit la reine-

mère, nous recommandons à votre surveillance spéciale la recherche du docteur Saulnier. Cette affaire est majeure et de la plus grande importance.

Le président Minard s'inclina respectueusement, et s'éloigna avec son compagnon, couvert comme lui du sang de tant de victimes.

XXIII.

L'UNIVERSITÉ DE PARIS.

Les ouvrages d'Etienne Saulnier se répandaient de tous côtés et faisaient une vive impression sur les esprits. A cette époque, l'Europe désirait une réforme et tentait à tout prix de l'obtenir. Déjà les

siècles précédens avaient vu quelques-uns de ces hommes, rares en tous temps, et surtout alors, qui avaient osé élever leurs voix contre les crimes du clergé et de la noblesse; et n'avaient trouvé aucun écho près de ce peuple, qui en secret les approuvait tous. La mort avait toujours été le prix de tant de grandeur et de courage; et Jérôme Savonarole, précurseur de Luther, plus malheureux que lui, avait prédit sur l'échafaud la destinée de ce Tiers-Etat, qui ne sut jamais ni se défendre, ni protéger ses défenseurs.

Etienne Saulnier arrivait après lui. Imbu comme lui des grandes idées de la réforme; ne conservant de son époque que la force de la pensée, du courage et de l'enthousiasme; et n'ayant rien de cette vie

corrompue qui entrave toutes les grandes puissances de l'homme.

C'était un apôtre ardent et zélé pour la cause de Dieu; passionné pour les choses célestes, dont le cœur était mort pour tout le reste. Un de ces hommes, que les siècles persécutés ont toujours produits à la gloire de l'humanité.

Il allait devant lui, incertain de sa destinée, dédaigneux de vivre, et faisant des vœux pour mourir; pour aller vite à ce ciel, que toutes ses heures méditantes avaient entrevu si beau; à ce lieu d'éternelle paix, où toutes les ambitions sont satisfaites, tous les amours heureux; lieu divin, parfumé d'encens et de roses, peuplé d'anges et d'ames humaines, toujours victorieuses de quelques grands combats sur

la terre, il pouvait mourir maintenant, son existence avait été consumée au feu d'un amour ardent et enthousiaste, et il n'attendait plus rien de ce côté-là!...

Sa vie devint bientôt si occupée, si agitée ; l'habitude des pensées saintes, la consécration de sa jeune vie à des idées graves et solennelles, éteignirent enfin cette persistante pensée d'amour. Il en vint à ne plus penser qu'au ciel, à ne plus aimer Marthe que comme une ombre d'ange, son alliée pour un autre monde; amie déjà morte pour lui dans celui-ci.

La cruauté de tous les cœurs livrés à une ambition quelconque lui fit oublier, et la malédiction de sa mère, et les douleurs qui devaient briser le cœur de son amie. Il acceptait avec enthousiasme sa nouvelle existence; tous les dangers dont elle était

environnée faisaient battre son cœur d'une joie extraordinaire.

Cependant l'Université avait appris les crimes et le sacrilége d'un de ses membres, et avait rendu contre lui ses arrêts redoutables. Les docteurs s'étaient assemblés, et devant un bûcher dressé dans la cour de la Sorbonne, les ouvrages du docteur Saulnier avaient été brûlés après un long anathème, prononcé par un des plus savans docteurs de ce temps-là.

Le peuple, comme toujours, regardait et écoutait en silence. Les jeunes étudians des écoles semblaient condamner ces anathèmes, sans oser cependant prononcer au dehors un seul mot de pitié et de défense. Les plus hardis, les plus zélés pour la réforme, avaient refusé de faire partie de cette

assemblée; les autres étaient là , comme au spectacle, assistant silencieusement à cette mort anticipée.

Car les amis d'Etienne Saulnier ne pouvaient s'y tromper. Dès que l'Université de Paris l'abandonnait à la rigueur des lois, Etienne Saulnier était perdu; si elle voulait le sauver, elle le pouvait encore; mais l'acharnement furieux de ses principaux docteurs prouvait assez que, dans ce grand corps, nul n'éleverait sa voix pour le défendre. Nul! que quelques enfans... si enthousiastes et si fervens, que leur jugement serait pris pour de la déraison, leur attachement pour une folie.

Quelques-uns étaient là, cachés dans la foule, versant des larmes de douleur et de colère: puis les vieux docteurs qui impo-

saient silence, et semblaient les menacer d'un pareil sort, s'ils osaient, comme leur maître, élever trop haut leur pensée ardente.

Tout-à-coup, au moment où les ouvrages du docteur Saulnier allaient être perdus pour la postérité, un jeune moine, le visage couvert d'un capuchon noir, s'avança brusquement; et traversant la foule immense qui était dans la cour de l'Université, il approcha du bûcher, passa son bras nu au milieu des flammes, en tira un livre qui n'était pas encore consumé; et la foule s'écarta en silence pour le laisser passer... Il s'éloigna en bénissant Dieu, et s'écria : Saulnier, l'avenir peut encore t'admirer!..

XXIV.

UNE NOUVELLE.

Etienne Saulnier avait autour de lui toute une troupe de religionnaires, pendant que l'Université lançait contre lui ses ana-

thèmes et ses vengeances, et que la cour le faisait chercher pour le mettre à mort ; réfugiés dans une galerie souterraine dans l'hôtel de l'un des partisans, ils étaient tous silencieux, abattus, regardant le chef dont la force et le courage ne se trahissaient pas.

Il était assis sur un banc de bois, profondément recueilli, et si calme, qu'il eût été impossible de dire s'il méditait sur un bonheur récent, ou sur une récente infortune. Ils étaient tous inquiets et désolés; car ils devinaient l'avenir; lui seul, inébranlable, allait à eux, et leur prenant la main tour-à-tour :

— Pourquoi pleurez-vous donc, leur dit-il? Eh, ne deviez-vous pas vous y attendre? L'Université est-elle assez détachée de

l'amour du pouvoir, pour soutenir des idées de réforme qui l'anéantissent tout naturellement? Ne vous affligez pas d'un malheur qui ne fait rien perdre pour l'éternité et qui la donne brillante, au contraire. Pleurez plutôt de ce que je suis plus heureux que vous... et enviez mon sort au lieu de le plaindre.

Alors Etienne Saulnier leur développa le grand projet qui germait dans son sein depuis la persécution. Il voulait aller trouver Calvin à Genève, le réveiller de cet assoupissement où il vivait tranquille et heureux, lui rappeler que le père de la réforme, que Luther n'avait compris la propagation de ses maximes que par la parole et la prédication. Il leur apprit qu'il était à la veille d'exécuter cette grande et périlleuse entreprise; car son voyage serait dif-

ficile, et pouvait à tout instant être découvert. Mais, disait-il, rien ne m'arrêtera, ayez confiance, et espérons tous.

Il tacha ainsi de calmer leur inquiétude, en paraissant n'en avoir aucune. Puis il les quitta pour aller faire ses préparatifs de départ.

A peine Étienne Saulnier venait-il de quitter ses amis, qu'ils entendirent frapper doucement à la porte.

Ils tirèrent leurs dagues et leurs poignards. Un jeune homme, en habit de moine, leur apparut. Il demeurait silencieusement sur les marches, et paraissait frappé de terreur à la vue de tous ces poignards levés sur lui. Le voyant seul, les Huguenots serrèrent leurs armes, en lui demandant ce qu'il voulait.

— Je viens, dit le jeune homme d'une voix faible et tremblante, je viens partager vos malheurs... et mourir avec vous... et il alla paisiblement prendre place au milieu d'eux.

— C'est un espion, dit un des plus prudens de cette assemblée, il ne faut pas le recevoir. Qu'avons-nous besoin d'aide et de soutien, Dieu combat pour nous; et d'ailleurs qu'est-ce qu'un enfant, ainsi qu'il paraît être?

— Jeune homme, dirent-ils tous d'un commun accord, il faut vous retirer, entendez-vous? Nous n'acceptons pas cette nouvelle fraternité. Allez ailleurs, si vous voulez servir Dieu et sa cause, vous ne manquerez pas de moyen.

— Mais, reprit un autre, il est imprudent

de le laisser ainsi échapper, maintenant qu'il sait le lieu de notre assemblée.

— Que faire donc? dit Robert Fanel.

— Ce qu'on fait de ceux qui gênent, reprit un jeune homme qui avait à peine seize ans.

— Bien dit, reprit une autre voix d'enfant; mais les autres se turent.

— Oh! j'ai peur, dit le jeune inconnu, en se rapprochant du seul vieillard qui fut parmi eux; j'ai peur!... Où est Étienne Saulnier?

— Voyez-vous, dirent-ils, voyez-vous, il veut le trahir et le dénoncer.

— Moi? Oh! non!... Vous ne me connaissez pas, pour dire une telle chose.

— C'est une voix de femme, reprit un d'eux en riant. Ne soyons pas si sanguinaires; vous verrez que tout ceci finira par l'apparition de quelque joli visage féminin.

Ce propos n'allait pas à la gravité des mœurs calvinistes. Aussi, personne n'y répondit ; seulement l'émotion parut se calmer contre cette étrange aventure.

— Où est-il ? dit encore l'inconnu, en cherchant de tous côtés.

— Qui demandez-vous? dit le vieux Robert en s'approchant.

— Étienne Saulnier! Oh ! je vous en supplie, que je lui parle de suite, que je le voie un instant! Conduisez-moi vers lui.

On céda enfin à ses instances. Il fut convenu

que le jeune homme serait conduit à Étienne Saulnier, mais qu'il serait escorté par quatre des amis du docteur; car, dans ces temps de haine et de fanatisme, il n'était pas rare de voir des zélés de chaque religion assassiner les chefs d'un parti ennemi, en croyant faire une œuvre méritoire.

— Oh! liez-moi les mains, si vous voulez, dit l'inconnu en tendant des petites mains blanches et délicates, je ne viens pas pour lui faire du mal, soyez tranquilles.

L'inconnu fut conduit dans une des tourelles de cette antique maison, où Étienne Saulnier avait choisi sa demeure.

XXV.

L'INCONNU RECONNU.

— Docteur Saulnier, dit le sire de Fanel, quatre de nos frères conduisent un jeune homme qui prétend avoir à vous parler.

— Oh ! que veut-il ? dit Saulnier en quittant un travail qui paraissait l'occuper vivement. Obligez-moi de lui demander ce qu'il a à me dire; je n'ai le temps de voir personne aujourd'hui.

Robert revint un instant après, et dit que l'inconnu prétendait avoir à lui communiquer, dans son intérêt, des choses de la plus haute importance.

— Importance! dit Saulnier avec un sourire amer. Toutefois, il ne peut être envoyé que par quelque ami cher... car, hélas! j'en ai encore... Hé! bien, laissez-le entrer.

— Que me voulez-vous, jeune homme ? dit le docteur en le regardant à peine, et en ramassant autour de lui des papiers qu'il venait d'écrire.

— Je veux vous parler seul, dit l'inconnu d'une voix faible et tremblante.

Etienne tressaillit à ce son de voix. Il devint pâle, mais parut ne l'avoir pas reconnu.

— Seul! dit Robert, non, non; nous sommes ses amis, ses défenseurs. Vous pouvez parler, nous ne le trahirons pas.

L'inconnu fit signe qu'il ne voulait rien dire devant eux.

Alors Fanel, homme de guerre et peu façonné aux manières polies et courtoises, passa tout-à-coup derrière le jeune étranger, et saisissant le capuchon noir qui lui couvrait le visage, l'abattit sur ses épaules... et le plus beau visage de femme se laissa voir.

— Je ne connais pas cette femme, dit

Etienne Saulnier devenu pâle comme la mort.

Elle resta stupéfaite, et ne put parler, tant ces mots semblaient l'avoir bouleversée. Elle tomba à genoux devant Saulnier, et le regardant en joignant les mains, elle s'écria enfin :

— Oh! ne dis pas cela, Etienne, ne dis pas cela; car tu vas me faire mourir, si tu ne veux pas m'entendre.

— Au nom du ciel, dit Etienne abattu par la lutte terrible qu'il soutenait en ce moment; éloignez-la, mes amis, je vous en supplie; je ne veux ni lui parler ni l'entendre; éloignez-la, je vous en prie.

Robert alors, relevant la jeune fille, voulut l'entraîner loin de la chambre de Saulnier; mais elle résista si violemment,

que Robert craignant de la blesser, n'osa la retenir, et elle alla retomber aux pieds d'Etienne Saulnier. Lui alors la releva en disant :

— Retirez-vous, mes amis ; veuillez me laisser avec elle un instant.

— Non, de par la Sainte-Croix ! dit Robert, qui n'avait pas encore perdu l'habitude de jurer par la croix, ni appris la sainteté des paroles réformistes ; non, elle ne restera pas seule avec vous ; je les connais ces saintes papistes ; elle vient vous tuer peut-être, pour se faire une plus belle place aux cieux. Non, je demeure ici, qu'elle parle, qu'elle s'explique devant moi. Sortez, vous autres ; je reste là.

— Je la connais, dit enfin Etienne Saulnier en tendant affectueusement la main à

Robert ; je la connais , soyez tranquilles.

Ils s'éloignèrent tous alors, et les laissèrent seuls.

XXVI.

ENCORE ELLE ET LUI.

Il se fit un instant de silence entre ces deux personnes lorsqu'elles furent seules. Etienne Saulnier, la tête cachée dans ses mains, était absorbé dans une pensée

profondément pénible; et la jeune femme, debout et immobile devant lui, semblait une condamnée attendant son arrêt.

Enfin, Etienne releva la tête; et la regardant fixement.

— Marthe, lui dit-il d'une voix sévère, qu'êtes-vous venue faire ici?

— Oh! Dieu, dit Marthe en saisissant sa main; oh! Dieu, pouvez-vous le demander? Ne savez-vous donc pas que votre nom est maudit et blasphémé partout, aujourd'hui; que vous êtes condamné à mort, que l'Université de Paris vous rejette de son sein; que le roi, que la reine-mère surtout, vous font chercher avec une inconcevable fureur! Oh! mon Etienne, j'ai entendu blasphémer ton nom; tes ouvrages, je les ai vus brûler et condamner!... Dans cette grande

ville, dans ce Paris animé contre toi, nulle voix ne s'est fait entendre que la mienne; nul autre n'a osé aller au milieu des flammes, en sortir un de tes écrits, pour le conserver au moins à l'avenir, qui doit le bénir... Tiens, dit-elle en lui montrant son bras noirci encore des traces du feu; tiens, vois comme j'aurais peur s'il fallait mourir...

Puis elle présenta à Saulnier un de ses livres, le seul qui restait maintenant!

Etienne la regardait en silence, pénétré d'une reconnaissance passionnée.

— Écoute, Étienne, continua-t-elle; j'ai vu le peuple et j'ai vu la cour; ni l'un ni l'autre ne pense à te sauver. Le peuple et les grands te regarderont mourir, vois-tu,

et chanteront le *Te Deum* quand tu rendras le dernier soupir. Oh! mon Dieu, personne pour te sauver, que moi, pauvre femme, que tu ne veux même pas écouter. Etienne, j'ai de l'or, j'ai des amis fidèles qui t'attendent à cette heure; viens avec moi, il est temps encore; demain... demain, peut-être il ne sera plus temps. Viens vite, hâte-toi, fuyons tous deux, fuyons vite.

— Je ne vous comprends pas, dit Etienne avec calme; fuir? et pourquoi?

— Fuir la mort, dit Marthe en le prenant dans ses bras comme si elle avait la force de le faire avancer d'un seul pas.

— Je la cherche, reprit-il d'un air inspiré; oh! Marthe, n'avez-vous donc plus ni foi, ni courage; ne croyez-vous donc

plus au Dieu qui donne la vie heureuse et éternelle, pour un moment de souffrances ici-bas, oubliez-vous donc tout cela. Quoi? vous êtes venue pour me servir... et pour me servir, vous voulez m'ôter au martyre. Arrière, Satan, arrière, tentation cruelle; femme, je ne te crains plus; j'aime aujourd'hui Dieu plus que je ne t'aime; je ne te crains plus; retire-toi, sois heureuse loin de moi; laisse-moi, laisse-moi mourir.

Marthe le regardait d'un air sombre, et ne disait plus rien.

Il se déroulait en ce moment devant elle un avenir plus cruellement redoutable que celui qui l'avait déjà tant effrayée, un abîme où son cœur n'était pas encore tombé. Étienne ne l'aimait plus, peut-être... Dans son ardente inquiétude, celle-là du moins ne lui était pas venue.

Marthe, dit Étienne alarmé de la pâleur qui se répandait sur le visage de la pauvre jeune fille, Marthe, m'aimez-vous encore?

Marthe le regarda.

— Oui! lui dit-elle.

— Toujours avec le même amour?

— Oui, car je ne change jamais.

Elle dit cela avec un ton qu'Étienne ne comprit pas.

— Oh! ces douleurs, complètes au-dedans de l'ame, si incomplètes quand il faut les dire! quel sera donc le nouveau créateur, le nouveau génie qui viendra apprendre aux nations à parler la

langue inconnue du cœur et du malheur ?

— Hé, bien! dit-il, si vous m'aimez, jurez-moi de m'accorder ce que je vais vous demander.

— Vous me demanderez une chose impossible. Je jure d'avance de n'y point obéir.

— Hé, bien! dit-il avec véhémence, il ne me reste qu'à vous maudire!

— Moi!... Étienne... moi!... que dis-tu donc, ami? Me maudire, parce que je t'aime, parce que je veille sur toi, parce que je veux te sauver. Oh! Dieu.

Elle dit ces paroles comme on prie Dieu,

avec une suave tendresse, une foi dévouée, une douceur ineffable.

— Misère humaine, s'écria Étienne en serrant convulsivement ses mains. Misère du cœur de l'homme, abîme inoui, où toutes les infortunes, habitent tour-à-tour pour le faire souffrir. Oh! tentation, amour, cœur d'homme, cœur d'ange, lequel triomphera de l'autre!...

Il regardait, il écoutait cette femme, cette femme qu'il maudit, et qui vient le bénir, qui n'a que des paroles d'amour à opposer à ses paroles de malédiction. Il la trouvait si belle encore.

— Marthe, dit-il cependant, après avoir encore combattu, Marthe, vous voyez bien

que ma destinée est finie; vous voyez bien que je suis perdu : qu'espérez-vous donc ?

— Rien de toi, tout de moi ! dit-elle. Non, tout n'est pas perdu, car si tu veux écouter mes conseils, tu peux encore te sauver.

— Je ne le veux pas, reprit-il avec force.

— Hé bien, lui dit-elle, cours te précipiter dans l'abîme où tu vas ensevelir avec toi la destinée de tous ceux qui te furent chers. Va, je te suis aussi, moi. Je ne serai pas la seule que tu feras mourir. Ta mère est la première victime; elle est frappée avant nous...

— Que dites-vous, interrompit Saulnier? qu'est-il arrivé à ma mère ?

— L'Université et le parlement, après avoir rendu contre vous le jugement qui vous condamne, a ordonné que la maison où vous avez pris naissance serait brûlée, afin que votre souvenir s'éteignît à jamais dans la mémoire des hommes!

— Ma mère, sa maison... Qu'est-ce que j'entends? Oh! Dieu, éternel Sauveur des hommes, ne m'assisterez-vous pas en ce moment de tentation horrible! Marthe, êtes-vous bien informée... dites-vous vrai? La cruauté humaine peut-elle aller si loin!...

— Elle peut encore surpasser cela, dit Marthe en le regardant tristement; car l'époux peut délaisser son épouse... le fils abandonner sa mère.

— Oh! taisez-vous; taisez-vous, je vous

en conjure... vous voyez bien que je n'ai pas la force de vous entendre en ce moment... Je suis fou, je ne sais ce que je dis, ni ce que j'entends. Je veux aller trouver ma mère... la supplier de venir ici avec moi... Croyez-vous, Marthe, que je l'obtiendrai d'elle?

— Je ne sais, reprit Marthe avec amertume; est-ce que tes prières peuvent être exaucées, Étienne.

Elle n'avait pas achevé ces derniers mots, qu'en jetant les yeux du côté de la fenêtre ouverte, elle poussa un cri affreux; puis, comme frappée tout-à-coup d'une pensée soudaine et opposée, elle se tut, et voulut paraître n'avoir rien vu.

— Qu'avez-vous, dit Etienne effrayé.

— Rien, répondit-elle confuse du danger auquel ce cri allait peut-être le conduire.

Mais Etienne avait surpris la direction du regard de Marthe, et il alla tout de suite à la fenêtre.

Le même cri, plus sombre et plus douloureusement jeté, fut la seule réponse d'Étienne.

Des flammes s'élevaient du toit d'une maison située à quelque distance; et l'emplacement de celle de Catherine Saulnier ne pouvait laisser aucun doute... c'était cette maison qui brûlait...

Marthe ne put même essayer de retenir le malheureux jeune homme. En un instant il fut au bas du grand escalier de pierre ; en un instant il fut dans la rue, sans que

Marthe eut même le temps d'arriver aux amis de Saulnier, afin qu'ils pussent l'empêcher de sortir !

FIN DU PREMIER VOLUME.

Fontainebleau, imprimerie de E. JACQUIN.

